

06
DAD AU
CIÓN GEN



NEW YORK

WILEY



PQ1806

1828

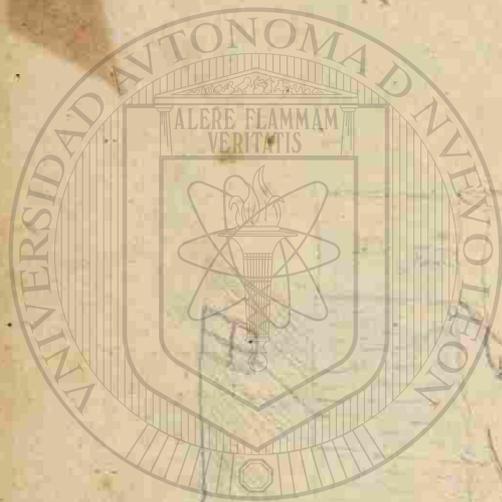
v. 7

c. 1

84-1



1080043055



847
E 6 6 # 145

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



OEUVRES
DE
LA FONTAINE.

TOME VII.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

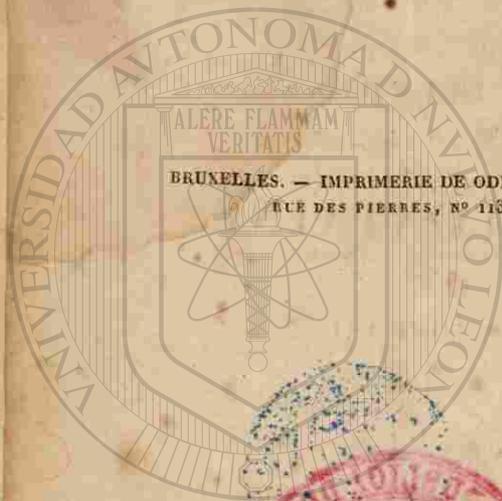
OEUVRES
DE
LA FONTAINE,

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE, MISE EN ORDRE, ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

THÉÂTRE. — TOME II.



BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE ODE ET WODON,
RUE DES PIERRES, N° 1137.



BRUXELLES,
ODE ET WODON, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE DES PIERRES, N° 1137.

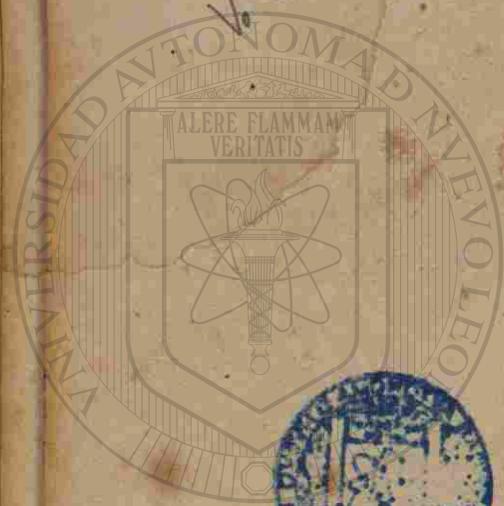
MDCCCXXVIII.

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

54483

29577

pa 1806
1824
2



[Illegible blue ink stamp]

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA

ASTRÉE,
TRAGÉDIE LYRIQUE.

1691.

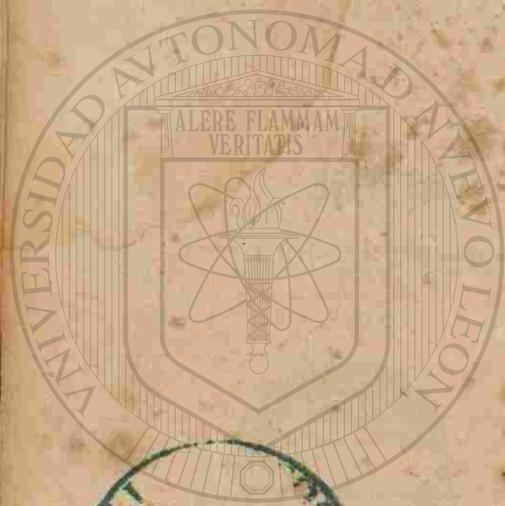
UANI

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



TOME VII.

FONDO BIBLIOTECA PÚBLICA
ESTADOS DE NUEVO LEÓN



FONDO BIBLIOTECA PÚBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'opéra d'Astrée fut mis en musique par Colasse, et joué en 1691 : il n'eut que peu de succès, et attira à La Fontaine plusieurs épigrammes, auxquelles il ne répondit pas. On peut consulter, pour plus de détails, ce que nous avons dit à ce sujet dans l'histoire de la vie et des ouvrages de notre fabuliste¹. Cet opéra fut, selon l'usage, imprimé in-4^e, lors de la représentation, et depuis réimprimé dans le tome IV du recueil des opéras, publié à Paris et en Hollande.

Nous avons trouvé dans la collection de pièces détachées formée par Huet, intitulée *Varia quætorum*, qui est conservée à la Bibliothèque du Roi, un exemplaire de l'édition in-4^e de cet opéra, corrigé de la main même de La Fontaine, et qu'il avoit probablement envoyé au savant évêque d'Avranches, qui l'honoroit de son amitié. Nous nous sommes aperçus que cet exemplaire contenoit au prologue un carton, ce qui nous a engagé à comparer le texte qu'il présente avec celui des différentes éditions de La Fontaine, et des recueils d'opéras imprimés en France. Nous avons reconnu que, sauf les corrections manuscrites, il étoit entièrement semblable. Mais, en comparant l'édition de ce même recueil d'opéras fait en Hollande avec les éditions de France, nous nous sommes aperçus que le carton avoit eu pour but de supprimer plusieurs vers du prologue. Ces vers ont été bien certainement supprimés.

¹ T. II, p. 219 et 296 de l'édit. in-18, et p. 309 et 482 de l'édit. in-8.



en vertu des ordres de l'autorité, et non par la seule volonté de l'auteur; car ils sont au nombre des mieux tournés de tous ceux que renferme ce prologue. Nous les avons rétablis, et nous avons suivi pour le reste du texte les corrections faites par La Fontaine. C'est donc pour la première fois que cet opéra est imprimé d'une manière complète et correcte.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

APOLLON.
 ACANTE, suivant d'Apollon.
 LA NYMPHE DE LA SEINE.
 CHOEUR DES MUSES.
 CHOEUR DE BERGERS.
 NYMPHES, suivantes de la Seine.
 ZÉPHYRE.
 FLORE et sa Suite.

PROLOGUE.

(Le théâtre représente la vue de Marly dans l'éloignement, et les bords de la Seine sur le devant.)

APOLLON *descend.*

LA NYMPHE.

DIEU du Parnasse et du sacré vallon,
 Quelle aventure en ces lieux vous attire?

APOLLON.

Mars, de tout temps ennemi d'Apollon,
 Me force à quitter mon empire.

LA NYMPHE.

Notre monarque vous promet
 Un repos qu'on n'a plus sur le double sommet.

APOLLON.

Jupiter lui-même auroit peine
 A calmer aujourd'hui tant de peuples divers.
 Rien n'impose à présent silence à l'univers;
 Et cependant je vois les nymphes de la Seine
 S'occuper à l'envi de musique et de vers.

LA NYMPHE.

Nous tenons ces faveurs d'un roi plein de sagesse;
 La terreur et l'effroi respectent ces beaux lieux.

Des chants les plus délicieux

Nos bois retentissent sans cesse.

La paix règne dans nos ombrages.

Le murmure des eaux, les plaintes des amants,

Les rossignols par leurs tendres ramages,

Occupent seuls Écho dans ces lieux si charmants.

APOLLON.

Joignons tous nos accords : approchez-vous , Acante.
Fille de l'harmonie , ô paix douce et charmante ,
Comme j'unis les voix , reviens unir les cœurs.

Par son retour , la saison la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs ;
Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON , LA NYMPHE , ET ACANTE.

O paix ! reviens unir les cœurs.

Par son retour , la saison la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs.
Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

LE CHOEUR.

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON.

Et vous , compagnons du printemps ,
Zéphyr , par qui les fleurs renaissent tous les ans ,
Embellissez ces bords de leurs grâces naïves ;
Ramenez ici ces beaux jours ;
Doux Zéphyr , invitez à danser sur ces rives
Flore et la mère des amours.

LA NYMPHE.

Dans ces lieux les dons de Flore
Font accourir les Zéphyr ,
Et les larmes de l'Aurore
Se joignent à leurs soupirs.
Les fleurs n'en sont que plus belles ;
Jouissez de leurs attraits :
Flore à leurs grâces nouvelles
Donne ici de nouveaux traits.
Toutes saisons n'ont pas ces richesses légères

Dont l'émail peint nos champs de diverses couleurs :
Bergers , venez cueillir les fleurs ;
N'y venez point sans vos bergères.
Jouissez des dons du printemps ;
Tout finit , profitez du temps.

CHOEUR.

Jouissez des dons du printemps ;
Tout finit , profitons du temps.

ACANTE ¹.

On se plaint ici des cruelles ;
C'est un beau sujet pour nos chants.
Rendons-les tendres et touchants ;
Ils pourront inspirer l'amour aux cœurs rebelles.

LA NYMPHE.

Ce n'est point par de doux sons ,
Par des vers et des chansons ,
Qu'on rend un cœur moins sévère ,
Il faut plaire ;
Qui n'est pas fait pour charmer ,
Ne doit point aimer.

ACANTE.

Souvent dans le fond des bois
Les bergers joignent leurs voix ,
En dansant sur la fougère ;
Et souvent par leurs doux sons

¹ Le dialogue qui suit entre *Acante* et la *Nymphe*, qui contient seize vers, a été supprimé en entier par un carton, et ne se trouve dans aucune des éditions de notre poète. Nous l'avons rétabli d'après l'édition du recueil des opéras, faite en Hollande, t. IV, *Astrée*, p. 7 et 8. ®

PROLOGUE.

Le cœur de quelque bergère
Est le prix de leurs chansons.

LES CHOEURS.

Est-il quelques rivages

Qui ne connoissent point l'amour ?

LA NYMPHE ET ACANTE.

Si les bergers lui font leur cour,

Les rois lui rendent leurs hommages.

LES CHOEURS.

Est-il quelques rivages

Qui ne connoissent point l'amour ?

LA NYMPHE ET ACANTE.

Il n'est point de lieux si sauvages,

De cœurs si fiers, d'esprits si sages,

Que ce dieu ne dompte à leur tour.

LES CHOEURS.

Est-il quelques rivages

Qui ne connoissent point l'amour ?

APOLLON.

Vos chants sont pour l'amour, ma lyre est pour la gloire.

Du nom de deux héros je veux remplir les cieus,

De deux héros que la victoire

Doit reconnoître pour ses dieux.

Le Rhin sait leur vaillance,

Le Danube en pourra ressentir les effets.

Qui peut mieux qu'Apollon en avoir connoissance ?

Mais je veux taire ces secrets;

Louis m'apprend par sa prudence

A cacher ses projets :

* Les six vers qui précèdent ne sont dans aucune édition des

PROLOGUE.

Muses, profitez d'un asile

Où tout est paisible et tranquille.

Représentez, dans ce séjour,

Un spectacle où règne l'amour.

Ce dieu récompensa quelques moments de peine

Qu'eurent Astrée et Céladon ;

Faites voir aux bords de la Seine

Les aventures du Lignon.

LES CHOEURS.

Que nos chants expriment nos flammes ;

Répondons dans tout ce séjour

Le charme le plus doux des ames,

Les chansons, les vers, et l'amour.

œuvres de La Fontaine, parce qu'ils avoient été retranchés par un carton, et ils ne se trouvent que dans l'édition du recueil des opéras, faite en Hollande.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES
DE LA TRAGÉDIE.

ASTRÉE, bergère.
CELADON, amant d'Astrée.
SÉMIRE, amant d'Astrée.
PHYLLIS, confidente d'Astrée.
HYLAS, berger.
TIRCIS, berger.
GALATÉE, princesse du Forez.
LÉONIDE, confidente de Galatée.
ISMÈNE, fée.
TROUPES DE DRUIDES.
TROUPES DE BERGERS ET DE BERGÈRES.
ESPRITS AÉRIENS.
NYMPHES.
GENIES.
PEUPLES du Forez.
TROUPE de la suite d'ISMÈNE.
LISETTA.
GALIOFFO.
GAMBARINI.

La scène est dans le Forez.

ASTRÉE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le pays du Forez, arrosé de la rivière du Lignon, sur les bords de laquelle sont plusieurs bameaux et bocages.)

SCÈNE I.

SÉMIRE.

PERRIDE que je suis ! infortuné Sémire !
Les bruits qu'en ces bameaux je répands tous les jours
Soulageront-ils mon martyre ?
Que me sert de troubler d'innocentes amours ?
J'aime Astrée, et je tente un dessein téméraire.
Je détruis son amant ; mais que fais-je pour moi ?
Ce qui le rend suspect de violer sa foi
Me rend-il capable de plaire ?
Au sein d'Astrée en vain j'ai versé cent poisons.
L'implacable dépit, les injustes soupçons,
L'aveugle et la sourde colère,
La jalousie, au repos si contraire,
Enfants de l'art dont je me sers,
M'ont en vain procuré le secours des enfers.

Quel fruit aura ton crime, infortuné Sémire?
 Les mensonges divers à quoi tu donnes cours
 Soulageront-ils ton martyre?
 Que te sert de troubler d'innocentes amours?

Je me venge, il suffit; je fais des misérables.
 N'est-ce pas un bien assez doux?
 Achevons; puis retirons-nous
 En des déserts inhabitables.

Amants, heureux amants, dont je détruis la foi,
 Puissiez-vous devenir plus malheureux que moi!

Je vois déjà cette bergère en larmes:
 Ce doit être l'effet des dernières alarmes
 Par qui mon imposture a séduit sa raison.
 Laissons sur son esprit agir notre poison.

SCÈNE II.

ASTRÉE, PHYLLIS.

ASTRÉE, *donnant à Phyllis une lettre ouverte.*

Avois-je tort, Phyllis? Tu vois ces témoignages;
 De sa main propre ils sont tracés:
 Considère de quels outrages
 Mes feux y sont récompensés.
 Ne me parle jamais du traître.
 Céladon, Céladon, il est un dieu vengeur.

PHYLLIS.

Ne le soupçonnez pas, ma sœur.

ASTRÉE.

Voici pourtant ses traits, peux-tu les méconnoître?

PHYLLIS.

Je connois encor mieux son cœur;
 Tout m'est suspect, tout vous doit l'être.
 Quelque ennemi secret vient d'imiter sa main.

ASTRÉE.

Dédiras-tu nos yeux, qui l'ont vu ce matin
 Embrasser les genoux d'Aminte?

PHYLLIS.

C'est un reste de feinte:
 Vous-même avez pu voir avec quelle contrainte
 Il feignoit des transports qu'il ne pouvoit sentir.
 Qu'un véritable amant a de peine à mentir!

ASTRÉE.

Eh! qu'il ne mente plus.

PHYLLIS.

Sait-il votre pensée?

Il voit, depuis quelques jours,
 Que sa flamme est traversée,
 Et qu'on trouble vos amours.

Il veut vous ménager, en exposant Aminte.

ASTRÉE.

Que ne me l'a-t-il dit?

PHYLLIS.

Sans doute il ne l'a pu.

ASTRÉE.

Mon cœur à Céladon n'étoit que trop connu;
 N'auroit-il pas prévu ma crainte,
 Si l'ingrat, d'autres soins occupé, prévenu...

PHYLLIS.

Ma sœur, bannissez ces alarmes.

Quel objet vous peut-on préférer sous les cieux ?

ASTRÉE.

Aminte est engageante, et prévient par ses charmes.

Ton amitié me rend trop parfaite à tes yeux.

Hélas ! qui feint d'aimer est toujours téméraire :

De la feinte à l'effet, on n'a qu'un pas à faire ;

C'est un écueil fatal pour la fidélité :

Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe ;

La vérité devient mensonge,

Et le mensonge, vérité.

PHYLLIS.

Les coquettes les plus belles

Ne touchent que foiblement.

On peut, par amusement,

Feindre de brûler pour elles ;

Et le plus crédule amant

Les regarde seulement

Comme on fait les fleurs nouvelles,

Avec quelque plaisir, mais sans attachement.

ASTRÉE.

Quand il plaît à l'Amour, tout objet est à craindre.

Ce dieu met bien souvent sa gloire à nous atteindre

Du trait le plus commun et le moins redouté :

Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe ;

La vérité devient mensonge,

Et le mensonge, vérité.

Il le prévoyoit bien, le traître, l'infidèle.

J'eus peine à l'obliger à feindre ces amours :

Il résista long-temps, je persistai toujours.

Trouvoit-il Aminte si belle ?

Je lisois dans ses yeux une secrète peur.

L'ingrat avoit raison de craindre pour son cœur.

PHYLLIS.

C'étoit à vous d'avoir de la prudence,

En l'éloignant du danger

De changer.

ASTRÉE.

C'étoit à lui d'avoir de la constance,

En résistant au danger

De changer.

PHYLLIS.

A vos soupçons je ne saurois me rendre :

Mais voici mon dessein, ma sœur,

D'Hylas depuis deux jours je ménage le cœur ;

Je veux que pour Aminte il feigne de l'ardeur ;

C'est le moyen de tout apprendre :

Elle lui dira son secret.

Je l'attends ; vous savez combien il est discret.

Le voici.

SCÈNE III.

ASTRÉE, HYLAS, PHYLLIS.

PHYLLIS.

J'ai besoin, Hylas, de votre adresse.

Puis-je compter sur vos serments ?

Vous me rendez des soins ; mais ces empressements

Sont-ils des effets de tendresse ?

Ou ne sont-ce qu'amusements ?

Sans cesse vous allez de bergère en bergère,

Jurant de sincères amours :
Zéphyre n'eut jamais d'ardeur si passagère ;
Eh ! comment s'assurer qu'une ame si légère
Puisse ne l'être pas toujours ?

HYLAS.

Quoi ! vous doutez si je vous aime ?
Eh ! qui pourroit, Phyllis, vous voir sans vous aimer !
Vous avez plus d'appas que n'en a l'amour même,
Des traits à tout ravir, des yeux à tout charmer,
Et vous doutez si je vous aime !

PHYLLIS.

Déclarer si bien son ardeur,
Ce n'est pas ce qui nous engage ;
Les vrais interprètes du cœur
Ne sont pas les traits du langage.

ASTRÉE.

Ma sœur, j'ose aujourd'hui te garantir sa foi.
L'Amour ne réservoir ce miracle qu'à toi.

HYLAS.

Si je n'aime Phyllis, que ce dieu me haïsse !
Qu'il me livre à des cœurs ennemis de ses traits !
Qu'à la fin mon bonheur dépende du caprice
D'une bergère sans attraits !

PHYLLIS.

J'en croirai vos serments, si votre amour s'applique
A m'instruire des feux d'Aminthe et d'un berger.

HYLAS.

N'est-ce pas Céladon ? La chose est si publique,
Qu'à de trop grands efforts ce n'est pas m'engager.

PHYLLIS.

Il vient, partez.

HYLAS.

Je vole où votre ordre m'appelle.

ASTRÉE ET PHYLLIS.

Voyons comment le traître, l'infidèle
Soutiendra son manque de foi.

PHYLLIS.

Adieu ; vous pourrez mieux vous éclaircir sans moi.

SCÈNE IV.

CÉLADON, ASTRÉE.

CÉLADON.

Hé quoi ! seule en ces lieux, sans songer à la fête
Dont vous serez tout l'ornement !
C'est un triomphe qui s'apprête
Pour les dieux et pour vous, aux yeux de votre amant.
On n'entend en tous lieux que des chants d'allégresse.
Bergères, bergers, tout s'empresse
De célébrer ce jour charmant.

Cependant vous rêvez : d'où vient cette tristesse ?

ASTRÉE.

Berger, vous paraissez aujourd'hui bien paré :
De cet ajustement quels yeux vous sauront gré ?

CÉLADON.

Les vôtres, ma déesse.

Il n'est rien en ces lieux
Qui ne s'efforce de vous plaire ;
Et c'est pour attirer vos regards précieux,
Que ces prés, que ces bois, et cette onde si claire,
Étalent ce qu'ils ont de plus délicieux :
L'astre même qui nous éclaire
Ne se montre si beau que pour plaire à vos yeux.

ASTRÉE.

Céladon, bannissez ces discours d'entre nous ;
Je sais qu'en votre cœur une autre est préférée ;
Et vos vœux ne sont pas pour l'innocente Astrée.

CÉLADON.

Ciel ! mes vœux ne sont pas pour vous !

Dieux puissants qu'ici l'on révère ,

Dieux vengeurs des forfaits, je vous atteste tous ;
Si quelque autre qu'Astrée à mes desirs est chère,
Faites tomber sur moi vos plus terribles coups !

ASTRÉE.

Sois traître seulement, et ne sois pas impie.

CÉLADON.

Juste ciel ! vous doutez encore de ma foi !

Mais quel est cet objet dont mon ame est ravie ?

ASTRÉE.

Va, perfide, va, garde-toi

D'oser jamais paroître devant moi.

CÉLADON.

Ah ! du moins,...

ASTRÉE.

Non.

CÉLADON.

Quoi ! sans l'entendre

Condamner un amant si fidèle et si tendre !

ASTRÉE.

Non, perfide, non, garde-toi

D'oser jamais paroître devant moi.

CÉLADON.

Mon sort est dans vos mains, il faut vous satisfaire ;
Et puisque votre arrêt me livre au désespoir,

J'y cours ; et respectant votre injuste colère,
Je me fais du trépas un funeste devoir.
Vous me regretterez, j'en suis sûr ; et votre ame,
Au vain ressouvenir d'une constante flamme
Se laissant trop tard émouvoir,
Me donnera des pleurs que je ne pourrai voir.

SCÈNE V.

ASTRÉE.

Seroit-il innocent ? me serois-je trompée ?

Soupons dont j'ai l'ame occupée,

Dois-je donc vous bannir ? L'ai-je à tort condamné ?

En quel trouble me met cette fuite soudaine !

Qu'as-tu fait, bergère inhumaine ?

Où s'en va cet infortuné ?

Ne le pas écouter ! se rendre inexorable !

Ses pas précipités, ses regards pleins d'effroi,

Me font craindre pour lui ; que ne dis-tu pour toi,

Bergère misérable !

Tu ne l'as pu hair, quand tu l'as cru coupable ;

Que sera-ce, s'il meurt en te prouvant sa foi ?

Cours, malheureuse, cours, va retarder sa fuite.

Céladon ! Céladon !... Hélas ! il précipite

Ses pas et son cruel dessein :

Il est sourd à mes cris, et je l'appelle en vain ;

Je n'en puis plus ; la force et la voix, tout me quitte.

SCÈNE VI.

(Un druide conduisant la cérémonie de la fête du gui de l'an neuf, à la place d'Adamas.)

TROUPES DE DRUIDES, DE PATRES SYLVAINS,
FAUNES, BERGERS ET BERGÈRES.

UN DRUIDE.

Maitres de l'univers, dieux puissants, nos hameaux
Vous présentent le don que viennent de nous faire
Ces antiques palais qu'habitent les oiseaux.
Conservez dans nos bois leur ombre tutelaire.
Nous ne vous demandons, en faveur de ce don,
Ni des grandeurs, ni du renom,
Ni des richesses excessives;
Que les sources de l'or soient pour d'autres que nous,
Nos destins seront assez doux,
Si les bergères de ces rives
Ne font régner que de chastes desirs,
Et d'innocents plaisirs.

LE DRUIDE ET LE CHOEUR.

Conservez nos troupeaux, arrosez nos prairies;
Faites régner la paix sur ces rives fleuries;
Que Mars n'y trouble point les jeux et les chansons;
Gardez nos fruits et nos moissons.

UN BERGER ET LE CHOEUR.

Accourez, bergers fidèles;
Célébrez tous, en ce jour,
Vos bergères et l'Amour:
Chantez vos feux et vos belles.

CHOEUR.

Venez, Amours, volez de cent climats divers
En ce séjour tranquille.
Ces feuillages épais, ces gazons toujours verts
Vous offrent un charmant asile.
Venez, Amours, volez de cent climats divers,
Pour enflammer nos cœurs, seuls dignes de vos fers.
Laissez dans un repos languissant,
Tout le reste de l'univers.

SCÈNE VII.

UN BERGER, ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE
PRÉCÉDENTE.

LE BERGER.

Pour pleurer Céladon cessez vos doux accords;
Du Lignon l'onde impitoyable
Vient de l'ensevelir.

CHOEUR.

O perte irréparable!

LE BERGER.

Nous n'avons pu le trouver sur ces bords.

LE DRUIDE.

Portons ce sacré don sur un autel du temple,
Et que chacun, à mon exemple,
A chercher ce berger fasse tous ses efforts.

SCÈNE VIII.

PHYLLIS, ASTRÉE.

PHYLLIS.

Céladon dans les flots a terminé sa vie,
Comment le dirai-je à ma sœur?

ASTRÉE.

Je le sais , Phyllis : ce malheur
Est l'effet de ma jalousie.

Déteste-moi ; c'est peu de me hair :

Céladon ne périt que pour mieux m'obéir.

Il s'est perdu ! Je me perdrai moi-même.

Que me sert la clarté du jour ?

Je ne verrai plus ce que j'aime !

Cher amant , as-tu pu me quitter sans retour ?

Notre bonheur étoit suprême ;

Les dieux nous l'envioient du haut de leur séjour.

Tu t'es perdu ! Je me perdrai moi-même.

Que me sert la clarté du jour ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente les jardins de Galatée , et dans
l'éloignement le palais d'Isoure).

SCÈNE I.

GALATÉE.

JE ne me connois plus ; quelle nouvelle ardeur

Se rend maîtresse de mon cœur ?

Un berger cause ces alarmes.

Doux et tranquilles vœux , qu'êtes-vous devenus ?

Le sort offre à mes yeux un berger plein de charmes ,

Et depuis ce moment je ne me connois plus.

SCÈNE II.

GALATÉE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Princesse , cherchez-vous ici la solitude ?

GALATÉE.

Je me laisse conduire à mon inquiétude.

Mais que fait Céladon ? Dis-moi , qu'en penses-tu ?

Je vois qu'en secret tu me blâmes

D'avoir pu concevoir de si honteuses flammes ;

Mais , hélas ! qui n'auroit vainement combattu

Contre les traits dont il a su s'attendre ?

Il alloit expirer ; l'onde venoit d'éteindre

Le vif éclat de ses attraits :
 La pitié lui prêta ses traits.
 L'oracle, les destins, tout lui fut favorable;
 Rien ne vint s'opposer à ma naissante ardeur.

LÉONIDE.

Que de raisons ont fait entrer dans votre cœur
 Un ennemi si redoutable!

GALATÉE.

Mes yeux me trompent-ils? C'est à toi d'en juger.

LÉONIDE.

Princesse, il est charmant; mais ce n'est qu'un berger.

GALATÉE.

Par les nœuds de l'hymen, le sceptre et la houlette
 Se sont unis plus d'une fois.
 L'amour n'est plus amour, dès qu'il cherche en ce choix
 Une égalité si parfaite.

Mon cœur est excusable; et Galatée enfin
 Seroit-elle, sans toi, dans cette peine extrême?

Léonide, ce fut toi-même

Qui me fis, malgré moi, consulter ce devin.

Princesse, me dit-il, voici votre destin.
 Une étoile ennemie, autant que favorable,
 Peut vous rendre en hymen heureuse ou misérable.

Dans ce miroir regardez bien ces lieux :
 Vers le déclin du jour il faudra vous y rendre;
 Celui qui s'offrira le premier à vos yeux
 Est l'époux que le ciel vous ordonne de prendre.
 J'aperçus ce berger; résisterai-je aux dieux?

LÉONIDE.

Princesse, son Astrée a pour lui trop de charmes.

GALATÉE.

Eh! n'ai-je pas les mêmes armes?
 N'est-ce rien que mon rang auprès de Céladon?

LÉONIDE.

Vous ne connoissez pas les bergers du Lignon.
 Leurs amours sont leurs dieux : l'offense la plus noire
 Pour eux, est l'infidélité.

Aimer, fait leur félicité;

Aimer constamment fait leur gloire.

GALATÉE.

Toutes les conquêtes d'éclat
 Flattent la vanité des hommes.

Quelque constants qu'ils soient, dans les lieux où nous
 La beauté dans mon rang ne fit jamais d'ingrat. [sommes,
 Je tremble, je le vois. Quoi! même en ma présence
 Il soupire, il se plaint aux échos d'alentour!

LÉONIDE.

Il n'est plein que de son amour.

Par ses chagrins, jugez de sa constance.

SCÈNE III.

GALATÉE, CÉLADON, LÉONIDE.

GALATÉE.

Céladon, contemplez nos jardins et nos bois;
 Qui ne croiroit que Flore y tienne son empire!
 De ces oiseaux qu'amour inspire
 Écoutez les charmantes voix.

A charmer vos ennuis en ces lieux tout conspire :
 Cependant c'est en vain que tout vous fait la cour.
 Nos soins, nos vœux, ce beau séjour,

N'ont point d'agrément qui vous flatte.
Galatée a sujet de se plaindre de vous :
Faut-il que sans effet sa présence combatte
Cette tristesse ingrate
Que vous osez conserver parmi nous ?

CÉLADON.

Princesse, ma douleur n'est pas en ma puissance :
Je sors, vous le savez, du plus affreux danger ;
Puis-je m'empêcher d'y songer ?

GALATÉE.

Songez plutôt à ma présence ;
C'est la seule reconnaissance
À quoi je veux vous engager.
Vous soupirez, vous vous plaignez sans cesse :
Si c'est d'une ingrate maîtresse,
Changez ; vous pouvez faire un choix rempli d'appas.
A souffrir tant de maux quel cœur peut vous contrain-
Hélas ! le mien ne comprend pas [dre ?
Que vous deviez jamais vous plaindre.

Mais quelle est cette Astrée ? et depuis quand ses coups
Tiennent-ils votre ame asservie ?
Votre esclavage étoit-il doux ?

CÉLADON.

Belle princesse, comme à vous,
Hélas ! je suis bien loin de lui devoir la vie.

GALATÉE.

Du Lignon en fureur dans ce fatal moment
Contez-moi l'accident funeste.

CÉLADON.

J'y tombai, vous savez le reste ;

Je ne veux vous parler que de vous seulement.

GALATÉE.

Vous pâlissez ! vous changez de visage !

CÉLADON.

Nymphé, c'est malgré moi que sous un doux ombrage
L'aspect de ce fatal rivage
A rappelé les maux que je viens d'endurer.

GALATÉE.

De vos chagrins, de cette triste image
Puisse le ciel vous délivrer !

Divertis ses soins, Léonide ;
Fais-lui voir de ces lieux toutes les raretés ;
Parle-lui de cet antre, où des flots enchantés
Faisoient connoître un cœur ou constant ou perfide.

SCÈNE IV.

CÉLADON, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Dans le fond de ce bois est un antre sacré ;
Là, jadis chacun à son gré
Pouvoit en regardant dans une onde fidèle
Qui coule en ce lieu révére,

Connoître si l'objet en son cœur adoré
Ne brûloit point de quelque ardeur nouvelle.
Cette fontaine a nom, la Vérité d'amour :
On n'en approche plus ; deux monstres à l'entour
Interdisent l'abord d'une source si belle.

CÉLADON.

Léonide, je sais que cet enchantement

Nuit ou sert à plus d'un amant :
 Voyez combien il m'est contraire.
 Sans ces monstres pleins de fureur,
 Astrée auroit pu lire en cette onde sincère
 Mon innocence et son erreur ;
 Elle m'auroit trouvé fidèle.

LÉONIDE.

Vous aimez trop une beauté cruelle :
 Oubliez-la : cédez à des transports plus doux ,
 Et songez qu'en ces lieux il est une princesse
 Dont les appas et la tendresse
 Sont dignes d'un amant aussi parfait que vous.

Laissez la constance
 Aux heureux amants.
 Vous souffrez mille tourments ;
 Vous aimez sans espérance.

Laissez la constance
 Aux heureux amants.
 Des plaisirs les plus charmants
 Amour ici récompense
 De si justes changements.

Laissez la constance
 Aux heureux amants.

CÉLADON.

Vous voulez m'engager sous un nouvel empire ;
 Et dans mes premiers feux je veux persévérer.
 Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,
 Ou qu'il cesse de soupirer.

CÉLADON ET LÉONIDE, ensemble.

Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,
 Ou qu'il cesse de soupirer.

CÉLADON.

Votre princesse est jeune et belle ;
 Elle mériteroit le cœur d'un souverain.
 Mais celui d'un berger ! quelle gloire pour elle !
 Nymphes, vous combattez en vain
 La foi que j'ai jurée :
 Combattez-la quand vous verrez Astrée.

LÉONIDE.

Sa beauté ne sauroit excuser sa rigueur.
 Céladon, il est vrai, votre bergère est belle ;
 Mais elle est fière, elle est cruelle,
 Elle abuse de votre cœur.

CÉLADON.

Ah ! si j'étois dans nos bocages !
 Si leurs frais et sacrés ombrages
 Pouvoient servir de temple à l'objet de mes feux !
 Si mon cœur y pouvoit sacrifier sans cesse
 Au souvenir de sa déesse,
 Que je me trouverois heureux !

SCÈNE V.

ISMÈNE, FÉE ; LÉONIDE, CÉLADON.

ISMÈNE.

Le ciel exaucera mes vœux ;
 Il me l'a fait savoir. Je suis la fée Ismène :
 Ma puissance et mon art vont vous tirer de peine.

LÉONIDE.

Qui vous rend à ces lieux, Ismène, dites-moi ?

ISMÈNE.

L'ordre secret des dieux : j'exécute leur loi.

LÉONIDE.

Quels biens votre pouvoir ne va-t-il pas répandre
Dans cet heureux séjour!

ISMÈNE.

Mon oracle doit vous l'apprendre

Avant la fin du jour.

Céladon, mettez fin à vos tristes alarmes.

Votre bergère par ses larmes

Veut elle-même vous venger :

Elle croit que de son berger

L'ame encor dans les airs, faite de sépulture,

Autour de ces hameaux errante à l'aventure,

Attend qu'un vain tombeau la vienne soulager.

CÉLADON.

Confidante des dieux, un amant trop fidèle

Attend tout de votre savoir :

Faites, par son divin pouvoir,

Que, libre et dans nos bois, j'adore ma cruelle.

ISMÈNE.

Je ferai plus encore et pour vous et pour elle.

Dans ce moment mon art vous fera voir

Ses regrets et son désespoir.

ISMÈNE, aux ministres de sa puissance.

Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies,

Calmez de ce berger les peines infinies ;

Faites-lui voir Astrée, et cachez-le à ses yeux.

Rendez à cet objet l'honneur qu'on rend aux dieux.

Et le temple, et l'autel, et les cérémonies

Vous ont été déjà par mon ordre prescrits :

Faites votre devoir, purs et légers esprits,
Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies.

(Les esprits aériens descendent sur un tourbillon de nuages,
et construisent un temple dédié à Astrée : le jardin se change
entièrement en forêt.)

SCÈNE VI.

ASTRÉE, PHYLLIS.

PHYLLIS.

Nous parcourons en vain tous les bords du Lignon :
Reposons-nous, ma sœur ; entrons dans ce bocage.

ASTRÉE.

O dieux ! j'y vois un temple.

PHYLLIS.

Il porte votre nom.

Je viens de voir, au fond de cet ombrage,

Ces mots écrits par Céladon :

« C'est dans cette demeure

« Qu'un amant exilé cherche en vain quelque paix.

« Que, pour le prix des pleurs qu'il y verse à toute heure,

« Puisse Astrée être heureuse, et n'en verser jamais ! »

ASTRÉE.

Quoi ! de son ennemie il en fait sa déesse !

Au moment que je viens de causer son trépas

Il me consacre un temple, et demeure ici-bas

Afin de m'adorer sans cesse !

Dans ce sombre réduit retirons-nous, ma sœur.

Pourrois-je, après de tels outrages,

Sans honte et sans remords jouir d'un tel honneur ? [ges.

Un tombeau m'est mieux dû qu'un temple et des homma-

SCÈNE VII.

ASTRÉE, PHYLLIS, HYLAS, TIRCIS; CHOEUR DE
DEMI-DIEUX, DE NYMPHES, ET DES MINISTRES D'ISMÈNE.

UN GÉNIE.

N'approchez point, profanes cœurs !
C'est ici le temple d'Astrée :
Qu'aucun mortel en ce lieu n'ait entrée ;
S'il ne sent de pures ardeurs.

CHOEUR.

C'est ici le temple d'Astrée :
N'approchez point, profanes cœurs !

LE GÉNIE.

Soyez sensible, Astrée, au sort de votre amant.
Pour lui nos voix à tout moment
Font résonner ici mille plaintes nouvelles.
Il ne pense qu'à vous ; il n'a pour tous desirs
Que de se consoler, en ses peines cruelles,
Par de vains et tristes plaisirs.

HYLAS.

Voilà l'effet que produit la constance.
Vantez, bergers, votre persévérance !

TIRCIS.

C'est un devoir de persister toujours
Dans les mêmes amours.

HYLAS.

C'est une erreur de persister toujours
Dans les mêmes amours.

TIRCIS et HYLAS, ensemble.

C'est un devoir } de persister toujours
C'est une erreur }
Dans les mêmes amours.

TIRCIS.

Hylas, y songes-tu ? Profaner un tel temple !

LE GÉNIE.

N'imites pas son exemple.
Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs ;
Daignez recevoir les honneurs
Que le ciel fait rendre à vos charmes :
Ne les profanez point, ne versez plus de larmes.
Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs.

CHOEUR.

Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs.
Que sous les pas d'Astrée ici tout s'embellisse !
Que de son nom tout retentisse !
Faisons-le répéter aux échos d'alentour :
Tous les cœurs lui rendent les armes ;
Et célébrer ses charmes,
C'est célébrer le pouvoir de l'Amour.

SCÈNE VIII.

ASTRÉE, PHYLLIS.

PHYLLIS.

Retirons-nous aussi, quittons cette demeure ;
La peur m'y saisit à toute heure.
Il est tard, et chacun s'en retourne aux hameaux ;
L'ombre croît en tombant de nos prochains coteaux ;
Rejoignons ces bergers, déjà la nuit s'avance,

Dans ces lieux règne le silence.
Bergers, attendez-nous... Ils ne m'écoutent pas...

ASTRÉE.

C'est de moi seulement qu'ils détournent leurs pas :

Éd-on dit qu'un jour cette Astrée

Seroit l'horreur de la contrée?

Tout le monde me fuit! on a raison, Phyllis;

Qui ne détesteroit mes fureurs excessives?

O lieux que mon berger a long-temps embellis,

Redemandez-moi tous l'ornement de vos rives.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente la fontaine de la Vérité d'Amour, dans une forêt agréable.)

SCÈNE I.

ASTRÉE.

ENFIN me voilà seule, et j'ai trompé Phyllis.
Venez, monstres cruels : ce n'est pas que j'espère
Que ma beauté foible et légère
Donne atteinte à des sorts par l'enfer établis;
Je ne veux que mourir.

Céladon! tu m'appelles.

Si parmi les choses mortelles
Quelqu'une peut encor t'attacher ici-bas,
Plains la bergère qui t'adore;
Ce n'est plus pour moi que l'aurore
Reparaîtra dans nos climats.

Chère ombre, je te suis. Adieu, rives cruelles;
Adieu, soleil; adieu, mes compagnes fidèles;
N'aimez point, ou tâchez de bannir de l'amour
Les soupçons, les dépits, les injustes querelles;
Celui que je regrette en a perdu le jour.

Je ne vous fuis que pour le suivre;
A ce devoir il me faut recourir :



Si je vous ai promis de vivre,
Aux mânes d'un amant j'ai promis de mourir.

C'est trop tarder, ombre chérie :
Vient voir mon crime s'expier ;
Aide mon cœur à défier
Ces animaux pleins de furie.

Mais d'où vient que je perds l'usage de mes sens ?
La mort sur mes yeux languissants
Étend un voile plein de charmes.
Avec quelle douceur je termine mes jours !
Quel plaisir de céder à de telles alarmes ,
Pour se rejoindre à ses amours !

SCÈNE II.

CÉLADON.

Sous ces ombrages verts je viens de voir Astrée.
Bois, dont elle parcourt les détours ténébreux,
Ne me la cachez pas sous votre ombre sacrée.

O dieux ! je l'aperçois aux pieds d'un monstre affreux !
Des puissances d'enfer ministre malheureux,
Par quel droit nous l'as-tu ravie ?
Inhumain, devois-tu seulement l'approcher ?
Ce dard punira ta furie.
Tous mes efforts sont vains, et je frappe un rocher.

Meurs, Céladon ; qui me retient la main ?
Piers animaux, je vous réclame en vain ;
Tout est marbre pour moi, tout est sourd à ma peine.

Léonide, est-ce là cette faveur d'Ismène ?
Je meurs enfin ; et plût aux dieux
Que j'eusse, pour témoins de ma mort, ses beaux yeux !

SCÈNE III.

TIRCIS, HYLAS.

TIRCIS.

C'est ici que se doit accomplir le miracle
Que la fée a prédit aux rives du Lignon.

HYLAS.

Raconte-moi donc son oracle.
Que vois-je, juste ciel ! Astrée et Céladon
De ces monstres cruels ont éprouvé la rage !

TIRCIS.

Le sort est accompli, ne nous alarmons pas.
Le ciel en ces amants achève son ouvrage.
Pour finir tes frayeurs, entends l'oracle, Hylas.
Le plus constant et la plus belle,
Pour rendre à l'univers cette glace fidèle,
Détruiront un enchantement :

On les verra mourir, mais d'une mort nouvelle ;
Ils revivront en un moment.

HYLAS.

De ces monstres horribles
L'aspect n'est plus à redouter.

TIRCIS.

Ne troublons point du sort les mystères terribles ;
Sortons : à nos hameaux allons tout raconter.

SCÈNE IV.

ASTRÉE, CÉLADON.

ASTRÉE.

Qui me ramène au jour ? et d'où vient que je voi
L'ombre de Céladon se présenter à moi ?
Mes yeux me trompent-ils ? Son ombre ! C'est lui-même.
Quoi ! je reverrois ce que j'aime !
Hélas ! il a perdu le jour.
Vains et trompeurs démons, rendez-le à mon amour !
Il ouvre enfin les yeux ! il reprend tous ses charmes !
L'ai-je ranimé par mes larmes ?

CÉLADON.

Où suis-je ? Le soleil éclaire-t-il les morts ?
Quoi ! je revois les mêmes bords
Où ma divinité m'interdit sa présence !
C'est elle-même que je voi.

ASTRÉE.

Ah ! ne rappelez point une injuste défense ;
Mes pleurs ont lavé cette offense ;
Deviez-vous suivre cette loi ?

CÉLADON.

Quoi ! vous m'avez pleuré ! Ces larmes précieuses

¹ Ces deux vers sont écrits de la main de La Fontaine dans l'exemplaire de Huet, dont nous avons parlé dans l'avertissement ; il les a substitués à ceux-ci, qui se trouvent dans l'imprimé et dans toutes les éditions :

Hélas ! il est sans mouvement.
Vains et trompeurs démons, rendez-moi mon amant.

Auroient arrosé mon tombeau !
Divinités, de mon sort envieuses,
Avez-vous un destin si beau ?

Les yeux de la divine Astrée
M'ont vengé de votre courroux :
Vous ignorez les plaisirs les plus doux :
Descendez en une contrée
Où de semblables yeux puissent pleurer pour vous.

ASTRÉE.

N'irritez point les dieux, et craignez leur puissance ;
Vos transports les pourroient contre nous animer.
J'ai de vos feux assez de connoissance ;
Vous m'aimez trop....

CÉLADON.

Peut-on vous trop aimer ?

ASTRÉE.

Que je vous ai causé d'alarmes !
Ai-je trop pu les payer par mes larmes ?
Ah ! que nous bénirons nos fers,
Si l'Amour mesure ses charmes
Sur les tourments qu'on a soufferts !

ASTRÉE, CÉLADON, ensemble.

O doux souvenir de nos peines !
O nœuds par qui l'Amour recommence à former
L'espoir le plus cher de nos chaînes,
Redoublez les plaisirs qui viennent nous charmer !
O doux souvenir de nos peines !

SCÈNE V.

ASTRÉE, GALATÉE, ISMÈNE, CÉLADON.

CÉLADON, à Astrée.

La nymphe vient à nous.

CÉLADON, à Galatée.

Princesse, notre sort

Vous doit faire excuser ces marques de transport.

GALATÉE.

J'ai déjà tout appris d'Ismène;

Tendres amants, vos vœux sont exaucés;

Venez voir en cette eau la fin de votre peine.

ASTRÉE, CÉLADON, ensemble.

Nous la voyons dans nos cœurs, c'est assez.

ISMÈNE.

Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne;

Achevons de remplir les ordres du destin.

Tout obéit à mon pouvoir divin.

Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne :

Unissons ces tendres amants ;

Ils n'ont que trop souffert; finissons leurs tourments.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON.

Unissons ces } tendres amants.

Unissez de }

Ils n'ont que trop souffert; { finissons } leurs tourments.
{ finissez }

ISMÈNE.

Du haut de leur gloire éternelle

Les dieux ont daigné voir ces amants en ce jour,

Et veulent rendre leur amour
Heureux autant qu'il fut fidèle.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON.

Unissons ces } tendres amants.
Unissez de }Ils n'ont que trop souffert; { finissons } leurs tourments.
{ finissez }

GALATÉE.

Le printemps, avec toutes ses graces,
Ne nous paroît pas entouré de plaisirs,
Si l'hiver, environné de glaces,
N'avoit interrompu le règne des Zéphyr.

ISMÈNE.

Plus on a de tourments soufferts,
Plus douce est la fin du martyre;
Plus Borée a troublé les airs.
Et plus le retour de Zéphyre
Cause de joie à l'univers.

SCÈNE VI.

GALATÉE, ISMÈNE, HYLAS; CHOEUR DE BERGERS
ET DE BERGÈRES.

GALATÉE.

Que tout ce que ma cour a de magnificence
Accompagne aujourd'hui l'hymen de ces amants;
Inventez tous des divertissements

Dignes de ma présence.

ISMÈNE, GALATÉE, ensemble.

Amants, votre persévérance
Du sort surmonte les rigneurs;

Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligence,
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

LE CHOEUR.

Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligence,
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

HYLAS, *aux amants qui veulent aller à la fontaine de
la Vérité d'Amour.*

Ces indiscrettes eaux vont vous accuser tous ;
Vous feriez beaucoup mieux de croire que vos belles
Sont fidèles.

A quoi sert d'être jaloux ?
C'est le moyen de déplaire,
Et de faire

Qu'à l'objet de vos vœux d'autres plaisent que vous.

ISMÈNE.

Esprits soumis à ma puissance,
Venez, et, sous divers déguisements,
Faites connoître à ces heureux amants
Les surprenants effets de votre obéissance.

SCÈNE VII.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMÈNE ; LISETTA, GALIOFFO,
GAMBARINI.

LISETTA.

Chi per mogl' mi vuol pigliar !
Son Lisetta,
Fanciulletta,
Vezzasetta,
Leggiadretta,

Son d' amore la saetta
Fatta per tutto infiammar.
Chi per mogl' mi vuol pigliar !
Ogni fior, se non è colto,
Cade, e da gli venti è tolto.
Ahi che tem' ch' al primo fiato
Certo fior troppo guardato,
Meco più non possa star.
Chi per mogl' mi vuol pigliar !
GALIOFFO, *amante di Lisetta.*

Di voi sono innamorato.
Il fantolin, Dio bendato,
Con un stral avvelenato
M' ha per voi ferito il cor.
Rispondete a tanto ardor,
E fate entrar, en sto di fortunato,
Il mio vascel' tormentato
Nel dolce porto d'amor.
GAMBARINI, *rivale di Galioffo.*

Tu sei matt' d' amar sta bella.
Speri tu qualche mercè ?
Quest' amor convien a te,
Com' all' asino la sella.
Lisetta è fatta per me,
Com' io son fatto per ella.
Son gioyan, le' è giovanella.
Son fedel, le' è pien' di fe.
Com' io son fatto per ella,
Lisetta è fatta per me.

LISETTA.

O quanti becchi.

Balordi e vecchi!
Qual bruttalaccio!
Qual nasonaccio!
Non voglio tal servitù,
Nè mi maritarò più.

GALIOFFO.

Voi mi sprezzate!

GAMBARINI.

Voi mi beffate!

LISSETTA, GALIOFFO, GAMBARINI.

Non voglio tal servitù,
Nè mi maritarò più.

CHOEUR DE LA SUITE DE GALATÉE.

Versons dans tous les cœurs une joie éclatante.

Qu'en ces lieux tout rie et tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMÈNE.

Cantiamo,
Balliamo,
Ridiamo,
Sempre viviamo così.

TROUPE DE LA SUITE DE GALATÉE.

Chantons, portons nos voix jusqu'au céleste empire.
Que les plus graves dieux, en nous entendant rire,
Y soient forcés de rire aussi.

SUITE D'ISMÈNE.

Su pigliam tutte le gioie
E mandiam tutte le gioie
All' inferno in questo di.

TOUS ENSEMBLE.

Versons dans tous les cœurs une joie éclatante:
Qu'en ces lieux tout rie et tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.

FIN D'ASTRÉE.



ACHILLE,

TRAGÉDIE.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

SUR LE FRAGMENT

DE LA TRAGÉDIE D'ACHILLE.

LA FONTAINE n'a composé que deux actes de cette tragédie d'*Achille* : il est probable qu'il les envoya à son ami de Mauroy, qui l'engagea à ne point continuer ; et il déféra si bien aux sages conseils de cet ami, que personne de son temps, ni même long-temps après sa mort, ne s'étoit douté qu'il s'étoit aussi essayé dans le genre tragique, jusqu'à ce que d'Olivet, éditeur de quelques unes des œuvres de François de Mauroy, eût déposé, en 1740, des manuscrits de cet auteur, parmi lesquels se trouvoient les deux actes d'*Achille* de La Fontaine, écrits en entier de sa main, et contenant quelques notes qui annonçoient de quelle manière il se proposoit de terminer cette tragédie. Les auteurs de la *petite Bibliothèque des théâtres* ont les premiers, en 1785, publié sur le manuscrit ces deux actes inédits de notre fabuliste ; et c'est d'après l'édition qu'ils en ont donnée qu'on les a réimprimés dans toutes les éditions de La Fontaine. Nous avons collationné avec un grand soin le manuscrit autographe de ces deux actes, qui est à la Bibliothèque du Roi ; ce qui nous a donné les moyens de rectifier les négligences des premiers éditeurs, et de rétablir des vers entiers qu'ils avoient omis.

PERSONNAGES.

ACHILLE.
PATROCLE.
BRISÉIS.
LYDIE.
AJAX.
ULYSSE.
PHOENIX.
ARBATE.

ACHILLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BRISÉIS, LYDIE.

LYDIE.

Nous vous revoions donc, heureuse Briséis!
L'injuste Agamemnon, pour venger son pays,
Vous rendant au héros à qui vous sùtes plaire,
Croit que vous fléchirez d'un seul mot sa colère.

BRISÉIS.

Moi, le vouloir fléchir! Lydie, y pensez-vous?
Moi, troubler le repos qu'il doit à son courroux!
Il a quitté par là l'intérêt des Atrides,
Par là laissé de Mars les fureurs homicides;
Et lorsque seul en paix il voit même les dieux
En mortels attaquer et défendre ces lieux,
J'irai de leurs débats le rendre la victime!
Il servira les Grecs qui souffrent qu'on l'opprime!
Non, Lydie; épargnons des jours si précieux.
Agamemnon m'a fait enlever à ses yeux:
Qui du camp s'en est plaint? On s'est tu: ce silence,
Si Briséis est crue, aura sa récompense.

LYDIE.

Achille le jura dès votre enlèvement.

BRISÉIS.

C'est à moi d'avoir soin qu'il tienne son serment.
Le sort ne m'aura point contre lui pour complice ;
Contentons-nous qu'Ajax, Phoenix, avec Ulysse,
Députés par les Grecs, implorent son secours :
Nous-mêmes n'allons pas précipiter ses jours.
Vous savez quel destin l'attend sur ces rivages.

LYDIE.

Je ne m'arrête point à tous ces vains présages ;
On les rendra menteurs par quelque prompt départ.
Les Grecs sont-ils point las d'assiéger ce rempart ?
Quand se proposent-ils de revoir leur patrie ?

BRISÉIS.

Je ne sais, et ces soins n'ont occupé ma vie
Que pour le prince seul qui fait mon souvenir.
Des soucis de l'état c'est trop s'entretenir :
Ne songeons qu'à nos vœux. Que fait, que dit Achille ?
Lorsque j'étois absente, a-t-il été tranquille ?
Vous parloit-il de moi ? que vous en a-t-il dit ?
Me puis-je flatter d'être encore en son esprit ?
Et Patrocle ? sans doute il est toujours fidèle ?
Je vous trouve, du moins, toujours charmante et belle.

LYDIE.

Que ce soit mon mérite, ou la faveur des cieus,
Patrocle jusqu'ici me voit des mêmes yeux.
L'hymen seroit déjà garant de sa constance ;
Mais, comme Achille doit y joindre sa présence,
A son retour en Grèce il veut qu'il soit remis.

Admirez qu'en amants changeant nos ennemis,
L'un et l'autre a changé son esclave en maîtresse.
Vous et moi nous étions le butin de la Grèce.
Le partage étant fait, l'un et l'autre vainqueur
S'en vint mettre à nos pieds sa fortune et son cœur :
Achille vous aima ; Patrocle aima Lydie.

BRISÉIS.

J'ai sujet en un point de vous porter envie ;
Vous possédez entier le cœur de votre amant ;
Achille est occupé de son ressentiment ;
Sa gloire et sa grandeur sont encor mes rivales.
Tant que nous le verrons sur ces rives fatales,
Je craindrai pour ses jours. Vous voyez qu'au danger,
En me rendant à lui, l'on veut le rengager.
Que les enfants des dieux vendent cher aux mortelles
L'honneur de quelques soins, bien souvent peu fidèles !
Souvent il vaudroit mieux qu'un cœur de moindre prix
De nos frères beautés se rencontrât épris ;
On le posséderoit entier et sans alarmes :
Au lieu que je crains tout ; tantôt le sort des armes,
Tantôt mon peu d'attraits, tantôt l'ambition ;
Et l'on n'est point d'un roi toute la passion.

LYDIE.

Vous l'êtes de celui qui joint, par sa naissance,
Au sang qu'il tient des dieux la suprême puissance.
S'il se venge, et s'il veut exercer son courroux,
Le seul motif en est l'amour qu'il a pour vous :
De votre enlèvement il poursuit la vengeance.
Il eût dissimulé peut-être une autre offense ;
Mais, ne vous ayant plus, aussitôt il fit voir
Qu'en vous seule il faisoit consister son devoir ;

Qu'il vous sacrifioit l'intérêt de la Grèce ;
Qu'enfin la gloire étoit moins que vous sa maîtresse.

BRISÉIS.

Je l'avoue, et je crains peut-être sans sujet ;
Mais qui pourroit avoir un cœur moins inquiet ?

LYDIE.

Vous, si vous vous savez connoître un peu vous-même,
Vos vœux sont soutenus d'un mérite suprême :
Si vous savez donner à ces biens tout leur prix,
Votre amant vous devra, quoique fils de Thétis.
Nous descendons de rois : notre sang nous rend dignes
De l'hymen des héros même les plus insignes.
Je n'ai point oublié ce sang : imitez-moi ;
Croyez qu'un demi-dieu vous peut garder sa foi :
Il me l'a confirmé cent fois en votre absence.

SCÈNE II.

ACHILLE, BRISÉIS, LYDIE.

ACHILLE, à Lydie.

Je le viens confirmer encore en sa présence.

BRISÉIS.

On vous croyoit, seigneur, par Ulysse occupé.

ACHILLE.

Pour vous voir un moment je me suis échappé.

LYDIE.

Je les vais arrêter, et veux que mon adresse
Vous donne le loisir de voir votre princesse.

SCÈNE III.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

Oui, madame, je prends tous les dieux pour témoins
Que vous seule avez fait mes pensers et mes soins.
Je sais mal employer l'ordinaire langage
Des douceurs qu'à l'amour on donne en apanage ;
Mais croyez, au défaut d'un entretien flatteur,
Que ma bouche en dit moins qu'il n'en est dans mon

BRISÉIS.

[cœur.

Vous en dites assez, seigneur ; je suis contente,
Et n'osois me flatter d'une si douce attente.
Car que suis-je ? Les Grecs m'ont ravi mes états :
Il ne m'est plus resté que mes foibles appas.
Ai-je droit de prétendre, esclave et malheureuse,
Que d'une ardeur constante, autant que généreuse,
Un prince tel que vous daigne me consoler,
Et qu'au titre d'épouse il veuille m'appeler ?
Vos promesses, seigneur, et cet excès de gloire,
Font que je n'oserois en douter, ni le croire.

ACHILLE.

C'est me connoître mal, que d'en pouvoir douter.
Vos traits n'ont plus besoin de me solliciter ;
Le seul devoir le fait. Je hais les cœurs frivoles :
Mes principales lois sont mes simples paroles.
Vous vous dites esclave ; et de qui ? d'un amant ?
C'est moi qui suis lié par les nœuds du serment.
Reposez-vous sur eux, attendez sans alarmes :
J'aurai devant les yeux ces serments et vos charmes.

Mon choix sera sans doute approuvé par Thétis ;
 Mais son amour pour moi , l'honneur d'être son fils ,
 Mes états , vos conseils , votre intérêt , madame ,
 Arrêtent de mon cœur l'impatiente flamme .
 J'ai voulu prévenir , par un hymen secret ,
 Un doute et des soupçons que je souffre à regret .
 Vous avez refusé ces marques de mon zèle ;
 L'hymen vous est suspect sans pompe solennelle ;
 J'y consens : nous verrons vos parents et les miens ;
 Je reprendrai des Grecs vos états et vos biens ;
 Ce fer m'en est garant .

BRISÉIS.

Ah ! seigneur , que la Grèce
 Possède en paix mes biens , qu'elle en soit la maîtresse :
 Je n'en estime qu'un ; vous l'allez hasarder :
 Vous disposez de vous , sans me le demander .
 Je vous plais sans états , qu'importe d'être reine ?

ACHILLE.

Vous fêtes ; plaire ainsi , c'est être souveraine .
 La beauté , dont les traits même aux dieux sont si doux ,
 Est quelque chose encor de plus puissant que nous .
 Tout vous doit assurer de ma persévérance ;
 N'allez point d'un hymen corrompre l'espérance .
 Que si vous ne pouvez vous vaincre là-dessus ,
 Dès demain ...

BRISÉIS.

Non , seigneur .

ACHILLE.

Je ne vous presse plus ;
 Attendons ; mais tâchez au moins d'être tranquille .

BRISÉIS.

Est-ce une chose , hélas ! à nos cœurs si facile ?

ACHILLE.

Vous-même , vous voulez qu'on diffère ce jour .

BRISÉIS.

Seigneur , ne cherchez point de raison dans l'amour .
 J'en dis trop ; cet aveu vous déplaira peut-être .
 Mais quoi ! j'ai beau rougir , mon cœur n'est plus le maître .
 Ce que l'on sent pour vous ne se peut étouffer ; [tre.
 Achille ne sauroit à demi triompher .
 Souffrez qu'après ces mots Briséis se retire....
 Ne vous laissez-vous point de les entendre dire ?
 Ma rougeur me confond : je sors donc ; aussi bien
 Ulysse va venir , et je ne craindrois rien !
 Résistez à son art , opposez-lui ma flamme ;
 Opposez-lui du moins la fierté de votre ame .
 Que vous importe-t-il qu'on venge Ménélas ?
 Songez à vos parents , à vos destins , hélas !
 Aux miens qui les suivront . J'ai pour tout artifice [lysse ?
 Les pleurs que vous voyez : pourront-ils moins qu'U-
 Emploierai-je des traits moins sûrs de vous toucher?...
 Adieu , seigneur ; gardez un courroux qui m'est cher .
 Épargnez des Troyens les misérables restes ;
 Laissez durer encor l'œuvre des mains célestes .

Ces deux derniers vers , qui sont dans le manuscrit , ont été omis dans les éditions précédentes . Comme les vers de la scène IV commencent par deux rimes féminines , il y a une faute contre les règles de la versification , que La Fontaine eût fait disparaître s'il avoit achevé cet ouvrage .

SCÈNE IV.

ACHILLE, PATROCLE.

ACHILLE.

Quelque fierté qu'on ait, quelque serment qu'on fasse,
 Patrocle, il faut aimer. Tu me croyois de glace;
 Achille te sembloit devoir tout dédaigner :
 Tu vois, ainsi qu'un autre il s'est laissé gagner.
 J'aime; je suis touché, je fais gloire de l'être.
 L'heure enfin est venue, où loin d'agir en maître,
 En héros, qui partout veut être le vainqueur,
 Je me rends, et connois les foiblesses d'un cœur.

PATROCLE.

N'appellez point foiblesse un tribut légitime.
 Vous vous justifiez! aimer donc est-ce un crime?
 Seigneur, vous me semblez toujours fils de Thétis.
 Loin les cœurs qui se sont de l'amour garantis,
 S'il en est. Quoi! les dieux vous serviront d'exemples,
 La beauté dans l'Olympe aura trouvé des temples,
 Et vous serez honteux de lui sacrifier!
 C'est bien plutôt matière à se justifier.
 Votre princesse a tout, je vois tout dans la mienne;
 Et soit que de leurs traits mon esprit s'entretienne,
 Soit qu'il regarde aussi leur amour, leur vertu
 (Car l'un n'est point par l'autre en leurs cœurs combat-
 J'en prise la conquête : une telle victoire [tu,]
 Ne rend point votre cœur infidèle à la gloire.

ACHILLE.

Voici d'autres combats qui me sont apprêtés...

De quel air vient à nous le chef des députés?
 Vois son port, ses regards.

PATROCLE.

Tout parle dans Ulysse.
 Ajax le suit. Que l'un découvre d'artifice!
 L'autre agit sans détours.

SCÈNE V.

ULYSSE, AJAX, ACHILLE.

ULYSSE.

Vous me voyez, seigneur,
 Plus encor comme ami que comme ambassadeur.
 Vous souvent-il des lieux où sous un mol ombrage
 On faisoit, malgré vous, languir votre courage?
 De nymphes entouré, vous perdiez vos beaux jours.
 Thétis d'un vain danger laissoit passer le cours.
 Je vous vis; j'approchai sous un habit de femme :
 De l'amour des hauts faits je vous enflammâi l'ame.
 On vous y vit courir : ce fut par mon moyen.
 Je ne viens point ici vous reprocher ce bien :
 Je ne viens que vous rendre, avec dons, la princesse,
 Au nom du fier Atride et de toute la Grèce.
 Ne laisserez-vous point fléchir votre courroux?
 Faut-il que nos transports durent autant que nous?
 Jusqu'au départ, du moins, suspendez vos querelles.
 Songez que d'actions mémorables et belles
 Vous perdez; car chez vous vaincre et combattre est un.
 Vous n'êtes pas de ceux qui n'ont qu'un sort commun :
 Contents pour le remplir d'une seule victoire,
 Par le devoir, sans plus, ils marchent à la gloire.

Le monde attend de vous de plus puissants efforts.
 Si vous ne voulez pas séjourner chez les morts,
 Par de nouveaux dangers distinguez-vous des hommes.
 Hector en a semé la carrière où nous sommes.
 Nous ne les cherchons plus, ils nous viennent trouver.
 Ilion, qui hernoit ses vœux à se sauver,
 S'est rendu l'attaquant : cette superbe ville
 Prétend brûler nos nefs en présence d'Achille.
 Vous verrez vos amis sur la terre étendus,
 Les dieux troyens vainqueurs, les dieux grecs confondus;
 Cette Troie à son tour plaignant notre misère.
 Voilà, voilà, seigneur, des sujets de colère.

ACHILLE.

Vous n'êtes pas réduits encore à cet état.

ULYSSE.

Et le faut-il attendre? Est-il de potentat,
 De simple Grec, qui pût se plaire en sa patrie,
 Voyant de notre nom la gloire ainsi flétrie?

ACHILLE.

Si l'intérêt des Grecs est d'employer mon bras,
 Pourquoi d'Agamemnon ne se plaignent-ils pas?
 Quand ce chef a payé de mépris leurs services,
 N'ai-je pas condamné tout haut ses injustices?
 Princes, je ne sais point trahir mes sentiments :
 Rappelez dans vos cœurs ses mauvais traitements,
 Vous verrez que chacun a sujet de se plaindre.
 Endurez, j'y consens; rien ne doit vous contraindre :
 Je vous laisse venger le foible Ménélas.
 En servant toutefois ces deux frères ingrats,
 Est-il, princes, est-il de Grec qui se dût taire?
 J'ai fait éclat pour tous; je veux encor le faire.

ULYSSE.

Ah! ne rappelez point les déplorables passés.
 Je veux qu'Agamemnon nous ait tous offensés;
 Il faut n'y plus songer, et que notre mémoire
 Se charge du seul soin d'acquérir de la gloire.

ACHILLE.

Est-ce en le redoutant qu'on espère en trouver?
 La gloire est pour lui seul, il sait nous l'enlever.

ULYSSE.

Évitons donc au moins la honte et l'infamie;
 Empêchons, s'il se peut, que la Grèce ne die :
 « Je suis mère féconde en enfants malheureux;
 « J'ai formé des héros, Troie a triomphé d'eux.
 « Réduite à les revoir sans lauriers en leurs villes,
 « Je ne souffrirai plus qu'ils quittent ces asiles;
 « Qu'ils laissent leurs foyers, et cherchent aux combats
 « Un renom que les dieux ne leur accordent pas. »

AJAX.

Je saurai m'excepter de cette obscure vie,
 Et veux vaincre ou mourir aux champs de la Phrygie :
 Moi vivant, un berger ne sera point chez soi
 Tranquille possesseur de l'épouse d'un roi.
 J'aurai des compagnons à punir cet outrage;
 Vous verrez plus d'un chef tenir même langage.
 D'un même esprit que tous, seigneur, soyez porté :
 Nous nous sommes ligüés contre cette cité;
 Si quelque Grec se plaint, qu'on remette la peine
 A des temps où les dieux auront fait rendre Hélène.
 Vous les aurez alors contre vos ennemis;
 Et, si vous me mettez au rang de vos amis,
 Si vous trouvez qu'Ajax ait assez de vaillance,

Moi-même je vous veux aider dans la vengeance :
Aidez-nous dans ce siège, appuyez nos efforts.
Ces murs pris ou laissés, les miens et moi, pour lors
Nous vous servirons tous contre un prince coupable.

ACHILLE.

Le fier Agamemnon n'est pas si redoutable :
Mon bras y suffira, comme il a cru le sien
Capable de dompter sans moi le mur troyen.
Votre offre cependant, seigneur, doit me confondre.

AJAX.

Ce n'est pas encor là comme il faut nous répondre.
Nous verra-t-on venger un tel affront sans vous ?

ACHILLE.

Sans moi ! qui touche-t-il qu'un malheureux époux ?
L'union n'étoit pas si grande en nos provinces
Que nous dussions tous suivre en esclaves ces princes.

AJAX.

En esclaves ! nous, rois ! dites en compagnons.
Tenons-nous de leurs mains les lieux où nous régions ?
Le sang d'Atrée a-t-il du pouvoir sur le nôtre ?
Sommes-nous dépendants, vous ni moi, d'aucun autre ?
Ulysse voudroit-il qu'on dit qu'étant forcé
Il a de ses pareils l'intérêt embrassé ?
Non sans doute.

ULYSSE.

Il falloit venger nos diadèmes.
L'affront fait à ces rois retomboit sur nous-mêmes :
J'entrai dans leur parti de mon pur mouvement ;
Rien ne m'y contraignit qu'un juste sentiment.
Cette même raison vous donna même envie :
Est-elle autre aujourd'hui que dix ans l'ont suivie ?

Nous nous sommes enfin à poursuivre engagés ;
Laisserons-nous des murs si long-temps assiégés ?
Des murs qui pour jamais aux princes de la Grèce
Seroient un monument de honte et de foiblesse ?

AJAX.

Après dix ans d'assauts, s'il nous les faut quitter,
Quels peuples ne viendront chez nous nous insulter ?

ACHILLE.

Quand j'ai lieu de me plaindre on ne me convainc guères.
Ce que vous alléguez en faveur de ces frères,
L'un d'eux, à mon égard, le détruit aujourd'hui :
Je veux bien vous payer de raison, et non lui.

ULYSSE, à Ajax.

Seigneur, laissons à part les disputes frivoles...
(à Achille.)

Et vous, fils de Thétis, écoutez mes paroles.
Vous croyez que ce chef pour unique raison
N'a que de réparer l'honneur de sa maison ;
Qu'aussitôt contre vous il reprendra la haine ?
Vous en allez juger par ce qui nous amène.
Rempli des qualités qui vous font estimer,
Ce prince recommence encore à vous aimer.
Il ne tiendra qu'à vous d'unir vos deux familles :
Nous vous offrons l'hymen de l'une de ses filles.
Toutes ont des appas : il vous promet le choix,
Et pour dot sept cités, dignes d'autant de rois ;
Cardamyle, la moindre, abonde en pâturages.

ACHILLE.

D'autres seroient flattés par de tels avantages ;
Pour moi je les méprise, et je ne veux le nom
D'ami, ni d'allié du fier Agamemnon.

Qu'il garde ses cités, ses présents, et sa fille:
On ne me verra point entrer dans sa famille;
Non même s'il m'offroit sept empires divers,
Non quand on m'offriroit en dot tout l'univers.

AJAX.

Vit-on jamais colere à la vôtre pareille?

ULYSSE.

Pensez-y, croyez-nous; que la nuit vous conseille.

ACHILLE.

Le conseil en est pris.

AJAX.

L'est-il? Nous vous laissons.

ULYSSE.

Peut-être Briseïs appuiera nos raisons,
Et sur le cœur d'Achille étant toute puissante,
Du respect de nos chefs sera reconnoissante.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ACHILLE, PHOENIX, ARBATE.

PHOENIX.

Dors-je croire, seigneur, qu'Ulysse ait vainement
Essayé d'adoucir votre ressentiment?
On dit plus : vous partez, votre flotte nous quitte.
Les Grecs n'ont, après tout, rien fait qui le mérite.
Mais vos amis, mais moi; car Phoenix en ceci
Prétend avoir à part ses intérêts aussi.
Je vous ai dans mes bras porté dès votre enfance.
Quand vous eûtes passé ce temps plein d'innocence,
Une jeunesse ardente exigeoit d'autres soins;
Je les pris avec fruit : vos faits en sont témoins.
Le succès de ces soins devoit, en récompense,
Donner à mes conseils chez vous plus de créance;
C'est le prix que j'en veux. Peut-être vous croyez
Par quelque amour pour moi me les avoir payés.
Il est vrai, vous m'aimiez pendant votre jeune âge :
Aujourd'hui j'en demande un nouveau témoignage.
Ceux que vous m'en donniez, quand d'un air gracieux,
Enfant, vous ne tourniez que sur moi seul vos yeux;
Ceux que j'en recevois, lorsque votre jeunesse,
En ne me cachant rien, me combloit d'allégresse,
Ne me suffisoient pas aujourd'hui que je voi
De ce fatal courroux les Grecs se prendre à moi.

« Que ne lui donnoit-il une humeur moins farouche ? »
Voilà ce que l'on dit d'une commune bouche ;
Et de tous les malheurs prêts à tomber sur nous ,
C'est votre gouverneur qu'on accuse , et non vous.

ACHILLE.

Je n'ai point oublié vos soins et votre zèle :
J'en conserve dans l'ame un souvenir fidèle ;
Mais ne prétendez pas que , contre mon honneur ,
L'amour que j'ai pour vous me fléchisse le cœur.
Si vous en attendiez de pareils témoignages ,
Vous deviez m'enseigner à souffrir les outrages.
L'avez-vous fait ?

PHOENIX.

Seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Et vous n'avez que trop à mes vœux répondu.
J'approuve la fierté ; mais enfin , les injures
Se peuvent réparer : elles ont leurs mesures.

ACHILLE.

Un cœur comme le mien ne leur en peut donner.

PHOENIX.

Il le doit : la grandeur consiste à pardonner ;
Jamais ce sentiment n'a de gloire flétrie.
Je ne vous voulois point alléguer la patrie ,
Me flattant d'un crédit que je devois avoir ,
Et voulant sur votre ame éprouver mon pouvoir ;
Je dédaignois aussi les adresses d'Ulysse.
Honteux qu'il nous fallût employer l'artifice ,
Sans ce secours les Grecs vous parlent par ma voix :
« Nous venons , disent-ils , implorer vos exploits ,
« Seigneur ; ils nous sont dus , et nos propres exemples
« Ont accru la valeur qui vous promet des temples. »

ACHILLE.

Je ne dois qu'à vous seul. En vain devant les yeux
On me met du public l'intérêt spécieux :
Comme si Sparte étoit la Grèce tout entière !
Les lieux où Ménélas a reçu la lumière ,
Ceux encore où l'on voit ces frères obéis ,
Ont eu part à l'outrage , et non point mon pays.
Cependant , j'accourus pour eux à cette guerre ;
Pour eux je vins chercher la mort en cette terre.
Je n'avois nul sujet de hair les Troyens :
Paris m'a-t-il ravi mes amours , ni mes biens ?
Agamemnon l'a fait ; c'est Argos , c'est Mycène
Qui devoient ressentir les effets de ma haine.
Laissons-les : leur monarque est encor trop heureux
Que je n'apporte ici nul obstacle à ses vœux.
A l'entour de ces murs je vous laisse combattre ;
Les dieux les ont bâtis , nous voulons les abattre.

PHOENIX.

Ces mêmes dieux les ont à périr condamnés.
Et puis , cette raison qu'à tort vous me donnez ,
S'il faut vous en parler sans que l'on dissimule ,
Dans le cœur des humains jette peu de scrupule.
Enfin , quand ces raisons ne vous pourroient toucher ,
Songez au long repos qu'on peut vous reprocher.
Lorsque chacun de nous à l'envi se signale ,
Que les soldats ont même une ardeur sans égale ,
Achille est dans sa tente , et donne à Briséis
Les moments qu'il devoit donner à son pays.

ACHILLE.

Phoenix , je vous arrête ; on sait quel est Achille.

Qu'il aime, et qu'en sa tente il demeure tranquille,
 Tout est égal; j'ai trop établi mon renom :
 Je l'étendrai plus loin. Je veux qu'Agamemnon
 Me satisfasse enfin, non point par des paroles;
 Ses excuses, ses dons, ses offres, sont frivoles.
 Aussitôt qu'Ilion sera pris ou laissé,
 Il verra ce que c'est de m'avoir offensé.
 Que tous vos chefs unis embrassent sa défense,
 J'en ferai d'autant plus éclater ma vengeance.
 Quiconque entreprendra d'entrer dans nos débats
 Attirera sur soi ma colère et mon bras.

PHOENIX.

Qu'entends-je? à quel excès monte votre colère!
 Vous attaquez la Grèce, une seconde mère!...
 O destins! quels forfaits ont mérité ces maux?
 Nous rejetterez-vous en d'éternels travaux?
 Bienheureux Ilion, nous te portons envie!
 Je ne vois point les tiens déchirer leur patrie.
 Puisse Phoenix mourir dès qu'on t'aura vaincu!...
 Après ce que j'entends, seigneur, j'ai trop vécu.
 Je m'en retourne au camp.

ACHILLE.

Quoi! sitôt? Ah! mon père,
 Avez-vous en horreur un fils qui vous révère?
 Je pars demain; venez honorer notre cour...
 Accordez-moi, du moins, le reste de ce jour.
 A l'entour de ces murs tout est calme et tranquille;
 Je n'entends aucun bruit au camp, ni dans la ville :
 L'aurore est avancée; Hector eût pris ce temps,
 S'il eût voulu sortir avec ses combattants.
 Aux fatigues de Mars donnez quelque relâche :

Demain vous reprendrez cette pénible tâche...
 Mais que nous veut Patrocle? Il accourt...

SCÈNE II.

PATROCLE, ACHILLE, PHOENIX, ARBATE.

PATROCLE.

Les Troyens

Ont laissé de leurs murs la garde aux citoyens;
 Leurs guerriers vont sortir pour finir la querelle.

PHOENIX.

Adieu, mon fils; je vais où le danger m'appelle.
 Plût aux dieux que ce fût seulement par devoir!
 Vous venez d'y mêler encor le désespoir.

ACHILLE.

Ah! mon père...

PHOENIX.

Est-ce à moi qu'un nom si doux s'adresse?
 On m'attend : nous allons combattre pour la Grèce;
 C'est à vous de nous suivre, ou de m'abandonner.
 Vous n'avez qu'un moment pour vous déterminer.
 (Il sort.)

SCÈNE III.

ACHILLE, PATROCLE, ARBATE.

ACHILLE.

Dis-moi, me plains-je à tort? L'enlèvement d'Hélène
 Occupe jusqu'aux dieux; après dix ans de peine,
 Celui de Briséis est encore à venger.
 Maintiendrai-je un parti qui me laisse outrager?

Non. Phœnix toutefois m'a touché, je l'avoue ;
 Mais que faire ? Un démon de nos pensers se joue.
 Contre les Phrygiens j'employois mes efforts ;
 Les dieux ont dans mon cœur jeté d'autres transports :
 Car, après tout, j'exerce un courroux légitime.
 La plupart de nos chefs ont beau m'en faire un crime ;
 L'affront dont leur parti veut être satisfait
 Importe beaucoup moins que le tort qu'on m'a fait.
 Qu'ils achèvent sans moi l'entreprise de Troie :
 Tant qu'ils soient sur le point de devenir sa proie,
 Qu'Agamemnon l'avoue, et qu'Ilion ait mis
 Dans le dernier malheur mes derniers ennemis,
 En présence des dieux je le proteste encoré,
 Mon bras refusera le secours qu'on implore.
 Allons dans nos états attendre ce moment ;
 Nous serons aujourd'hui spectateurs seulement.

PATROCLE.

Vous le pouvez, ces champs sont pleins de vos trophées :
 Il n'est point d'actions qui n'en soient étouffées.
 Pour moi, me seroit-il de n'être que témoin
 D'un combat dont je sais que ma gloire a besoin ?
 Je n'ai point assez fait ; mon cœur doit se le dire.
 Ce n'est pas que Patrocle aux premiers rangs aspire ;
 Toutefois... Mais que sert enfin de souhaiter ?
 Pour survivre à soi-même, il faut exécuter.
 Des ombres du commun le favori d'Achille,
 Confondu chez les morts, suivroit la tourbe vile !
 Permettez-lui, seigneur, de se rendre aujourd'hui
 Digne de l'amitié que vous avez pour lui.

ACHILLE.

Va, ton projet est beau ; non que ta renommée

Parmi les nations ne soit déjà semée ;
 Tu peux dès à présent ne mourir qu'à demi :
 Je me fais un honneur de t'avoir pour ami.
 Suis pourtant ton dessein : je te loue, et moi-même
 Je me dois applaudir du choix de ce que j'aime.
 Patrocle et Briséis consolent mes chagrins :
 Veillent les dieux unir quelque jour nos destins !
 Cependant, songe à toi dans cette âpre carrière :
 Je ne suis pas le seul qui t'en fais la prière ;
 Tes jours touchent encor d'autres cœurs que le mien :
 Reviens victorieux du combat ; mais revien.

PATROCLE.

Le sort en est le maître, il faut le laisser faire.
 Qu'on soit dans les combats prudent ou téméraire,
 On tombe également ; et souvent le danger
 S'acharne sur celui qui veut se ménager.
 Mais le danger n'est pas ce qu'il faut qu'on regarde :
 La déponille d'Hector vaut bien qu'on se hasarde.

ACHILLE.

Ami, pourquoi ce choix ? Qui t'oblige aujourd'hui,
 Parmi tant de guerriers, de n'en vouloir qu'à lui ?

PATROCLE.

Quoi ! son bras tous les jours aux Grecs se fera craindre,
 Tous les jours nous aurons de nouveaux morts à plaindre,
 Vous absent, sur lui seul chacun aura les yeux,
 Et je le pourrais voir sans en être envieux !
 Lui seul de ces remparts empêchera la prise !

ACHILLE.

Ami, te dis-je encor, laisse cette entreprise.
 Ce n'est pas que je mette en doute ta vertu ;
 Mais connois-tu cet homme ? enfin, le connois-tu ?

PATROCLE.

Oui, seigneur, je me jette en un péril extrême ;
Mais je prétends aussi me connoître moi-même.
On m'a vu quelquefois affronter des guerriers :
Aujourd'hui que j'aspire à de nouveaux lauriers,
Chercherai-je Paris ?

ACHILLE.

Qui te l'a dit ? Tu passes
De la terreur des Grecs aux ames les plus basses.

PATROCLE.

Donnez-moi votre armure, Hector me cherchera.

ACHILLE.

J'en doute ; mais sur toi chacun s'attachera.

PATROCLE.

Elle redoublera ma force et mon courage.

ACHILLE.

Si tu crois en pouvoit tirer quelque avantage,
(à Arbate.)

Je te l'accorde... Arbate, il faut la lui donner.

(à Patrocle.)

(Arbate sort.)

Prends garde, encore un coup, de trop t'abandonner.

Pousse les Phrygiens, redouble leurs alarmes ;
Ne te va point aussi jeter seul dans leurs armes.

Reviens, pour ton ami, ménager de tes jours :

Si tu ne l'es pour moi, sois-le pour tes amours,
Sois-le enfin ; c'est à moi d'en répondre à Lydie.

Notre commun bonheur va rouler sur ta vie.

PATROCLE.

Mes jours sont-ils si chers, seigneur ; et savez-vous

Si l'on vous avouera d'un sentiment si doux ?

Je me flatte pourtant. Protégez ce que j'aime.

Nous avons à Lydie ôté le diadème ;
J'aidai les conquérants à lui ravir ses biens :
Mort ou vif je la veux récompenser des miens.
Tout est en votre main : tenez-lui lieu de frère.

ACHILLE.

Tu t'en acquitteras toi-même.

PATROCLE.

Je l'espère.

Quel que soit le démon dont ce mur s'appuiera,
Vous me regarderez, et cela suffira.

Je reviendrai tantôt mettre aux pieds de Lydie

Le succès glorieux d'une action hardie ;

Sinon, votre devoir est de la consoler.

ACHILLE.

Patrocle, embrasse-moi ! je ne te puis parler...

La voici. Ton dessein, sans doute, est connu d'elle ;

Arbate l'aura dit.

SCÈNE IV.

LYDIE, ACHILLE, PATROCLE.

LYDIE.

Ami, quelle nouvelle ?

Que vient-on de m'apprendre ? Eh quoi ! sans mon congé
Vous vous êtes, Patrocle, au combat engagé ?

ACHILLE.

Je le laisse avec vous : faites agir, madame,
Tout ce que vous avez de pouvoit sur son ame.

LYDIE.

En ai-je assez ? hélas !

ACHILLE.

Essayez : j'ai tout dit.

Voyez si vous aurez sur lui plus de crédit :
Qui résiste à l'ami, se rend à la maîtresse.

(Il sort.)

SCÈNE V.

PATROCLE. LYDIE.

LYDIE.

Voilà donc votre amour ! C'est là cette tendresse
Que vous me promettiez, après qu'on m'eût ôté
Biens et sceptre, enfin tout, jusqu'à la liberté ?
Quand Achille s'en vint désoler notre terre,
Si quelqu'un signala son nom dans cette guerre,
Ce fut vous. L'oserai-je à ma honte avouer ?
Je cherchai dans mes maux matière à vous louer.
Aux dépens de mon cœur vous vous fîtes connoître :
Ce me fut un plaisir de vous avoir pour maître.
Je ne regrettai point ce que j'avois perdu ;
Je l'aurois refusé, si l'on me l'eût rendu.
Et vous, cruel ! et vous, pour toute récompense,
Vous mettez avec moi votre gloire en balance !
Vous ne l'y mettez point, j'ai pour vous moins d'appas ;
Cependant on a vu que je n'en manque pas.
Avant que d'être ici comme esclave emmenée,
Les monarques voisins brigoient mon hyménée ;
Tous me vinrent offrir leur aide en mes malheurs ;
Je les vis tous périr, sans leur donner de pleurs ;
Je fis des vœux pour vous, ingrat ! contre moi-même.

PATROCLE.

Que ces rois sont heureux ! mourir pour ce qu'on aime !
Mériter doublement de vivre en l'avenir....

LYDIE.

Je vous demande moins, et ne puis l'obtenir.
Ne me préférez plus un fantôme de gloire.
Après m'avoir conquise, est-il quelque victoire
Qu'un cœur ambitieux ne doive dédaigner ?
Ne vous suffit-il pas d'avoir su me gagner ?
Considérez l'état où je serois réduite,
Si ce combat avoit une funeste suite.

PATROCLE.

Achille vous seroit toujours un protecteur.

LYDIE.

Achille est de mes maux le principal auteur ;
Et vous, par ce discours vous offensez Lydie :
Qu'ai-je besoin, sans vous, de conserver ma vie ?
Si le destin me veut à ce point affliger,
Les enfers me sauront contre tous protéger.

PATROCLE.

Madame, au nom des dieux, cessez de me confondre :
Voici ce que je puis en deux mots vous répondre.
Plût aux dieux qu'il fallût donner mon sang pour vous !
Le trépas n'auroit rien qui ne me semblât doux.
Mille fois en un jour demandez-moi ma vie,
Vous serez avec joie aussitôt obéie :
Je ne préfère point ma gloire à vos attraits ;
Du déshonneur, sans plus, j'appréhende les traits :
Vous y devez pour moi vous-même être sensible.
On s'en va renverser ce mur inaccessible.
Verrai-je, pour un jour, tous mes jours diffamés ?

Vous me haïriez lors autant que vous m'aimez :
Quand vous le souffririez , je me dois satisfaire.

LYDIE.

Va , de tels sentiments ne me sauroient déplaire.
J'ai voulu t'émouvoir ; mais si je l'avois fait
Je m'en applaudirois , peut-être , avec regret.
Rien ne presse ; jouis encor de ma présence.
Tes projets sont remplis de trop d'impatience :
Je te laisse à l'honneur sacrifier ce jour ;
Mais tu me dois aussi quelques moments d'amour....
(voyant entrey Arbate.)
Le ciel nous les envie ; Arbate te vient dire
Que tout est prêt , que tout à ta gloire conspire....
Peut-être à mon malheur !

PATROCLE.

Madame , espérons mieux.

LYDIE.

Avant que de courir à ces funestes lieux ,
Approche et tends la main. Celle-ci t'est donnée
Pour gage des douceurs d'un fidèle hyménée.
Te voici mien , Patrocle , et tu n'es plus à toi.
Sois avare d'un sang que je prétends à moi....
J'entends déjà le bruit des premières alarmes :
Allons ; mes propres mains te vêtiront les armes.
Promets-moi , tout au moins , de modérer ton cœur.

PATROCLE.

Je vous promets de vaincre , après cette faveur.

FIN DU SECOND ACTE.

On ne connoît point le reste du plan de cette tragédie , et il n'y a point d'apparence que La Fontaine l'ait achevée. On voit

seulement qu'il a fait beaucoup de corrections aux vers de ces deux premiers actes , et qu'il avoit dessein de changer quelque chose au plan. C'est ce qui paroît par cette note , placée à la tête du manuscrit :

« Peut-être faut-il , au quatrième acte , qu'Ulysse et Phoenix
« tâchent d'obliger Achille à souscrire qu'on donne à Patrocle
« la sépulture »



RAGOTIN,
OU
LE ROMAN COMIQUE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ;

PAR

LA FONTAINE ET CHAMPESLÉ.

1684.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LA FONTAINE et Champmeslé ont cherché à rassembler dans cette pièce les événements les plus remarquables du Roman comique de Scarron, et surtout les aventures de Bagotin; mais les situations qui amusent le plus dans le Roman ont perdu presque tout ce qu'elles avoient de plaisant, par la manière dont elles ont été transportées sur la scène. Il y a dans cette pièce de trop longs récits qui ne tiennent pas à l'action. C'est pourtant dans ces récits qu'on reconnoît le mieux La Fontaine. L'art de narrer en vers demande une plume très exercée; et jamais Champmeslé n'eût pu traduire en langage poétique la prose de Scarron avec la précision et l'élégance qu'on remarque dans quelques passages de cette pièce. Il est probable que l'intrigue est de l'invention de Champmeslé. Nous avons déjà dit qu'elle fut jouée sous son nom. Depuis le 21 avril jusqu'au 5 mai 1684, elle fut jouée huit fois, mais avec une diminution toujours plus forte dans les recettes. On la reprit cependant le 4 juillet suivant; mais elle n'eut que deux représentations: la dernière eut lieu le 16 juillet; depuis elle n'a jamais été reprise. A ces dix représentations elle fut toujours jouée seule, selon l'usage de ce temps pour les pièces en cinq actes. Ce ne fut que le 3 juin 1702, en vertu d'un nouveau règlement, et à la suite de la tragédie d'Arie et Pétus, de l'abbé Pellegrin, qu'on commença à jouer une petite pièce aux premières représentations des grandes pièces.

PERSONNAGES.

RAGOTIN, avocat.
M. DE LA BAGUENAUDIÈRE.
ISABELLE, sa fille.
MADAME BOUVILLON.
BLAISE BOUVILLON, son fils.
M. DE PRÉRAZÉ,
M. DE BOISCOUPÉ, } gentilshommes
M. DES LENTILLES, } provinciaux.
M. DE MOUSSEVERTE,
LE DESTIN, }
LA RANCUNE, } comédiens.
L'OLIVE, }
LE DÉCORATEUR, }
LA CAVERNE, } comédiennes.
L'ÉTOILE, }
UN CHARRIETIER.
TROIS PORTEURS.
UN LAQUAIS.

RAGOTIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, M^{me} BOUVILLON,
ISABELLE, BLAISE BOUVILLON.

LA BAGUENAUDIÈRE.

DÉJA Phébus, voisin de ces moites retraites,
Ne semble plus mener ses chevaux qu'à courbettes;
Ce dieu porte-lumière, aux yeux vifs, au blond crin,
Ainsi que du tabac respire un air marin,
Et sentant que Thétis apprête sa litière...

M^{me} BOUVILLON.

En vérité, monsieur de La Baguenaudière,
Depuis que la fureur de rimer au hasard
A pris le peu d'esprit dont le ciel vous fit part,
On ne vous entend plus. Pourquoi cette litière,
Ce Phébus?

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est-à-dire en langage vulgaire.
Madame Bouvillon, que l'horloge six fois
S'est déjà fait entendre aux échos de nos bois,
Et des comédiens dont j'attends la venue,

La troupe à mes regards n'est point encor parue.
Que veut dire ceci ? Vous, Blaise Bouvillon,
Pour les voir arriver montez au pavillon ;
Allez au cabinet qui face l'avenue ,
Ma fille , et quand l'un d'eux vous frappera la vue ,
Vous viendrez me le dire : allez.

M^{me} BOUVILLON.

Que d'embarras !
Vous moquez-vous d'avoir ici tout ce fracas ?
Pourquoi cette dépense ? et que voulez-vous faire,
Vous, des comédiens ?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi ! toujours en colère !
De ces emportements , purgez-vous , purgez-vous :
Madame Bouvillon , prenez un ton plus doux ;
Et puisque enfin l'hymen unit notre famille ,
Qu'il nous joint vous et moi , votre fils et ma fille ,
Le plaisir qu'avec vous je prends de m'allier
Fait que je veux un peu rire sur mon palier :
Je brûle pour cela que notre troupe vienne.

M^{me} BOUVILLON.

Dites que c'est pour voir votre comédienne.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Qui ? l'Étoile ? Ah ! jalouse.

M^{me} BOUVILLON.

Avouez-le entre nous ,
Cette brillante Étoile est un astre pour vous :
Vous l'aimez , et votre ame adore sa puissance.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je ne veux pas vous rendre offense pour offense ;
Mais l'effet de cet astre est sur moi moins certain ,

Que sur vous l'ascendant de monsieur le Destin.
C'est un comédien bien fait , courtois , habile.

M^{me} BOUVILLON.

Eh ! quoi donc ! sans aimer ne puis-je être civile ?
Est-il assez hardi pour présumer de soi... ?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Non.

M^{me} BOUVILLON.

Ce n'est qu'avec vous qu'il est venu chez moi.

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'accord , je l'y menai , mais à votre prière ;
Et ce soir-là chez vous la chère fut entière ;
Rien ne fut épargné. Si par l'extérieur
On peut probablement juger du fond du cœur ,
Le vôtre aux clairvoyants fut trop reconnaissable.
Quand de ce qu'on mettoit de meilleur sur la table
Ma main faisoit un choix pour le comédien ,
Les vôtres , à l'envi , sans examiner rien ,
A l'accabler de tout se montrèrent avides ,
Tant qu'en un tournemain tous les plats étant vides ,
L'assiette du Destin fut si pleine en effet ,
Que chacun s'étonna que le hasard eût fait ,
Des morceaux entassés avec autant d'emphase ,
Un si haut monument sur aussi peu de base
Qu'est le cul d'une assiette.

M^{me} BOUVILLON.

Eh bien ! en ce moment ,
Si j'eus à le servir un peu d'attachement ,
Qu'en pouvez-vous conclure ? En un mot comme en mille ,
Ce n'étoit qu'un effet de mon humeur civile.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Eh bien ! en ce moment ce qui fait en ces lieux
 Cette troupe venir et paroître à vos yeux,
 C'est une tragédie ajustée au théâtre
 Par moi. Je l'intitule Antoine et Cléopâtre;
 Je brûle de la voir représenter, ainsi....

SCÈNE II.

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, M^{me} BOUVILLON,
 BLAISE BOUVILLON.

B. BOUVILLON.

Ne vous ennuyez plus ; ils viennent, les voici,
 Beau-père.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Avez-vous vu toute la troupe entière ?

B. BOUVILLON.

Non, mais j'ai vu de loin une épaisse poussière ;
 Ce sont eux, ce sont eux, car mon œil a su voir
 A travers ce brouillard un cheval gris et noir,
 Qui tantôt se pavane, et puis qui tantôt trotte ;
 A chacun de ses flancs est pendue une botte,
 Au-dessus de la selle il paroît un chapeau ;
 Le chapeau ne vient pas tout-à-fait au niveau,
 Et laisse entre la selle et lui quelque distance.
 Je ne sais ce qui peut causer cette éminence ;
 C'est pourtant quelque chose, il n'est rien plus certain ;
 Mais je n'ai jamais pu le voir.

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est Ragotin.

M^{me} BOUVILLON.

Qu'est-ce que Ragotin ?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ragotin, c'est, madame,

Un petit homme veuf d'une petite femme,
 Avocat de naissance et de profession,
 Qui, dans une petite et proche élection,
 Petitement possède une petite charge,
 D'esprit assez étroit, de conscience large,
 menteur comme un valet, têtù, présomptueux,
 Et vain comme un pédant, sot et fat comme deux,
 Poète à mériter de souffrir un supplice,
 Si sur les méchants vers ou mettoit la police ;
 Et c'est, pour au portrait mettre les derniers traits,
 Le plus grand petit fou qui se soit vu jamais,
 Et qui depuis Roland ait couru la campagne.
 Sans doute avec la troupe il vient, il l'accompagne ;
 Je cours au-devant d'eux.

B. BOUVILLON.

Et moi, j'y vais aussi.

SCÈNE III.

M^{me} BOUVILLON, ISABELLE.ISABELLE, *entrant sans voir madame Bouvillon.*

Allons tôt... que vois-je ? ah !

M^{me} BOUVILLON.

Que cherchez-vous ici ?

ISABELLE.

J'y venois pour apprendre à mon père qu'un homme
 Arrive dans la cour.

M^{me} BOUVILLON.

Comme est-ce qu'on le nomme?

ISABELLE.

Je ne sais. Je l'ai pris pour ce comédien,
Si jeune, si bien fait, qui déclame si bien,
Qu'on aime tant, et qui, quand la pièce est finie,
Vient toujours saluer toute la compagnie,
Et faire un compliment.

M^{me} BOUVILLON.

C'est le Destin, j'y cours;

Ne me suivez pas.

SCÈNE IV.

ISABELLE.

Quoi! des obstacles toujours!
Je ne puis satisfaire au penchant de mon ame.
N'est-ce point que le ciel désapprouve ma flamme?
Que, sans l'aveu d'un père, épousant le Destin...?
Mais il a si bon air! Il m'aime, il est certain.
Il vient.

SCÈNE V.

LE DESTIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Où courez-vous? Par un transport extrême,
Madame Bouvillon vous prévient elle-même:
Que va-t-elle penser en ne vous trouvant pas?

LE DESTIN.

Des nobles campagnards la retiennent là-bas;

Tandis qu'elle s'amuse en compliments frivoles,
Ne perdons point de temps en de vaines paroles.
Vous savez ce qu'au Mans mon cœur vous a promis,
Vous savez ce qu'ici le vôtre m'a permis;
Pour votre enlèvement tout est prêt, et Léandre
Avec trois bons relais en lieu sûr va nous rendre.
A la porte du parc courons sans hésiter...

ISABELLE.

Êtes-vous sûr que rien ne nous puisse arrêter?
Le jour est encor grand, quel qu'un peut nous surprendre;
De peur de quelque obstacle, il vaudroit mieux attendre;
La nuit seroit un temps propre à notre désir.

LE DESTIN.

Quel temps plus favorable avons-nous à choisir?
Madame Bouvillon est là-bas en affaire,
Le soin de notre troupe occupe votre père;
L'embarras qu'ils auront l'un et l'autre en ces lieux,
Et sur vous et sur moi lui fermera les yeux,
Et nous serons déjà bien loin de leur présence
Avant que quelqu'un d'eux ait appris notre absence.
Est-ce qu'en différant, et par précaution,
Vous voulez donner temps à Blaise Bouvillon
De vous épouser?

ISABELLE.

Moi! que venez-vous me dire?

De tous les maux pour moi ce seroit là le pire;
J'aimerois mieux mourir que le voir mon époux.

LE DESTIN.

Et qui vous retient donc? parlez; est-ce, entre nous,
Que ma profession vous tiendrait en balance?
Ignorez-vous combien on nous estime en France?

Sans vanité, madame, il est très peu de lieux
Où je ne sois en droit d'oser lever les yeux.
Si vous vous défiez de la foi que j'en donne,
Il faut....

ISABELLE.

Je n'ai des yeux que pour votre personne,
Et n'examine rien que vos seuls intérêts.
Madame Bouvillon m'observe ici de près :
Ayant un grand crédit sur l'esprit de mon père,
Par avance elle prend sur moi des droits de mère ;
A ses ordres mon père attache mes destins,
Elle vous voit d'un œil qui fait que je la crains.

LE DESTIN.

Ne craignez rien.

ISABELLE.

Allons.... Elle vient. Ah ! que faire ?

SCÈNE VI.

M^{me} BOUVILLON, ISABELLE, LE DESTIN.

M^{me} BOUVILLON.

Quoi ! seul dans l'embarras laissez-vous votre père ?
Il veut vous présenter là-bas à ses amis ;
Allez faire avec lui les honneurs du logis.

Isabelle sort, et tire la porte sur elle.

SCÈNE VII.

M^{me} BOUVILLON, LE DESTIN.

M^{me} BOUVILLON.

Vous, monsieur le Destin, demeurez. L'étourdie,
Je pense, en s'en allant, a d'une main hardie

Fermé sur nous la porte : aveugle à ce point-là,
Elle....

LE DESTIN.

Je vais l'ouvrir.

M^{me} BOUVILLON.

Je ne dis pas cela,
Monsieur ; mais aujourd'hui la médisance est telle.

LE DESTIN.

Je vais, pour l'empêcher, rappeler Isabelle,
Madame, s'il vous plait.

M^{me} BOUVILLON.

Je ne dis pas cela ;
Mais c'est faire beaucoup qu'en venir jusque-là.
Vous savez quand les gens sont enfermés ensemble,
Tête à tête qu'ils font tout ce que bon leur semble ;
Tout de même à son gré chacun en peut parler.

LE DESTIN.

Ah ! ce n'est pas des gens qu'on voit vous ressembler,
Qu'on fait impunément des soupçons téméraires ;
Vous êtes au-dessus des sentiments vulgaires :
Mais pour vous garantir de ces mauvais bruits-là,
Je vais me retirer.

M^{me} BOUVILLON.

Je ne dis pas cela ;

Mais ce matin monsieur de La Baguenaudière,
Dont l'esprit a des cœurs la connoissance entière,
Me disoit, en raillant doucement avec moi,
Qu'il croyoit que pour vous certain je ne sais quoi...
D'un ton malicieux il me faisoit entendre
Que vous étiez bien fait, qu'on avoit le cœur tendre.

LE DESTIN.

Pour ne point confirmer les sentiments qu'il a,
Il faut quitter ces lieux.

M^{me} BOUVILLON.

Je ne dis pas cela ;

Mais comme un chaste hymen me doit rendre sa femme,
Que sais-je ? il craint peut-être !...

SCÈNE VIII.

M^{me} BOUVILLON, LE DESTIN, RAGOTIN.

RAGOTIN, criant derrière le théâtre.

Arrête, arrête, infame !

M^{me} BOUVILLON.

Qu'entends-je ? à quel malheur le sort nous a livrés !
C'est La Baguenaudière.

RAGOTIN, frappant à la porte.

Ouvrez la porte, ouvrez.

M^{me} BOUVILLON, au Destin.

Ouvrez tôt.

LE DESTIN, s'embarrassant dans les jupes de madame
Bouvillon, tombe.

J'y cours. Ah ! j'ai la jambe rompue.

M^{me} BOUVILLON, ouvrant elle-même, Ragotin pousse la
porte rudement contre elle.

Ouvrons nous-même. Ah, ciel ! j'ai la tête fendue.

¹ Toute cette scène est prise du *Roman comique*, 1^{re} partie, chap. X. Voyez *Œuvres de Scarron*, tom. II, pag. 348, édit. de 1737, in-18.

RAGOTIN, entrant brusquement, rencontre les pieds
du Destin, qui le font tomber.

(Il a une grande épée, une bandoulière où pend un mousqueton,
et des bottes retroussées jusqu'aux cuisses.)

Et vite où me cacher ? Ah ! j'ai le nez cassé.

M^{me} BOUVILLON.

Ah ! la tête.

LE DESTIN.

Je suis brisé.

RAGOTIN, se relevant.

Je suis blessé.

M^{me} BOUVILLON.

Quel est ce godenot fagoté de la sorte ?

LE DESTIN.

C'est monsieur Ragotin.

M^{me} BOUVILLON.

Que la fièvre l'emporte !

Quel coup !

LE DESTIN.

Quelle chute !

SCÈNE IX.

M^{me} BOUVILLON, LE DESTIN, RAGOTIN,
LA RANCUNE, UN CHARRETIER.

LE CHARRETIER, à la Rancune.

Oh ! vous m'arrêtez en vain ;

Laissez, que je l'assomme.

RAGOTIN.

Ah ! monsieur le Destin,

Séparez-nous.

LE DESTIN.

Arrête.

LE CHARRETIER.

Oh! je n'ai crainte aucune.

LA RANCUNE, *prenant le charretier par le bras.*

Si...

RAGOTIN.

Ne le lâchez pas, monsieur de la Rancune.

SCÈNE X.

M^{me} BOUVILLON, M. DE LA BAGUENAUDIÈRE,
LE DESTIN, LA RANCUNE, L'OLIVE, RA-
GOTIN.

L'OLIVE.

Quel tintamarre!

RAGOTIN.

A moi, monsieur l'Olive, à moi!

LA BAGUENAUDIÈRE, *jetant le chapeau du charretier.*

Quel bruit! les armes bas, maraud, de par le roi!
Apprends, chétif mortel qui devant moi te couvre,
Qu'on doit à mon château même respect qu'au Louvre.

LE CHARRETIER.

Mon pauvre âne qui vient d'expirer devant vous,
Morgoy! m'a mis l'esprit tout sens dessus dessous.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et qui l'a fait mourir?

LE CHARRETIER.

Cet avocat sans cause.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pourquoi?

RAGOTIN.

Mal à propos mon arme a fait la chose,
Mais c'est sans mon aveu, demandez-lui plutôt.
J'étois parti du Mans, monté sur un courtaud,
Comme un petit saint George avec cet équipage,
Sans avoir le dessein de faire aucun dommage,
Foi d'avocat. Ayant joint la troupe au faubourg,
Nous avons pris d'ici le chemin le plus court;
Tantôt caracolant devant, tantôt derrière,
Et tantôt cajolant l'une ou l'autre portière,
Faisant couler le temps, gagnant toujours pays,
En propos gaillardins, réjouissants devis,
Nous nous sommes trouvés proche votre avenue.
D'abord votre présence ayant frappé ma vue,
Pied à terre aussitôt j'ai mis avec eux tous;
Vous nous avez recus bras dessus bras dessous.
Pour jouir en chemin de votre air amiable,
J'ai voulu remonter à cheval, c'est le diable!
En montant le matin dans ma cour bien et beau,
Je m'étois dextrement aidé d'un escabeau;
Mais, en pleine campagne étant sans avantage,
La pâleur de han han m'est montée au visage.
Toutefois prenant cœur pour cet exploit guerrier,
J'ai vaillamment porté mon pied à l'étrier;
D'une main empoignant le pommeau de la selle,
Pour porter l'autre jambe en l'autre part d'icelle.
Je me guindois en l'air quand la selle a tourné:
Au crin tout aussitôt je me suis cramponné;
Enfin, cahin caha, j'avois monté ma bête.
La chose jusque-là n'avoit rien que d'honnête;
Mais malheureusement ce maudit mousqueton,

Ayant entortillé mes jambes de son long,
 S'est trouvé sur la selle, et juste entre mes fesses.
 Pour m'affermir dessus, sensible à ces détresses,
 Mes pieds trop courts cherchant mes étriers trop longs,
 Ont fait à mon cheval sentir leurs éperons
 Dans un endroit douillet où jamais la molette
 N'avoit piqué cheval. Il part, marche à courbette,
 Plus fort que ne vouloit un quasi Phaëton
 Dont le corps ne portoit que sur un mousqueton.
 Moi, j'ai soudain serré mes deux jambes de crainte;
 L'animal aussitôt, à cette double atteinte,
 A levé le derrière, et moi je suis glissé
 Aussitôt sur le col où je me suis blessé;
 Car le cheval mutin, après cette ruade,
 A relevé sa tête, et fait une saccade
 Qui du col sur la croupe à l'instant m'a placé.
 Du maudit mousqueton toujours embarrassé,
 N'y souffrant rien, il a gambadé de plus belle,
 Et m'a fait un pivot du pommeau de la selle.
 M'étant saisi du erin, et me tenant serré,
 Mon cheval galopoit, quand mon arme a tiré:
 Je me suis cru le coup au travers de la panse;
 Mon cheval en a craint tout autant, que je pense,
 Car il en a du coup si rudement bronché,
 Que le maudit pommeau qui me tenoit bouché
 Juste un certain endroit comme un bouchon de liège,
 A mon corps chancelant n'a plus servi de siège.
 Suspendu donc en l'air, un pied libre et trainant,
 L'autre pour mon malheur à l'étrier tenant,
 Jamais de mon trépas je ne me crus si proche.
 Enfin je fais effort, et mon pied se décroche;

Lors on a vu soudain, comme un fardeau de plomb,
 Corps, harnois, baudrier, épée, et mousqueton,
 Bandoulière, enfin bref tout l'attirail de guerre,
 Donner, non sans douleur, de compagnie à terre,
 Et tout cela s'est fait, ma foi! sans vanité,
 Bien plus adroitement que je n'étois monté.
 A peine relevé de cette culebute,
 J'avois l'esprit encore étourdi de ma chute,
 Quand cet homme à plein poing est venu me charger:
 M'étant senti des pieds encor pour déloger,
 J'ai promptement cherché du secours dans la fuite;
 Mais il s'est jusqu'ici chargé de ma conduite,
 Toujours la fourche aux reins¹.

LE CHARRETIER.

Eh mordiennne! ai-je tort?
 Du coup qu'il a tiré, Monsieur, mon âne est mort;
 Il me le doit payer.

RAGOTIN.

L'ai-je fait par malice?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Va songer au bagage, on te fera justice.
 Allons tous au-devant des dames.

B. BOUVILLON.

Les voici.

¹ Tout ce récit est versifié d'après les chap. XIX et XX de la première partie du *Roman comique*. Voyez *Œuvres de Scarron*, 1737, in-18, t. II, p. 206 à 218.

SCÈNE XI.

M^{lles} LA CAVERNE, L'ÉTOILE, M^{me} BOUVILLON,
RAGOTIN, LA BAGUENAUDIÈRE.

M^{lle} LA CAVERNE.

Ah! monsieur Ragotin, vous voilà, Dieu merci!

J'avois de votre chute une douleur interne.

RAGOTIN.

Je vous suis obligé, madame la Caverne.

M^{lle} L'ÉTOILE.

Avez-vous pu tomber ainsi sans vous blesser?

RAGOTIN.

Je ne sais, je n'ai pas eu le temps d'y penser,
Charmante Étoile; il faut, avant que je l'assure,
Y tâter. Grace au ciel, ma tête est sans fêlure,
Les ressorts de mes bras ne sont point fracassés,
Mes jambes et mes pieds se tremoussent assez,
Hem, hem, l'individu fait encor son office,
Et... tout se porte bien, fort à votre service.

M^{me} BOUVILLON.

Je n'en dis pas de même, et votre bras trop prompt
M'a donné de la porte un rude coup au front.

RAGOTIN.

Excusez-en, madame, une frayeur mortelle.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Allons tous au jardin; donnez-moi la main, belle.

RAGOTIN.

Souffrez que cette main, pour réparer l'affront
De vous avoir tantôt fait un beignet au front,
Aide à la promenade à soutenir la vôtre;

Madame la Caverne, approchez, voici l'autre.
Tels jadis les géants, plus grands que moi de corps,
Sous les monts qu'ils traînoient ensevelis....

SCÈNE XII.

M^{me} BOUVILLON, LA CAVERNE, RAGOTIN,

TROIS PORTEURS *chargés de coffres.*

PREMIER PORTEUR.

Hors, hors!

RAGOTIN.

Cet homme sous ce faix de la porte s'empare,
Laissons-le là, passons de l'autre.

SECOND PORTEUR.

Gare, gare!

RAGOTIN.

Ces gens ont entrepris de nous embarrasser;
Allons.

TROISIÈME PORTEUR.

Rangez-vous vite, et me laissez passer.

RAGOTIN.

Encor! quel embarras! tous les coffres de France
Se sont ici donné rendez-vous, que je pense.

PREMIER PORTEUR.

Otez-vous.

SECOND PORTEUR.

Hors d'ici.

M^{me} BOUVILLON.

Quittez-moi.

RAGOTIN.

Je sais bien

L'honneur qui....

RAGOTIN.

TROISIÈME PORTEUR.

Boutons bas.

RAGOTIN.

Diable! n'en faites rien.

PREMIER PORTEUR.

Je n'en puis plus.

SECOND PORTEUR.

Ni moi.

(Tous trois se déchargeant.)

TROISIÈME PORTEUR.

Sous ce faix je succombe.

Hors de là.

M^{ME} BOUVILLON.

Ah!

LA CAVERNE.

Ah!

RAGOTIN.

Ah! c'est sur moi que tout tombe.

La chute du cheval m'a causé moins d'effroi;

Ah! Ragotin, ce jour n'est pas heureux pour toi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BLAISE BOUVILLON, LA RANCUNE.

B. BOUVILLON.

Mox cher la Rancune, oui, je vous trouve admirable;
 Touchez là, vous venez de souper comme un diable;
 J'ai pris tant de plaisir en vous voyant manger,
 Qu'avec vous d'amitié je me veux engager:
 Embrassons-nous encor. Pour vous faire un peu rire,
 Apprenez un secret.... c'est.... n'allez pas le dire.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON.

Tenez ce flambeau. Vous voyez ce paquet,
 Qu'est-ce?

LA RANCUNE.

C'est un pétard.

B. BOUVILLON.

Oui, mais point de caquet.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON.

Venez m'éclairer; motus au moins, pour cause.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON. *(Il cloue le pétard à la porte d'Isabelle.)*
 Le voilà cloué, Dieu merci! bouche close.

RAGOTIN.

TROISIÈME PORTEUR.

Boutons bas.

RAGOTIN.

Diable! n'en faites rien.

PREMIER PORTEUR.

Je n'en puis plus.

SECOND PORTEUR.

Ni moi.

(Tous trois se déchargeant.)

TROISIÈME PORTEUR.

Sous ce faix je succombe.

Hors de là.

M^{ME} BOUVILLON.

Ah!

LA CAVERNE.

Ah!

RAGOTIN.

Ah! c'est sur moi que tout tombe.

La chute du cheval m'a causé moins d'effroi;

Ah! Ragotin, ce jour n'est pas heureux pour toi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BLAISE BOUVILLON, LA RANCUNE.

B. BOUVILLON.

Mox cher la Rancune, oui, je vous trouve admirable;
 Touchez là, vous venez de souper comme un diable;
 J'ai pris tant de plaisir en vous voyant manger,
 Qu'avec vous d'amitié je me veux engager:
 Embrassons-nous encor. Pour vous faire un peu rire,
 Apprenez un secret.... c'est.... n'allez pas le dire.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON.

Tenez ce flambeau. Vous voyez ce paquet,
 Qu'est-ce?

LA RANCUNE.

C'est un pétard.

B. BOUVILLON.

Oui, mais point de caquet.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON.

Venez m'éclairer; motus au moins, pour cause.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON. *(Il cloue le pétard à la porte d'Isabelle.)*
 Le voilà cloué, Dieu merci! bouche close.

RAGOTIN.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON.

Vous ne savez pas pourquoi je le mets là!

LA RANCUNE.

Non.

B. BOUVILLON.

Apprenez-le; au moins ne dites pas cela.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON.

Vous venez de voir ma maîtresse Isabelle.

LA RANCUNE.

Oui.

B. BOUVILLON.

Dites-moi, comment la trouvez-vous? hem!

LA RANCUNE.

Belle

B. BOUVILLON.

Demain un lacs d'hymen me donnera sa foi.

LA RANCUNE.

Peste!

B. BOUVILLON.

A prendre sans vert nous jouons elle et moi:

D'avoir perdu deux fois j'ai déjà l'infortune;

Mais avec ce pétard je veux qu'elle en perde une.

LA RANCUNE.

Comment?

B. BOUVILLON.

Sur le minuit j'y viens mettre le feu.

Isabelle, à ce bruit, oubliant notre jeu,

Sortira sans son vert, j'en suis sûr; sa surprise

Fera que pour ce coup elle se verra prise.

Le tour n'est-il pas drôle et bien trouvé?

LA RANCUNE.

Fort bien.

B. BOUVILLON.

Adieu, je sors sans faire aucun semblant de rien.

Chut!

LA RANCUNE.

Oh!

SCÈNE II.

LA RANCUNE.

Qu'un campagnard est fat! Son Isabelle

Plait au jeune Destin, je le crois aimé d'elle.

J'admire en vérité les femmes d'aujourd'hui;

J'en vois peu qui ne soient quasi folles de lui.

Du temps que je jouais les premiers personnages,

Il n'auroit pas été propre à jouer les pages;

Parce qu'il est bien fait, jeune, et brillant d'appas,

De toute l'assemblée il a les brouhahas.

Je l'ai toujours haï, car il a du mérite.

On vient; c'est Isabelle et lui; cachons-nous vite.

SCÈNE III.

LE DESTIN; ISABELLE, *un flambeau à la main.*

LE DESTIN.

Sortez de votre chambre, et venez en ces lieux,

De peur d'une surprise ici nous serons mieux;

Au moindre bruit rendant la lumière inutile,
Voilà votre retraite, et voici mon asile.
Apprenez le sujet qui m'amène, en deux mots.
Ce soir, après minuit, lorsque par ses pavots
Le sommeil en ces lieux répandra le silence,
Je reviendrai vous prendre, et faisant diligence,
Nous gagnerons la porte, où mon valet m'attend,
Et.... Qu'avez-vous encor? ce dessein vous surprend?

ISABELLE.

Je ne le cèle point, sur ce fatal voyage
Madame Bouvillon me donne de l'ombrage;
Elle vous aime.

LE DESTIN.

Eh bien! craignez-vous son amour?

ISABELLE.

Une femme à son âge, et la nuit et le jour
Curieuse, et sans cesse attachée à sa suite,
D'un amant qu'elle adore observe la conduite.
Pour trouver un temps propre à nous favoriser,
N'avez-vous point quelqu'un qui puisse l'amuser?

LE DESTIN.

Qui?

ISABELLE.

La Rancune est homme à vous rendre service.

LE DESTIN.

Vous le connoissez mal, il a plus de malice
Qu'un vieux singe; envieux, contredisant, menteur,
Et qui s'éborgneroit du meilleur de son cœur
Pour faire perdre un oeil à son voisin; faux frère,
Médisant....

LA RANCUNE, *de l'endroit où il est caché.*

Hem! hem!

ISABELLE *éteint la lumière et fuit, et le Destin se jette dans la caisse.*

Vite, éteignons la lumière.

LA RANCUNE.

Le drôle n'ébauchoit pas trop mal mon portrait;
Un pinceau satirique en peignoit chaque trait;
Il étoit en humeur de se donner carrière,
Et m'alloit achever de la belle manière,
Si je n'avois toussé sortant de mon étui:
Je ne me croyois pas si bien connu de lui;
Mais sa furtive ardeur, par moi mise en lumière,
Pourra.... Que veut monsieur de La Baguenaudière?

SCÈNE IV.

LA BAGUENAUDIÈRE, LA RANCUNE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! bonsoir, la Rancune.

LA RANCUNE.

Ah! monsieur, serviteur.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous êtes, sur mon ame, un admirable acteur.

LA RANCUNE.

Monsieur....

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que dites-vous de mon habit de chasse? ®

LA RANCUNE.

Qu'il est beau pour jouer un baron de la Crasse.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je vous en fais présent.

LA RANCUNE.

Monsieur, en vérité,

Ce surprenant excès de générosité

Mérite....

LA BAGUENAUDIÈRE.

Par ma foi, vos femmes sont fort belles.

LA RANCUNE.

Ah! monsieur, vous avez trop de bontés pour elles.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Heureux qui peut sauver son cœur de leurs appas!

Ils blessent jusqu'à l'ame.

LA RANCUNE.

Oui; mais on n'en meurt pas.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pour moi voudrais-tu bien en apprivoiser une?

Si tu réussissois je ferois ta fortune.

LA RANCUNE.

Mettre un homme d'honneur à des emplois si bas,

C'est choquer sa pudeur; mais que ne fait-on pas

Pour des gens comme vous? je déchire le voile

De la mienne: quelle est cette beauté?

LA BAGUENAUDIÈRE.

L'Étoile.

Elle a mis dans mon cœur certain trouble intestin.

LA RANCUNE, *bas*.

J'entends. Voici de quoi me venger du Destin.

LA BAGUENAUDIÈRE.

La farouche vertu dont le ciel l'a pourvue,

Me fait appréhender une fâcheuse issue.

Quand je lui peins le feu dont mon cœur se nourrit,
Ou l'ingrate me quitte, ou la friponne rit.
Ne sauroit-on toucher ce miracle des belles?

LA RANCUNE.

Vous n'êtes pas de mine à faire des cruelles:
Pour voir selon vos vœux réussir vos desseins,
Vous ne pouviez tomber en de meilleures mains.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Est-ce que....

LA RANCUNE.

Parlons bas. Ce soir, dans cette place,
Par mes soins vous pourrez vous trouver face à face.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce soir je...

LA RANCUNE.

Parlez bas, dis-je. Oui, ce soir, sans bruit
Dans ce lieu trouvez-vous environ à minuit:
Elle y viendra sans faute.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ami, que je t'embrasse!

LA RANCUNE.

De peur de quelque obstacle, il faut que je vous chasse;
Sortez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Jusqu'à tantôt.

LA RANCUNE.

Je vous réponds de tout.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Cet habit est pour toi; fais-m'en venir à bout.

LA RANCUNE.

Sortez.

SCÈNE V.

LA RANCUNE.

De me venger j'ai trouvé la manière.
 A minuit, ce monsieur de La Bagueaudière,
 Croyant trouver l'Étoile, en ces lieux se rendra ;
 Mais, au lieu de trouver sa belle, il surprendra
 Le Destin séduisant sa fille. A ce spectacle....
 Mais qu'entends-je ?

SCÈNE VI.

LE DESTIN, ISABELLE, LA RANCUNE.

LE DESTIN, *sortant de la caisse.*

A sortir je n'entends plus d'obstacle.

ISABELLE, *sortant de la chambre.*

Voyons si le Destin est encore en ces lieux.

LA RANCUNE.

Voici nos deux amants, cachons-nous à leurs yeux.

LE DESTIN, *à Isabelle.*

Est-ce vous ?

ISABELLE.

Oui.

LE DESTIN.

*(Ragotin chante derrière le théâtre, et vient avec
 de la lumière.)*

Mon cœur....

ISABELLE, *s'enfuyant.*

Quelqu'un vient, je vous laisse.

LE DESTIN, *se remettant dans la caisse.*

O ciel ! encor.

LA RANCUNE.

Le drôle est caché dans la caisse.

SCÈNE VII.

RAGOTIN, LA RANCUNE.

RAGOTIN.

Bonmassère ayant su que nous couchions nous deux,
 J'ai fait provision d'un Saint-Laurent fumeux,
 Pour agréablement achever la journée.

LA RANCUNE.

Ce bachique dessein part d'une ame envinée.

RAGOTIN.

Avocat plus couvert qu'un jambon de lauriers,
 J'ai toujours dans le vin conçu mes plaidoyers ;
 Du Cuisinier françois juridique interprète,
 On me trouve au barreau bien moins qu'à la buvette.
 Dans notre chambre allons humer ce piolet-ci.

LA RANCUNE.

Nous sommes pour cela tout aussi bien ici ;

Employons cette caisse à nous servir de table.

Le Destin va tout vif enrager comme un diable.

RAGOTIN, *buvant.*

Au plus illustre acteur que l'on voit en ces lieux.

LA RANCUNE, *buvant.*

Au plus grand avocat qui soit devant mes yeux.

RAGOTIN.

Pour un homme meublé d'une ame non commune,

J'ai toujours regardé le savant la Rancune :
A son génie....

LA RANCUNE, *buvant à son tour de même.*

En homme au dernier point lettré,

Ragotin s'est toujours à mes regards montré :
A sa science....

RAGOTIN.

Ami, trêve d'apothéose.

LA RANCUNE.

Ah! monsieur, entre nous, sans louanges, pour cause.

RAGOTIN.

Ma pudeur à t'ouïr souffre terriblement.

LA RANCUNE.

Et la mienne rougit....

RAGOTIN.

Buvons sans compliment.

Pour t'immortaliser dans un renom extrême,
De tes rares vertus je veux faire un poème.

LA RANCUNE.

Quoi! le grand Ragotin, l'ornement d'ici-bas,
Est poète!

RAGOTIN.

Et pourquoi ne le serois-je pas?

Apollon a passé mon esprit sur la meule :
Du poète Garnier ma mère étoit filleule,
Et tel que tu me vois j'ai son écritoire.

LA RANCUNE.

Oui,

C'est pour être poète, et poète accompli.
N'auriez-vous point pour nous fait une tragédie?

RAGOTIN.

Oui; mais je veux de plus, outre ma poésie,
Être comédien.

LA RANCUNE.

Être comédien?

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE.

Que d'honneur pour nous! que d'éclat! que de bien!
Pour voir cet air chez nous en foule on va se rendre.

RAGOTIN.

J'ai du majestueux, du fier, du doux, du tendre,
Du galant.

LA RANCUNE.

Eh! morbleu! soyez comédien.

Près de vous désormais nous ne serons plus rien.
Ma joie à ce dessein est si peu retenue,
Que j'en vais boire à vous rasade, et tête nue.

RAGOTIN.

Je vais jeter en sable à toi ce petit coup,
Avec rubis sur l'ongle, et la bravoure au bout.

LA RANCUNE.

Quoi! vous savez aussi de ces galantries!

RAGOTIN.

Entre nous, ce ne sont que des badineries.

LA RANCUNE.

Comment! c'est le bon goût; c'est pour marcher du pair
Avec les grands acteurs. Grondez-vous point un air?

RAGOTIN.

Bon! est-il une voix que la mienne ne morgue?
Je te l'aurois fait voir quand j'accompagnais l'orgue,

Si notre sérénade et nos musiciens
 N'avoient été troublés par quinze ou seize chiens,
 Qui suivoient à l'envi, marchant de compagnie,
 Une chienne coquette et de mauvaise vie,
 Qui, pour le bien public, désiroit travailler
 A croître son espèce et la multiplier ¹.
 Comme on voit rarement, quand l'amour les assemble,
 Un nombre de rivaux être d'accord ensemble,
 Ceux-ci, dans leurs désirs, amants immodérés,
 Après s'être grondés, houspillés, déchirés,
 Renversèrent sur nous, dans leur brute manie,
 Orgue, table, tréteaux, et toute l'harmonie,
 Chacun, pour s'en sauver, fuyant de son côté,
 Tant que notre concert en fut déconcerté.

LA RANCUNE.

Quel dommage! A propos de cette sérénade,
 Personne n'est ici que nous deux, camarade;
 L'assemblage d'un orgue et d'un musicien
 Comme vous, tout cela ne se fait pas pour rien.
 Ne mentez point; c'étoit pour quelque demoiselle
 De notre compagnie.

RAGOTIN.

Oui, tu l'as dit.

LA RANCUNE.

Laquelle?

RAGOTIN.

Je n'en sais rien.

LA RANCUNE.

Ni moi.

¹ Voyez le *Roman comique*, première partie, chap. xv, t. II,
 p. 175 des *OEuvres de Scarron*, édit. 1737, in-18.

RAGOTIN.

C'est sans comparaison

La plus belle.

LA RANCUNE.

Et qui?

RAGOTIN.

C'est.... c'est....

LA RANCUNE.

Vous avez raison;

C'est une belle fille.

RAGOTIN.

Est-il pas vrai?

LA RANCUNE.

L'Étoile.

RAGOTIN.

L'Étoile, oui, oui, l'Étoile; à ses regards la moelle
 Bout dans mes os, ainsi qu'un feu bien apprêté
 Fait bouillir un bouillon... tout comme... A sa santé.
 Au moins il est cassé: rends-lui ce témoignage
 Que ce verre cassé pour elle est mon ouvrage.

LA RANCUNE.

Touchez là: je vous veux servir dans votre amour.
 Et vous verrez.... Buvons; demain il sera jour.

RAGOTIN.

Ainsi soit-il. Ami, que sens-je ici? la caisse
 De moment en moment sous mon corps hausse et baisse;
 Que veut dire cela? Je lui résiste en vain;
 Haye, prends garde à moi; prends garde, Ragotin,
 Tu vas tomber: adieu la bouteille et le verre.

LA RANCUNE.

Qui vous a donc fait choir?

RAGOTIN.

Un tremblement de terre.

Assurément.

LA RANCUNE.

Bon! bon!

RAGOTIN.

C'en est un, par ma foi!

Car je sens que tout tourne.

LA RANCUNE.

Appuyez-vous sur moi.

SCÈNE VIII.

LE DESTIN, *sortant de la caisse.*

Si je n'avois contre eux trouvé cette machine,

Ici jusques au jour ils eussent pris racine.

Tout est calme; allons prendre Isabelle, il est tard.

(Il frappe à la porte d'Isabelle.)

SCÈNE IX.

B. BOUVILLON, LE DESTIN, ISABELLE.

B. BOUVILLON.

Allons mettre le feu promptement au pétard.

LE DESTIN.

Il est temps de partir; venez, belle Isabelle.

ISABELLE.

N'aurons-nous point encor d'aventure nouvelle?

LE DESTIN.

Non.

ISABELLE, *entendant tirer le pétard.*

Qu'entends-je?

LE DESTIN.

D'où part ce grand bruit?

ISABELLE.

Il me perd.

Où fuir? je ne vois rien; ciel!

B. BOUVILLON, *ouvrant sa lanterne sourde.*

Je vous prends sans vert:

En avez-vous? montrez, ou j'ai gagné, je jure.

LE DESTIN.

Qu'est-ce?

B. BOUVILLON.

A prendre sans vert nous avons fait gageure:

Elle a perdu.

ISABELLE.

Mon cœur ne reviendra jamais

De la peur qu'il m'a faite ici. Que je vous hais!

B. BOUVILLON.

C'est à cause qu'elle a perdu; le tour est drôle.

Mais que faisiez-vous là?

LE DESTIN.

Je repassois un rôle.

B. BOUVILLON.

Comment? si tard!

LE DESTIN.

La nuit, dans le silence, au frais,

L'esprit ayant du jour dissipé les objets,

Conçoit plus librement.

B. BOUVILLON.

Achevez votre affaire

Sans obstacle; bonsoir.

LE DESTIN.

C'est ce que je vais faire.

B. BOUVILLON.

Enfin, vous me devez....

ISABELLE.

Je vais en bonne foi

Songer à vous payer de ce que je vous doi.

B. BOUVILLON.

Nous le verrons : adieu.

SCÈNE X.

LE DESTIN, ISABELLE.

LE DESTIN.

L'impertinent ! au diable !

ISABELLE.

Que j'ai tremblé !

LE DESTIN.

De peur d'un contre-temps semblable,

Ne nous amusons point en discours superflus.

SCÈNE XI.

LA BAGUENAUDIÈRE, LE DESTIN, ISABELLE,
RAGOTIN.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Cherchons l'Étoile.

RAGOTIN, *derrière le théâtre.*

A l'aide ! à moi ! je n'en puis plus.

ISABELLE.

Qu'entends-je ?

LE DESTIN.

Qu'est-ce encor ?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Laquais ! de la lumière.

Qui crie ainsi ?

(On apporte de la lumière.)

ISABELLE.

Que vois-je ? où suis-je ? c'est mon père !

RAGOTIN, *de même.*

Au secours ! au secours !

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'où vient donc cette voix ?

ISABELLE.

Elle s'est fait entendre à moi cinq ou six fois,
Mon père, et je sortois pour en savoir la cause.

LE DESTIN.

Ce qui m'amène ici, moi, c'est la même chose.

RAGOTIN, *encore.*

Je me meurs ! je suis mort !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quel esprit dévoyé

Peut crier... mais que vois-je !

RAGOTIN, *en chemise.*

Ah ! ah ! je suis noyé.

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'où naissent vos clameurs ? quelle est votre infortune ?

De quoi vous plaignez-vous ? de qui ?

RAGOTIN.

De la Rancune.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi ?

RAGOTIN.

Nous étions couchés dans un bouge ici près ;

Le lit, qu'apparemment on avoit fait exprès,
 Étoit, comme le bouge, étroit et sans ruelle.
 M'ayant laissé le soin d'éteindre la chandelle,
 La Rancune au milieu s'est couché le premier ;
 Je me suis doucement mis au bord le dernier.
 J'entonnois, en ronflant, déjà mon premier somme,
 Alors que, d'une voix douloureuse, mon homme
 M'a tiré par le bras, et s'est plaint, en criant,
 D'une difficulté d'uriner, me priant
 De lui donner le pot de chambre. A sa prière
 Je l'ai fait. Après s'être en vain une heure entière
 Efforcé, plaint, crié, juré comme un perdu,
 Sans avoir uriné goutte, il me l'a rendu.
 Moi, qui porte un bon cœur que le mal d'autrui touche :
 « Je vous plains, » ai-je dit alors, ouvrant la bouche
 Aussi grande qu'un four, à force de bâiller ;
 Puis je me suis remis plus fort à sommeiller.
 Daus ce somme profond la matineuse aurore
 M'auroit trouvé gisant, si le perfide encore
 Ne m'avoit réveillé, me tirant par le bras,
 Pour me redemander, avec de grands hélas,
 Une seconde fois ce maudit pot du diable.
 Une seconde fois, ma pitié charitable
 L'a mis entre ses mains : pestant, mordant ses doigts,
 N'ayant rien fait non plus que la première fois,
 Il me l'a redonné, me priant, hors d'haleine,
 De ne me plus donner une semblable peine,
 Qu'elle n'étoit pas juste, et qu'il la prendroit bien :
 Et moi, qui n'aime pas de contredire à rien,
 J'ai dit qu'à ses désirs il pouvoit satisfaire.
 Ayant remis le pot à sa place ordinaire,

J'aurois gagé, sentant le sommeil me saisir,
 Qu'autant qu'une marmotte on m'alloit voir dormir.
 Le maudit la Rancune, homme sans conscience,
 N'avoit pas jusqu'au bout lassé ma patience :
 Pour reprendre le pot, lui-même ayant porté
 Tout son corps hors du lit, de force il m'a planté
 Un coude dans le creux de l'estomac, terrible.
 M'éveillant en sursaut à cette masse horrible :
 « Morbleu ! me suis-je alors écrié, je suis mort. —
 « Je vous demande excuse, a-t-il dit, et j'ai tort ;
 « Mais de peur d'interrompre, en ma douleur extrême,
 « Votre sommeil encor, j'ai pris le pot moi-même. —
 « Malepeste, ai-je dit, m'étouffer, m'accabler,
 « M'enfondrer l'estomac, n'est-ce pas le troubler ? »
 Mais lui, sans m'écouter, ni craindre ma colère,
 Rendoit à la nature un tribut ordinaire.
 Je l'en félicitois de mon mieux, quand le sot
 Voulant le mettre à terre, a répandu le pot
 Plein jusqu'au bord sur moi, me noyant la poitrine,
 La barbe, et tout le corps, d'un océan d'urine.
 Portant bien loin du lit mes pas précipités,
 Je cours, je vais, je viens, tout couvert de... sentez !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Eh bien ! pour vous sécher, allez dans la cuisiné :
 Vous, ma fille, rentrez ; je vois à votre mine
 Que vous voulez dormir : de votre appartement
 Je vais prendre la clef.

* Tout ceci est versifié d'après le chap. vi de la première
 partie du *Roman comique*, t. II, p. 24-31 des *Oeuvres de*
Scarron, édit. 1737, in-18.

RAGOTIN.

LE DESTIN.

Moi, je vais promptement

Coucher. O ciel!

LA BAGUENAUDIÈRE.

En vain j'ai cru trouver ma belle;
Ce bruit l'a retenue : allons au-devant d'elle.

RAGOTIN.

Eh bien ! es-tu content. Sort ? suis-je assez berné ?
Malheureux Ragotin, sous quel astre es-tu né !
Amour, sous ton pouvoir mon cœur est à la laisse ;
Mais cette nuit cherchons un lit dans cette caisse.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE DESTIN, L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ma sœur, pour mon dessein ne craignez nullement ;
Isabelle est d'accord de cet enlèvement.
Pour notre hymen prochain ma parole est donnée ;
Son cœur à mes serments soumet sa destinée ;
Et déjà loin d'ici nous nous verrions tous deux
A l'abri des censeurs, au comble de nos vœux,
Si le Sort, dont ma flamme attendoit des miracles,
N'avoit depuis fait naître obstacles sur obstacles.
Sa puissance aujourd'hui ne le peut différer :
Tout est bien concerté, je le puis assurer.
Ce qui me reste à faire est d'instruire Isabelle ;
Mais comme, en m'approchant si souvent auprès d'elle,
Mes desseins d'être sus pourroient courir hasard,
Rendez-vous-y pour moi, voyez-la de ma part :
Pour l'obliger à fuir dans cette conjoncture,
Donnez-lui ce billet, dont voici la lecture :

« L'incident qui nous sépara hier que nous étions
seuls, et tout prêts de profiter de l'occasion, m'oblige
de vous prier que nous nous voyions encore aujourd'hui
pour prendre d'autres mesures, et mieux assurer les commencements
d'un bonheur qui doit durer

RAGOTIN.

LE DESTIN.

Moi, je vais promptement

Coucher. O ciel!

LA BAGUENAUDIÈRE.

En vain j'ai cru trouver ma belle;
Ce bruit l'a retenue : allons au-devant d'elle.

RAGOTIN.

Eh bien ! es-tu content. Sort ? suis-je assez berné ?
Malheureux Ragotin, sous quel astre es-tu né !
Amour, sous ton pouvoir mon cœur est à la laisse ;
Mais cette nuit cherchons un lit dans cette caisse.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE DESTIN, L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ma sœur, pour mon dessein ne craignez nullement ;
Isabelle est d'accord de cet enlèvement.
Pour notre hymen prochain ma parole est donnée ;
Son cœur à mes serments soumet sa destinée ;
Et déjà loin d'ici nous nous verrions tous deux
A l'abri des censeurs, au comble de nos vœux,
Si le Sort, dont ma flamme attendoit des miracles,
N'avoit depuis fait naitre obstacles sur obstacles.
Sa puissance aujourd'hui ne le peut différer :
Tout est bien concerté, je le puis assurer.
Ce qui me reste à faire est d'instruire Isabelle ;
Mais comme, en m'approchant si souvent auprès d'elle,
Mes desseins d'être sus pourroient courir hasard,
Rendez-vous-y pour moi, voyez-la de ma part :
Pour l'obliger à fuir dans cette conjoncture,
Donnez-lui ce billet, dont voici la lecture :

« L'incident qui nous sépara hier que nous étions
seuls, et tout prêts de profiter de l'occasion, m'oblige
de vous prier que nous nous voyions encore aujourd'hui
pour prendre d'autres mesures, et mieux assurer les commencements
d'un bonheur qui doit durer

« toute notre vie. Trouvez un prétexte pour ne point
 « être à la répétition de la comédie de monsieur de La
 « Baguenaudière : quoique je doive y représenter le
 « principal personnage, on ne laissera pas sans moi de
 « repasser. L'Olive, mon père, a appris mon rôle, et
 « m'exusera sur une raison très plausible. Je ne lui ai
 « pourtant pas dit notre aventure ni notre but. Fiez-
 « vous à ma discrétion, et ayez la bonté de m'attendre
 « dans votre chambre. »

LE DESTIN.

Parlez-lui, remettez ce billet en sa main,
 Et...

SCÈNE II.

LE DESTIN, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

N'avez-vous point vu le petit Ragotin ?
 En vain à le chercher mon ame est empressée.
 En même lit couchés tous deux la nuit passée,
 Étant incommodé, sans doute il s'est levé ;
 Du moins à mon réveil je ne l'ai plus trouvé :
 Seulement ses habits ont frappé ma visière.
 Je le cherche, je cours depuis une heure entière ;
 Et, pour moi, dont l'ame est ronde comme un cerceau,
 Le petit homme étant avocat et manseau,
 Je conclus, et la chose est assez vraisemblable,
 Puisqu'il n'est point céans, qu'il faut qu'il soit au diable.
 Ne l'avez-vous point vu ?

L'ÉTOILE.

Moi, non.

LA RANCUNE.

Pour m'égayer

Je viens de lui dresser un plat de mon métier :
 J'ai tout présentement, pour lui donner la fièvre,
 Rétréci ses habits. Le tour est assez mièvre.

LE DESTIN.

Il est digne de vous : adieu. Pour nos amours,
 Ma sœur, allez trouver Isabelle.

L'ÉTOILE.

J'y cours.

(Elle laisse tomber sa lettre en s'en allant.)

SCÈNE III.

LA RANCUNE, ramassant la lettre.

Quel billet sans dessus se présente à ma vue ?
 La main qui l'a tracé ne m'est pas inconnue.
 C'est de l'ami Destin que cette lettre vient ;
 Il l'a laissé tomber : qu'est-ce qu'elle contient ?

(Il lit bas.)

Ces mots expliquent trop qu'elle est pour Isabelle :
 Vengeons-nous du Destin, l'occasion est belle ;
 Et, pour jeter entre eux de la division,
 Voici tout à propos madame Bouvillon.

SCÈNE IV.

M^{me} BOUVILLON, LA RANCUNE.M^{me} BOUVILLON.

Va-t-on jouer monsieur de La Baguenaudière ?
 Verrons-nous repasser la pièce tout entière ?

LA RANCUNE.

Madame, pour cela chacun fait ses apprêts,
Et tout ira des mieux, au premier rôle près.

M^{ME} BOUVILLON.

Est-ce que le Destin a quelque maladie?

LA RANCUNE.

Non : c'est qu'un grand acteur bien fait, d'un beau génie,
Que de mille talents l'astre a voulu douer,
A souvent en secret plus d'un rôle à jouer.

M^{ME} BOUVILLON.

Le Destin voudroit-il priver de sa présence
Une pièce admirable, une noble assistance?

LA RANCUNE.

Quand on se met en tête un commerce amoureux....
Mais pourquoi s'en fier au rapport de mes yeux?
Quoi qu'ils me fassent voir, ils se trompent peut-être :
Le Destin....

M^{ME} BOUVILLON.

Du Destin! quoi? qu'ont-ils vu paroître?

LA RANCUNE.

Ce billet que sa main, me semble, a su tracer,
Et qu'ici sous mes pas je viens de ramasser.

M^{ME} BOUVILLON.

Montrez-moi.

LA RANCUNE.

Quoiqu'il soit plié sans salissure,
Quoiqu'il semble frais fait, à voir son écriture,
Quoiqu'il paroisse neuf au blanc de ce feuillet,
Il se peut que ce soit, madame, un vieux billet.

M^{ME} BOUVILLON.

Voyons. Ciel! que vois-je? oui, c'est à moi qu'il s'adresse;

Mais n'en témoignons rien, cachons notre allégresse.
A qui donc le Destin peut-il écrire ainsi?

LA RANCUNE.

Ce n'est pas, que je pense, à personne d'ici :
Car, d'aller soupçonner la charmante Isabelle,
Il a trop de respect pour son père et pour elle.

M^{ME} BOUVILLON.

Plus je lis son billet, plus je pense trouver
A qui.... Tout aujourd'hui je le veux observer,
Et c'est pour cause; adieu : trouvons, puisqu'il m'en
Un moyen pour ne point être à la comédie, [prie,
Et puis allons l'attendre en mon appartement.

SCÈNE V.

LA RANCUNE.

Comme il faut elle a pris la chose assurément,
Et j'ai vu ses soupçons tomber sur Isabelle.
Mais la voici qui vient, et l'Étoile avec elle.
De peur pour ce billet je les vois se troubler :
Pour m'égayer un peu je vais la redoubler.

SCÈNE VI.

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

ISABELLE.

Il faut le retrouver, ou bien je suis perdue.

L'ÉTOILE.

Il faut qu'il soit ici.

ISABELLE.

Rien ne s'offre à ma vue.

LA RANCUNE.

Peut-on vous demander ce que vous cherchez?

ISABELLE.

Rien.

LA RANCUNE.

Pourtant, en vous voyant, si je m'y connois bien,
Quelque chose vous trouble.

L'ÉTOILE.

Eh! ce n'est pas grand' chose.

LA RANCUNE.

Sans être un grand devin, j'en crois savoir la cause.

ISABELLE.

Plait-il?

LA RANCUNE.

Certain billet....

L'ÉTOILE.

Hem! l'auriez-vous trouvé?

LA RANCUNE.

L'auriez-vous perdu? mais....

SCÈNE VII.

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE, RAGOTIN.

RAGOTIN, *dans la caisse.*

M'auroit-on enlevé?

Je ne vois goutte. Holà, quelqu'un! de la lumière.

LA RANCUNE.

C'est Ragotin.

RAGOTIN.

Que sens-je ici? c'est une bière.

Hélas! sans le savoir, serois-je trépassé?

LA RANCUNE.

Il se croit enterré lorsqu'il n'est qu'encaissé.

L'ÉTOILE, à Isabelle.

Sans doute il l'a trouvé.

ISABELLE.

Voudra-t-il nous le rendre?

L'ÉTOILE.

Je ne sais: pour l'avoir il faut tout entreprendre.

RAGOTIN, *dans la caisse.*

Je suis mal enterré; messieurs, sortez d'erreur:

C'est par un quiproquo. Fossoyeur! fossoyeur!

Retirez-moi d'ici, rendez-moi la lumière.

LA RANCUNE.

Quelqu'un, venez m'aider.

RAGOTIN.

Déclouez cette bière.

L'ÉTOILE.

Non, restons en ces lieux; il faut faire un effort

Pour le ravoir.

LA RANCUNE.

Levons la caisse.

RAGOTIN.

Suis-je mort?

Mais je vois des objets dont mon ame est ravie.

Aurions-nous de concert fait faux bond à la vie?

Hem! pour voir; patinons.

L'ÉTOILE, lui donnant un coup de busc sur les doigts.

Alte.

RAGOTIN va à Isabelle, qui lui donne un soufflet.

Elle frappe fort.

Insolent!

ISABELLE.

RAGOTIN.

Je sens bien que je ne suis pas mort!

LA RANCUNE.

Non, puisque vous parlez : mais cette couleur fade,
Ce visage plombé, nous marque un air malade :
L'êtes-vous ?

RAGOTIN.

Attendez ; suis-je bien éveillé ?

Je ne sais.

LA RANCUNE.

La sueur dont vous êtes mouillé.
Vient de réplétion, suivant la médecine.
Fi ! cela sent mauvais.

RAGOTIN.

Oui, cela sent l'urine.

Ah, maudit urineur ! il m'en souvient : c'est toi
Dont la main, cette nuit, a répandu sur moi
L'infamale liqueur d'un profond pot de chambre,
Qui n'étoit point rempli de civette ni d'ambre.

LA RANCUNE.

Il faut que, cette nuit, rempli de vin sans eau,
Quelque chose vous ait barbouillé le cerveau.
Croyez-moi, rappelez votre réminiscence ;
Et, prenant vos habits, couvrez votre indécence :
Vous vous souviendrez mieux étant rassis.

RAGOTIN, trouvant son pourpoint trop étroit.

Point, point,
Mais que vois-je ? auroit-on rétréci mon pourpoint ?

Où mon corps seroit-il plus gros qu'à l'ordinaire ?
La Rancune, est-il point remployé par derrière ?

LA RANCUNE.

Non.

RAGOTIN.

Il est d'un bon pied par-devant trop étroit :
D'où vient ?

LA RANCUNE.

J'ai peur d'avoir touché la chose au doigt,
Et que vous ne soyez malade.

RAGOTIN.

Moi, malade !

Hélas !

LA RANCUNE.

Cette grosseur encor le persuade.
Mettez le haut-de-chausse, on verra.

RAGOTIN.

C'est bien pis.

LA RANCUNE.

Ne vous trompez-vous point ? sont-ce là vos habits ?

RAGOTIN.

Ce sont eux. Quelle enflure ! ah ! j'ai l'âme saisie,
La Rancune ; et d'où vient cela ?

LA RANCUNE.

D'hydropisie.

RAGOTIN.

En meurt-on ?

LA RANCUNE.

Rarement on en réchappe.

RAGOTIN.

Hélas !

La Rancune, au besoin, ne m'abandonne pas.

LA RANCUNE.

Non, non; jusqu'au tombeau je vous escorte.

RAGOTIN.

A l'aide!

LA RANCUNE.

Allons, courons, cherchons promptement du remède.

RAGOTIN, sortant.

Qu'on me soutienne.

L'ÉTOILE, arrêtant la Rancune.

Avant que de vous en aller,

De grace....

LA RANCUNE.

Du billet vous me voulez parler :

Vous le croyez perdu, votre ame est à la gêne;

Il ne l'est point, cessez de vous en mettre en peine.

Sous ses pas en ce lieu marchant sans y penser,

Madame Bouvillon vient de le ramasser :

Il est entre ses mains, vous l'y pouvez reprendre.

Je vous en donne avis.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, L'ÉTOILE.

ISABELLE.

Ciel! que viens-je d'apprendre?

Madame Bouvillon par là va tout savoir.

L'ÉTOILE.

Pour savoir sa pensée, allons, il faut la voir :

Je m'en vais de ce pas la chercher, et j'espère

Tirer adroitement d'elle....

ISABELLE.

Voici mon père.

SCÈNE IX.

M. LA BAGUENAUDIÈRE, ISABELLE, L'ÉTOILE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment! en quel état vous rencontré-je ici?

Vous n'êtes pas encore habillée? Est-ce ainsi

Qu'à repasser ma pièce entre vous on s'apprête?

L'ÉTOILE.

On n'a qu'à commencer; pour moi, rien ne m'arrête :

La répétition n'a pas besoin d'habits.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pardonnez-moi, j'en veux : quatre de mes amis,

Par mon ordre en ces lieux sont venus pour l'entendre;

A ce qu'ils en diront je suis prêt de me rendre,

Mais je veux qu'elle soit dans tous ses agréments.

Allez donc vous orner de vos ajustements;

Ne perdez point de temps; volez, mademoiselle :

Déjà de mes amis je vois briller le zèle.

SCÈNE X.

LA BAGUENAUDIÈRE, M. DE PRÉRAZÉ, M. DES
LENTILLES, M. DE BOISCOUPÉ, M. DE
MOUSSEVERTE.

DE PRÉRAZÉ.

A vos ordres, monsieur, soumis et disposé....

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je vous suis obligé, monsieur de Prérázé.

DES LENTILLES.

Je viens bénir le sort qui joint vos deux familles.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Très humble serviteur à monsieur des Lentilles.

DE BOISCOUPÉ.

Pour me rendre à vos lois mon zèle a galopé.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! je suis tout à vous, monsieur de Boiscoupé.

DE MOUSSEVERTE.

Lorsque vous commandez, tout le monde est alerte.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que ne vous dois-je point, monsieur de Mousseverte!

Messieurs, voyez ma pièce : on va la repasser :

On n'attendoit que vous ici pour commencer.

Plaçons-nous tous, messieurs, de grace, qu'on com-
[mence.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; L'OLIVE.

L'OLIVE.

Quel contre-temps!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment? qui vous tient en balance?

Repasse-t-on ma pièce, ou bien ne le peut-on?

Qu'est-ce?

L'OLIVE.

On ne le peut pas, et l'on le peut, selon.

Mon fils, à qui l'on vient de piller la toilette,

Pique après le voleur une vieille mazette,

Et ne peut être ici de retour d'aujourd'hui.

Si, pour jouer la pièce, on veut que ce soit lui

Qui du défunt Antoine imite la parole,

On ne le peut pas; mais, comme l'on sait son rôle,
Qu'on peut ainsi que lui le jouer, si l'on veut
Que l'on le représente à sa place, on le peut.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quel malheur! qu'est-ce encor?

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE DÉCORATEUR.

LE DÉCORATEUR.

Sauvez-moi du caprice.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment! vous n'avez pas votre habit de nourrice!
Qui vous détourne ainsi?

LE DÉCORATEUR.

C'est monsieur Ragotin.

Ce petit avocat, aussi fou que mutin,
Croyant être attaqué de quelque hydropisie,
S'alloit faire saigner, bouffi de frénésie,
Et des bras et des pieds. Moi, bonnement, j'ai dit
Que pour rire on avoit rétréci son habit;
Car monsieur la Rancune avoit fait cet ouvrage.
Le petit glorieux, sensible à cet outrage,
M'ayant pris à partie, et m'en croyant l'auteur,
S'est acharné sur moi dans sa brusque fureur.
Mais le voici.

SCÈNE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RAGOTIN.

RAGOTIN, *un chenet à la main.*

Je veux qu'il meure à coups de barre.

Où donc se cache-t-il? Le voilà : gare, gare!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Prenez garde.

DE MOUSSEVERTE.

Arrêtez.

DE BOISCOUPÉ.

Sauvons-nous de ce fol.

DE PRÉRAZÉ.

Morbleu! n'allez pas prendre ici Pierre pour Paul.

RAGOTIN, *toujours le chenet levé.*

Qu'on le livre, ou ma main va, sans que rien l'arrête,

Avecque ce chenet, fendre plus d'une tête.

DES LENTILLES.

Attendez.

RAGOTIN.

C'en est fait.

TOUS ENSEMBLE, *baissant la tête.*

Ah!

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA RANCUNE.

LA RANCUNE, *le saisissant par derrière.*

Vous n'en ferez rien.

RAGOTIN, *se débattant.*

Chien!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ne le lâchez pas!

DE PRÉRAZÉ.

Monsieur, tenez-le bien.

RAGOTIN.

Ah! j'enrage.

LA RANCUNE.

Il me mord, le méchant petit homme.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Il m'égratigne.

LE DÉCORATEUR.

Allons, il faut que je l'assomme.

DE BOISCOUPÉ.

Laissez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce coup de poing, assené bien et beau,

A jusqu'à son menton enfoncé son chapeau.

RAGOTIN, *le visage dans son chapeau.*

Oh! oh!

DES LENTILLES, *lui voulant ôter de force.*

Quels hurlements! empêchons qu'il ne crève.

RAGOTIN.

Oh! oh!

DE MOUSSEVERTE.

C'est pis.

LE DÉCORATEUR.

Voici de quoi lui donner trêve:

Avecque des ciseaux il faut couper.

RAGOTIN.

Donnez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Par-devant? vous allez lui taillader le nez.

Oh!

RAGOTIN.

LA RANCUNE.

Coupons par ici.

DE PRÉRAZÉ.

Dépêchez, il étouffe.

LA RANCUNE.

Soyez sage au moins.

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE, *coupant le chapeau par derrière.*

Voyez la lumière.

RAGOTIN.

Ouffe.

LA RANCUNE.

Rappelez vos esprits, reprenez tous vos sens :
Courage!

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BLAISE BOUVILLON.

B. BOUVILLON.

Or, écoutez, messieurs, petits et grands,
L'Étoile, en ce moment, cette charmante fille,
S'est de son propre pied disloqué la cheville.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi! l'Étoile est blessée? ô malheur inouï!

RAGOTIN.

L'ai-je bien entendu? l'Étoile est blessée?

*Voyez le *Roman comique*, première partie, chap. X, tom. II,
p. 70 à 77 des *Œuvres de Scarron*, édit. 1737.

B. BOUVILLON.

Oui.

RAGOTIN.

Messieurs, soutenez-moi. Par un récit funeste,
Funeste messenger, instruisez-moi du reste :
Après je veux mourir.

B. BOUVILLON.

Pour venir babiller
Son rôle dans la pièce, elle alloit s'habiller;
Mais un vilain caillou s'est trouvé devant elle,
Qui par terre a fait choir la pauvre demoiselle.
Ma mère dans sa chambre est à la secourir.
Voilà le récit fait, et vous pouvez mourir.

RAGOTIN.

Vous êtes donc blessée, objet que j'idolâtre!
LA BAGUENAUDIÈRE.
Et que va devenir ma pièce de théâtre?
S'est-il vu sous le ciel auteur plus malheureux?
Où trouver une actrice? & sort trop rigoureux!

RAGOTIN.

Je serois votre fait, monsieur, si j'étois femme:
Le rôle de l'Étoile est gravé dans mon âme,
Pour l'avoir fait au Mans repasser plusieurs fois.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous savez Cléopâtre?

RAGOTIN.

Oui: j'ai sa même voix,
J'ai tout son même ton, comme elle je déclame;
J'ai même geste enfin; mais je ne suis pas femme.
L'OLIVE.
Bon: la nécessité prend le dessus des lois;

La comédie étoit sans femmes autrefois ;
Même encore un garçon fait la fille au collège :
Nous pouvons au besoin user du privilège.
Il reste encore un page.

LA BAGUENAUDIÈRE.

O sort ingrat pour moi !

L'OLIVE.

Monsieur de Bouvillon peut prendre cet emploi :
Il est bien facie, sa voix est agreable,
Et pour un page il est d'une taille admirable.

B. BOUVILLON.

Ferois-je bien cela tout de bon ?

L'OLIVE.

Oui, vraiment.

B. BOUVILLON.

Est-ce un grand rôle ?

L'OLIVE.

Il est de deux vers seulement.

B. BOUVILLON.

Sont-ils en prose ?

L'OLIVE.

Non ; je vais vous les apprendre

En un moment.

B. BOUVILLON.

Irai-je ? ô beau-père !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah ! mon gendre,
Tout ceci me fatigue.

B. BOUVILLON.

Allons donc, menez-m'y.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que ne vous dois-je point, ô Blaise, mon ami !
Pour nous déterminer, suivons-les tous, de grace ;
Et si l'on peut jouer, nous viendrons prendre place.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, DE BOISCOUPÉ,
DE PRÉRAZÉ, DE MOUSSEVERTE, DES LENTILLES.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous qu'on nomme à bon droit les doctes du pays,
Qui, frappés en naissant au coin des beaux esprits,
Savez parfaitement faire un heureux triage
Du beau, du laid, du bon, du mauvais, d'un ouvrage,
A l'aspect de celui que l'on va déclamer,
Contre tous ses défauts n'allez pas vous armer;
Tempérez la censure, ayez de l'indulgence
Pour la fragilité d'un auteur qui commence,
D'un novice rampant dans le sacré vallon,
Qui, quoique vieux, est jeune au métier d'Apollon.

DES LENTILLES.

Autant qu'Argus eut d'yeux je voudrois des oreilles,
Pour de ce grand ouvrage entendre les merveilles.

DE BOISCOUPÉ.

Je voudrois le louer avec autant de voix
Que le grand Briarée eut de bras autrefois.

DE PRÉRAZÉ.

De savourer vos vers mon esprit est avide.

DE MOUSSEVERTE.

Je les crois d'un savoir où le bon sens préside.

ACTE IV, SCÈNE I.

141

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! messieurs, vous parlez en amis de l'auteur.
Revêtus d'un esprit facile admirateur,
Vous chantez son triomphe, enlez sa renommée,
Avant qu'on ait encor la chandelle allumée.

DES LENTILLES.

Au flairer, à l'odeur, on connoit le poisson.
DE BOISCOUPÉ.

Le bon terroir produit l'excellente moisson.
DE PRÉRAZÉ.

La beauté du ruisseau se juge par sa source.
DE MOUSSEVERTE.

La bonté du cheval se connoit à la course.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Trêve d'encens; messieurs, cessez de me louer:
Un auteur n'est que trop facile à s'engouer.
La pièce que j'expose à vos doctes génies,
Est un beau composé de ces rares saillies,
De ce bon goût nouveau, digne ouvrage du temps,
Où l'esprit prend partout le dessus du bon sens.
Fi! fi! de ces auteurs enchainés par les règles,
Qui, venant sur nos mœurs fondre comme des aigles,
Pensent, en beaux discours nous peignant la vertu,
Nous donner de l'horreur pour le vice abattu.
Il est vrai que jadis, respectant leurs ouvrages,
Le cœur étoit touché de leurs doctes images;
Les vives passions s'y faisoient admirer;
On étoit assez sot pour y venir pleurer.
Mais les temps ont changé. La triste tragédie,
Pour plaire maintenant, en farce travestie,
Des jolis quolibets, et des propos bouffons,

Préfère l'agrément à ses graves leçons :
 Elle va ramasser dans les ruisseaux des halles
 Les bons mots des courtards, les pointes triviales,
 Dont au bout du Pont-Neuf, au son du tambourin,
 Monté sur deux tréteaux, l'illustre Tabarin
 Amusoit autrefois et la nymphe et le gonze
 De la cour de miracle et du cheval de bronze.
 Voilà le véritable aimant des beaux esprits ;
 Voilà, messieurs, aussi le chemin que j'ai pris.
 Antoine et Cléopâtre à vos yeux vont paroître, [être.
 Non pas tels qu'ils étoient, mais comme ils devoient
 Mais tels qu'il faut qu'ils soient pour captiver les cœurs,
 Par la main des fripiers vêtus en bateleurs ; [vance,
 Vous savez bien, messieurs... Mais j'entends qu'on s'a-
 Messieurs, un petit air avant que l'on commence.
*Les violons jouent ; et, les violons jouant, les messieurs
 prennent place.*

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE, représentée par Ragotin.

Non, non, je veux mourir ; ne m'en empêche pas.
 Ah ! ah !

¹ Cette scène et toutes celles qui suivent, jusqu'à la scène XI, sont une parodie très plaisante de la tragédie de *Cléopâtre*, de La Chapelle, qui fut représentée pour la première fois le 12 mai 1681, et qui eut un très grand succès. Les frères Parfait, dans l'*Histoire du Théâtre françois*, t. XII, pag. 286 à 298, ont donné des détails intéressants sur la Chapelle et sur sa pièce ; mais ils n'ont point fait ce rapprochement.

CHARMION, représentée par le Décorateur.

Le vilain ton ! prenez-le un peu plus bas.
 Ce n'est point là pleurer, c'est miauler, princesse.

CLÉOPATRE.

Je veux miauler, moi.

CHARMION.

D'où vient cette tristesse ?

Quelle raison vous fait négliger vos appas ?
 En quel état ici paroissez-vous ? hélas !
 Une reine d'Égypte en habit d'Espagnole !
 On va vous prendre ainsi pour Jeanneton la folle.
 Allez couvrir ce corps d'un autre accoutrement ;
 Dans votre garde-robe entrons vite un moment ;
 Venez vermillonner ce visage de plâtre.

CLÉOPATRE.

Nourrice, au nom des dieux, laisse là Cléopâtre,
 Elle ne pense plus qu'à mourir.

CHARMION.

A mourir ?

CLÉOPATRE.

De noirs pressentiments viennent m'en avertir.
 J'ai songé cette nuit un songe épouvantable :
 En tombant, mon miroir s'est cassé sur ma table ;
 Mon lacet s'est rompu, mon collier défilé ;
 Antoine, étant venu chez moi, s'en est allé ;
 Je me suis mise au bain, l'eau paroissoit bourbeuse ;
 Le ciel brilloit d'éclairs, la mer étoit grondeuse ;
 De funestes oiseaux frappoient l'air de leurs cris ;
 J'ai vu des loups-garous, des hiboux, des esprits ;
 Octave s'est rendu maître d'Alexandrie ;
 Moi, pour me dérober à sa juste furie,

J'ai couru me cacher dans ces fameux tombeaux,
Où de fea mes aïeux sont les tristes lambeaux....
Tu me suivais partout, lorsque, las de combattre,
Antoine m'a crié: Je me meurs, Cléopâtre!
Et vite à moi, je suis vilainement blessé;
D'un grand coup de canon j'ai l'intestin percé;
A séparer nos cœurs le sort têtù s'acharne.
J'ai mis, à ces grands cris, la tête à la lucarne:
Charmion, qu'ai-je vu? j'ai vu ce conquérant,
Ce héros, invalide, affreux, pâle, et mourant,
Ranimer à mes yeux ses forces languissantes,
Sangloter, et vers moi tendre ses mains sanglantes.
Que te dirai-je enfin? tes soins officieux
Ont réduit en cordons nos voiles précieux;
On l'en a garotté: les chemises trempées,
A le tirer à nous nous étions occupées;
Courbant sous ce fardeau, les ampoules aux mains,
Chacun, en maugréant, accusoit les destins
De voir en l'air pendu ce grand foudre de guerre,
Quand la corde se rompt: crac, pouf, il tombe à terre.
Voilà mon songe.

CHARMION.

Ah, ciel! j'en frissonne pour vous;
Mais rengainez vos pleurs, Antoine vient à nous.

SCÈNE III.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Que présage à mes yeux ce teint brun, cet œil louche?

Qui vous fait larmoyer? Antoine, ouvrez la bouche,
Qu'avez-vous?

ANTOINE, représenté par l'Olive.

De tintoins mon esprit est rongé:
Par Octave de près je me trouve assiégé.
Ce petit sot me taille ici de la besogne,
Et m'en voilà camus comme un chien de Boulogne.
Mais Éros vient à nous.

CLÉOPATRE.

Ciel! qu'il paroît troublé!

SCÈNE IV.

ANTOINE, CLÉOPATRE, ÉROS, CHARMION.

ÉROS.

A ce coup vous voilà comme un baudet sanglé,
Sire. Nous nous étions rangés sur les murailles
Pour ouïr un zéro, qui nous a dit: « Canailles,
« Écoutez-moi: Je viens de la part de César,
« Qui vous épousterà comme il faut, tôt ou tard,
« Si vous ne lui livrez cette reine fichue,
« Pour qui le grand Antoine a si fort la berlue,
« Et qui l'a débauché. Sauvez-vous à ce prix. »

CLÉOPATRE.

Il a dit cela?

ÉROS.

Bon! il a dit cent fois pis.
De tous les vilains noms qu'attire sur sa tête,
Au milieu de la halle, une bourgeoise en crête,
Les nommant, sans tourner tout droit autour du pot,
Il n'en a pas perdu le moindre petit mot.

TOME VII.

13

Dame, à ce compliment, prenant, grattant sa tête,
Chacun a mis de l'eau dans son vin. « La requête
« Est juste, a-t-on crié. Qu'Antoine au berniquet,
« En voyant Cléopâtre, abaisse son caquet :
« Rompre avec une femme est une bagatelle. »

ANTOINE.

Moi, quitter ces beaux yeux ! que ferois-je sans elle ?
M'arracher de son lit ! moi, moi, la planter là !
On me verra plutôt, j'en jure, avant cela,
Cal-de-jatte, estropiat, impotent ; c'est tout dire.
Je vous défendrai mieux que je n'ai fait l'empire.

ÉROS.

« Assotté comme il est de ses folles amours,
« Antoine est assez fat pour la garder toujours, »
A-t-on dit. A ces mots, tous vos Romains gendarmes,
Dégringolant les murs, et boutant bas les armes,
Ont au camp de César couru comme des chiens :
Il ne vous reste plus que vos Égyptiens,
Encore ont-ils bien peur.

ANTOINE.

Mon nom leur doit suffire ;
Ils ne sont point vaincus, puisqu'Antoine respire ;
Tant que dans l'univers il pourra respirer.
Il vivra : de cela courez les assurer ;
Et, pour chasser la peur dont leur ame est saisie,
Qu'on leur donne à chacun pour un sou d'eau-de-vie.
Allez.

SCÈNE V.

ANTOINE, CHARMION, CLÉOPATRE.

ANTOINE.

Il n'est plus temps de rien dissimuler :
Pour la dernière fois nous allons nous parler,
M'amour ; il faut crever, et ma perte est certaine.

CLÉOPATRE.

Quoi ! Toinon...

ANTOINE.

Par vos pleurs n'augmentez point ma peine ;
Je n'en veux pourtant pas fermer les réservoirs ;
C'est ici que sied bien l'usage des mouchoirs. [haine !
Pleurons, pleurons. Ah, sort ! quelle est pour moi ta
Adieu, ma chère enfant ; adieu, ma pauvre reine ;
Nous ne nous verrons plus. Avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Le Romain est brutal ; il viole.

CLÉOPATRE.

Qu'importe ?

ANTOINE.

Vous m'attendrissez trop ; il est temps que je sorte.
Adieu.

CLÉOPATRE.

Quoi ! mon bouchon...

ANTOINE.

Ne suivez point mes pas.
Je vais là-bas, avant que de voir mes soldats,
Boire un coup de vin pur pour rassurer mon ame,
Et noyer dans ce jus le trouble... Adieu, madame.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Hélas ! ah, ciel ! Sort ! Dieux !

CHARMION.

Que de termes divers !
En voilà pour orner du moins quarante vers
Des poètes du temps ; madame, êtes-vous folle ?

CLÉOPATRE.

Le ciseau des douleurs me coupe la parole.

CHARMION.

Le sort, dont votre cœur est si favorisé,
Ne va donner taloche à cet amant usé,
Que pour vous en donner un autre jeune et braye,
Octave, en un mot....

CLÉOPATRE.

Moi, je charmerois Octave !

CHARMION.

Pourquoi non ? tout vous flatte, et c'est votre destin
D'avoir toujours en poche un empereur romain.

CLÉOPATRE.

L'amour fait dans mon cœur d'étranges cabrioles.
Mais ne me fais-tu point de promesses frivoles ?

CHARMION.

Non. Pour plaire à César allez vous ajuster,
Poudrez-vous les cheveux, faites-les frisotter.
Votre page paroît ; je prends soin de l'ouvrage.
Soyez triste, et sortez tôt.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE, CHARMION, LE PAGE.

CLÉOPATRE.

Soutenez-moi, page.

LE PAGE, ou Bouvillon.

Madame, entrez chez vous, je crains que vous tombiez ;
Vous ne me semblez pas trop ferme sur vos jambes.

LA BAGUENAUDIÈRE, se levant.

Pieds, ignorant.

B. BOUVILLON.

Eh bien ! pieds ou jambes, qu'importe ?

L'un vaut l'autre.

LA BAGUENAUDIÈRE.

A-t-on vu rimer de cette sorte,

Bourreau ?

B. BOUVILLON.

Je m'en bats l'œil. Suis-je un comédien ?
Qu'un autre fasse mieux.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Poursuivez ; ce n'est rien.

CHARMION, riant.

Je n'en puis plus.

B. BOUVILLON.

On rit de moi-même à ma face.
Messieurs les baladins, avant que le jour passe,
J'étrillerai quelqu'un, et sur un autre ton.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Coquin, veux-tu rentrer ? Si je prends un bâton....
Poursuivez.

SCÈNE VIII.

CHARMION, ÉROS.

CHARMION.

Éros vient, qui cherche Cléopâtre.

Que fait Antoine?

ÉROS.

Antoine est battu comme plâtre.

CHARMION.

Et Cléopâtre est morte, adieu.

ÉROS.

Bonsoir, quel cas....

SCÈNE IX.

ANTOINE, ÉROS.

ANTOINE.

Vous m'ôtez mon épée; ah! coquins! scélérats!

Éros, que fait la reine? où faut-il que ma gloire...

ÉROS.

La reine Cléopâtre a passé l'onde noire.

ANTOINE.

Elle est morte?

ÉROS.

A peu près.

ANTOINE.

Est-il vrai, ce malheur?

Ciel!

ÉROS.

Elle-même a dit qu'elle l'étoit, seigneur.

Je la vis l'autre jour aiguiser une dague :

Elle a pu dans son sein, en faisant zague, zague....

ANTOINE.

Mourons donc, cher Éros. Près d'Antoine assidu,

Il te souvient du jour où l'on t'auroit pendu

Pour avoir déserté. Je te donnai la vie,

Pour me faire mourir quand j'en aurois l'envie.

Frappe donc. Tu pâlis! quelle peur te retient?

Ne te souvient-il plus...

ÉROS.

Oui-dà, il m'en souvient.

Non qu'à votre beau corps je veuille faire brèche;

Mais, tenez, faites-vous un licol de ma mèche,

Dans un endroit bien haut je vous attacherai,

Puis après par les pieds je vous brandouillerai,

Et vous deviendrez mort.

ANTOINE.

Non; il faut ton épée.

Frappe, Éros, ne rends pas mon attente trompée.

ÉROS.

Vous donner le trépas, c'est vous faire mourir !¹

¹ Vers excellent dans le genre burlesque. Toute cette scène est une parodie très plaisante de la onzième scène du quatrième acte de la tragédie de Cléopâtre, dans laquelle Éros dit à Antoine :

Vous donner le trépas, ce seroit vous trahir :

Je vous dois seulement l'exemple de mourir.

Imitez-moi, seigneur.

Et Antoine, dans sa réponse, dit :

Ciel! un esclave meurt pour m'apprendre à mourir!

Mourons donc, sur ses pas hâtons-nous de courir.

Je vous dois seulement l'exemple de courir :
Imitez-moi.

ANTOINE.

Demeure, achève ton ouvrage.

ÉROS.

Eh bien! détournez donc cet auguste visage :
Me voilà prêt, seigneur, selon votre désir,
A vous assassiner pour vous faire plaisir :
N'ayez point peur, je vais vous percer la bedaine.

ANTOINE.

Arrête, il ne faut pas ensanglanter la scène ;
La règle le défend. Il m'en souvient, hélas!

ÉROS.

Qu'importe si la règle...

SCÈNE X.

ANTOINE, ÉROS, CLÉOPATRE, M. DE LA
BAGUENAUDIÈRE.

CLÉOPATRE.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha!

La pauvre Cléopâtre est bien défigurée ;
Vous voyez comme on l'a dans ces lieux accoutrée.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et qui donc ?

CLÉOPATRE.

Un belier altéré de mon sang,
Au scandale des lois, au mépris de mon rang,
Insensé, du respect ayant franchi les bornes,
Entre les deux yeux juste il m'a planté ses cornes.
J'en demande vengeance.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ; RAGOTIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Ah, mon père! au jardin,

Monsieur Bouvillon vient d'attaquer le Destin :
Ils sont aux mains.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Allons empêcher ce carnage.

RAGOTIN.

Oh, juste ciel! j'ai fait un bel apprentissage.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

RAGOTIN, LA RANCUNE.

RAGOTIN.

Le Destin s'est, dit-on, battu comme un lion,
Et, ma foi! c'étoit fait de Blaise Bouvillon,
Si d'une prompte fuite il n'avoit pris la voie.

LA RANCUNE.

S'il eût été tué, que j'aurois eu de joie!

RAGOTIN.

Est-ce que Bouvillon te choque ou t'a rendu....

LA RANCUNE.

Non; c'est que le Destin auroit été pendu.

Depuis que d'un soufflet il m'a donné la touche,
Pour quelque démenti prononcé par ma bouche,
Quoiqu'à nous embrasser on ait vu ma ferveur,
Ce soufflet m'est toujours demeuré sur le cœur,
Et sans cesse en secret sensible à cette offense....

RAGOTIN.

Ah! pour un temps, ami, suspends cette vengeance,
Jusqu'à ce que tes soins, propices à mon cœur,
A m'être favorable accoutument sa sœur,
Je l'aime, et si tu n'as pitié de ma souffrance,
Dans deux jours il n'est plus de Ragotin en France.

LA RANCUNE.

Pour vous servir je veux oublier mon courroux;

ACTE V, SCÈNE I.

155

Et pour vous témoigner combien je suis à vous,
Je vais vous en donner la marque la plus tendre
Que d'un cœur généreux un ami puisse attendre.

RAGOTIN.

De trop d'honnêteté c'est me favoriser.

LA RANCUNE.

Je n'en userois pas comme j'en vais user,
Si je ne vous aimois autant que je vous aime,
Et ne vous regardois comme un autre moi-même.

RAGOTIN.

Je te suis obligé.

LA RANCUNE.

Ce que vous allez voir

Vous montrera sur moi quel est votre pouvoir.

RAGOTIN.

Parle, achève, mon cher, de me combler de joie.

LA RANCUNE.

N'auriez-vous point sur vous dix écus de monnoie?
Prêtez-les-moi. Parbleu! je suis garçon de cœur;
Je ne les prendrois pas d'un autre.

RAGOTIN.

Trop d'honneur!

LA RANCUNE.

Si je n'avois pour vous une ardeur singulière,
Je ne vous ferois pas une telle prière.

RAGOTIN, tirant d'un bourse.

Je le crois. Tiens, voilà déjà demi-louis.

LA RANCUNE.

Les amis, au besoin, sont toujours les amis:
Je n'emprunterois pas d'aucun autre une obole.

RAGOTIN, *tirant d'une bourse de sa poche.*

Oh! ce demi-louis avec cette pistole,
Et puis ces trente sous, cela fait six écus.

LA RANCUNE.

Est-elle de poids?

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE.

Dans deux jours tout au plus,
Employant tous mes soins près de votre maîtresse,
Vous entendrez parler pour vous de mon adresse.

RAGOTIN, *tirant de l'autre poche.*

Voilà trois écus blancs, qui font neuf justement.

LA RANCUNE.

Ma foi! vous m'avez plu tantôt infiniment
Dans le rôle...

SCÈNE II.

RAGOTIN, LA RANCUNE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur de la Baguenaudière
De le venir trouver vous fait une prière.

RAGOTIN.

J'y cours. Ah! que n'ai-je eu plus tôt cet ordre-ci!

SCÈNE III.

LA RANCUNE, *à Ragotin qui s'en va.*

Au moins vous me devez un écu, songez-y.
Je vois venir l'Étoile, et son frère avec elle:

De bien près, ce me semble, il obsède Isabelle.
Seroit-il assez fou pour oser l'enlever?
Tout aujourd'hui de près je le veux observer.

SCÈNE IV.

L'ÉTOILE, LE DESTIN.

L'ÉTOILE.

Oui, je n'ai feint tantôt que je m'étois blessée,
Qu'afin qu'en se rangeant dans ma chambre, empressée,
Madame Bouvillon m'expliquât en effet
Tout ce qu'elle pensoit de vous et du billet.
Heureusement, vous dis-je, elle l'a pris pour elle;
Elle vous cherche.

LE DESTIN.

Allons, entrons chez Isabelle.
Tantôt, sans Bouvillon, j'eusse été loin de vous.
Ses coups, que j'imputois à son dépit jaloux
De voir entre mes mains l'objet qui sait lui plaire,
M'ont fait...

L'ÉTOILE.

Songez à vous, je vois venir sa mère.

SCÈNE V.

M^{me} BOUVILLON, L'ÉTOILE, LE DESTIN.

M^{me} BOUVILLON.

Pour savoir le détail de ce qui s'est passé,
Je vous cherche. Eh, mon Dieu! n'êtes-vous point blessé?
Contre ce fils ingrat juste est votre colère;
Mais ne la faites point passer jusqu'à sa mère.

LE DESTIN.

Je pouvois aisément lui donner le trépas ;
Mais mon respect pour vous a retenu mon bras.

M^{me} BOUVILLON.

Hélas ! dans ce moment je m'amusois à lire
Certain billet galant que vous veniez d'écrire.
Vous rougissez ! Non, non, bien loin d'être perdu,
Au gré de vos souhaits le hasard l'a rendu ;
Il est entre des mains qui vous sont favorables.
Vous devez quelque grâce à mes soins charitables ;
Venez, pour dissiper le trouble où je vous voi,
Parler de ce billet au jardin avec moi.

LE DESTIN.

J'ai de vous obéir une ardeur singulière ;
Mais je crains...

M^{me} BOUVILLON.

Quoi ?

LE DESTIN.

Monsieur de la Bagueaudière.
Vous savez quels travers il s'est mis dans l'esprit ;
J'en suis la seule cause, et vous me l'avez dit.

M^{me} BOUVILLON.

Ne craignez rien. Monsieur de La Bagueaudière,
Sur qui mon bien me donne une puissance entière,
Dans un moment ou deux, va, par mon ordre, au Mans
Inviter un parent de se rendre céans.
J'ai su trouver exprès ce devoir de famille ;
Il va dans un moment partir avec sa fille.

LE DESTIN.

Avec Isabelle ?

M^{me} BOUVILLON.

Oui. Sans crainte désormais...

LE DESTIN.

Mais, madame, céans vous avez des valets....

L'ÉTOILE.

Eh bien ! pour vous parer tous deux d'une surprise,
En allant au jardin que chacun se déguise.

M^{me} BOUVILLON.

Elle a raison.

L'ÉTOILE.

Prenez quelques voiles épais,
Qui vous puissent cacher aux yeux de vos valets ;
Moi, j'aurai soin aussi de déguiser mon frère.

M^{me} BOUVILLON.

Aux yeux des surveillants peut-on mieux se soustraire ?
J'y cours.

SCÈNE VI.

LE DESTIN, L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ah, ciel ! à quoi m'engagez-vous, ma sœur ?

L'ÉTOILE.

Pour servir votre amour je flatte son erreur :
De ce déguisement j'ai trouvé le mystère,
Afin de l'obliger à nous laisser, mon frère.

SCÈNE VII.

ISABELLE, LE DESTIN, L'ÉTOILE.

ISABELLE.

Je vous cherchois : mon père, en mon appartement,
D'aller au Mans sans lui m'a fait commandement.

D'où vient qu'à ce voyage ainsi seule il m'expose ?
Est-ce pour m'éprouver ?...

L'ÉTOILE.

Non ; en voici la cause.

Il m'est venu prier d'une collation,
Qu'il vouloit me donner au petit pavillon.

LE DESTIN.

Quel bonheur ! ce voyage enfin nous favorise ;
Il me va donner lieu d'achever l'entreprise,
Puisque vous allez seule.

ISABELLE.

Ah ! ne vous trompez pas ;

Une vieille parente accompagne mes pas,
Et monsieur Ragotin pareillement. Mon père
L'a prié de cela : je ne puis m'en défaire ;
Il m'attend au carrosse , et va venir ici
Si je tarde un moment encore , et... le voici.

LE DESTIN.

A l'arrêter ici mettez tout en usage,
Ma sœur ; n'épargnez rien....

L'ÉTOILE.

A cela je m'engage ;

Sortez , allez attendre Isabelle ici près,
Courez ; et vous , songez à le suivre de près.

ISABELLE.

Juste ciel ! la frayeur s'empare de mon ame.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, L'ÉTOILE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

Le carrosse attelé de trois chevaux, madame,
Et la tante, après vous attendent pour partir.
Elle m'envoie exprès pour vous en avertir.

L'ÉTOILE.

Elle fait signe à Isabelle de s'en aller, et arrête Ragotin.
Vous allez donc au Mans ?

RAGOTIN.

Oui, beauté printanière,
De la part de monsieur de La Baguenaudière,
Je...

L'ÉTOILE.

Monsieur Ragotin part, et ne me vient pas
Demander, lui qu'on voit charmé de mes appas,
Si je n'ai point besoin au Mans de quelque emplette.
Quel galant !

RAGOTIN.

En cela si ma bouche est muette,
C'est que chaque pays pour tout ne sont pas bons.
Du Mans il ne vient rien d'exquis que des chapons ;
Ce n'est pas votre fait.

L'ÉTOILE.

J'ai besoin de dentelles ;
J'en vis chez un marchand l'autre jour de fort belles ;
Faites-les acheter.

RAGOTIN.

Isabelle est là-bas.

Elle m'attend, j'y cours : sans tout cet embarras,
 Votre commission occuperoit mon ame.
 Une autre fois au Mans exprès pour vous, madame,
 Je me rendrai.

L'ÉTOILE.

Comment! j'en ai besoin ce soir;
 Je m'en vais vous donner de l'argent pour l'avoir.
 Tirez-moi ma cassette, elle est dans cette caisse.

RAGOTIN.

Volentiers; mais en vain je la cherche et me baisse;
 La cassette à mes yeux ne s'offre point ici.

L'ÉTOILE, *le voyant à demi-corps dans la caisse.*
 Cherchez bien. Du dessus du coffre que voici,
 Faisons un trébuchet au pauvre petit homme;
 Qu'il s'en retire après.

RAGOTIN.

Ce couvercle m'assomme,
 Mademoiselle, et tôt, levez-le; il pèse fort.

SCÈNE IX.

LA BAGUENAUDIÈRE, RAGOTIN.

LA BAGUENAUDIÈRE, *enveloppé d'un manteau.*

Pour me servir, amour, fais de grace un effort.
 Madame Bouvillon me croit loin du village :
 De ce vaste manteau couvrons-nous le visage;
 Allons prendre l'Étoile.

RAGOTIN, *dans la caisse.*

Aye! ouf! je vais mourir.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Qu'entends-je?

RAGOTIN.

Et vite à moi! tôt.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Sans nous découvrir,
 Allons débarrasser ce pauvre petit homme.

RAGOTIN, *sortant de la caisse.*

Si... Que vois-je? l'Étoile est changée en fantôme!
 Ne seroit-ce point lui qui vient de me coffrer?
 Que n'ai-je un instrument propre pour balafrer!
 Mais vengeons-nous des poings. Ah! le traître m'accable :
 Sauvons-nous; ce n'est pas un homme, c'est un diable.

SCÈNE X.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Avant qu'aller au Mans, ce fat s'est enivré.
 Parbleu! si ce bâton ne m'en eût délivré,
 De mon déguisement il eût percé le voile :
 Mais pour notre repas allons chercher l'Étoile.

SCÈNE XI.

M^{me} BOUVILLON, LA BAGUENAUDIÈRE.M^{me} BOUVILLON, *avec un voile.*

Le Destin au berceau n'a point frappé mes yeux,
 Et son retardement me ramène en ces lieux.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que j'aurai de plaisir!... Mais la voici; c'est elle.

M^{me} BOUVILLON.

Le voilà; j'avois tort de soupçonner son zèle.

Est-ce vous?

LA BAGUENAUDIÈRE.

M^{ME} BOUVILLON.

Oui, c'est moi. Mais, vous-même, est-ce vous?

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est moi-même, ravi d'avoir ce rendez-vous.
Souffrez que mon amour à vos yeux se déploie.

M^{ME} BOUVILLON.

Souffrez que vos regards soient témoins de ma joie.

LA BAGUENAUDIÈRE, *ôtant son manteau.*

Sincère est mon ardeur.

M^{ME} BOUVILLON, *ôtant son voile.*

Pure est ma passion.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah!

M^{ME} BOUVILLON.

Ah!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah! c'est donc vous, madame Bouvillon?

M^{ME} BOUVILLON.

Ah! c'est donc vous, monsieur de La Baguenaudière?

Vous croyiez voir ici l'Étoile poussinière.

Sachant bien que pour elle on me manquoit de foi,

J'ai feint exprès ainsi pour en juger par moi.

SCÈNE XII.

LA BAGUENAUDIÈRE, M^{ME} BOUVILLON,

RAGOTIN.

RAGOTIN, *le pied dans un pot de chambre.*

Ne trouverai-je ici qu'outrage sur outrage?

Maudit château! maudit amour! maudit voyage!

LA BAGUENAUDIÈRE.

Qui vous oblige donc d'avoir ce piédestal?

RAGOTIN.

Ah!

M^{ME} BOUVILLON.

Qui vous fait marcher sur ce pied de métal?
Et pourquoi fuir monsieur de La Baguenaudière?

RAGOTIN.

C'est qu'un diable tantôt fait de même manière,
Mais mille fois plus grand, a chargé sur mon dos
Cent millions de coups d'un bâton court et gros;
J'ai fui, croyant l'avoir incessamment en queue;
Faisant à chaque pas un demi-quart de lieue,
Tout hérissé de peur, lorsque j'ai rencontré
Un maudit pot de chambre où mon pied est entré.
Aux cris que j'ai poussés, gémissant de faiblesse,
Un chien est survenu qui m'a mordu la fesse;
Mais je n'ai point songé qu'à ce pied empotté,
Que si vilainement la fortune a botté,
Je mettois vainement ce pied à la torture
Pour chercher les moyens d'ôter cette chaussure,
Quand un homme est venu de la part du Destin,
Et d'Isabelle aussi, pour me remettre en main
Le billet que voilà. Surpris à sa lecture,
Oubliant tous les maux de ma triste aventure,
J'ai fait de vous chercher mes plus fortes raisons
Pour vous en faire part. Tenez, lisez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Lisons.

« Monsieur Ragotin, ne vous donnez point la peine
de me chercher pour vous charger de ma conduite.

« Si mon père vous demande compte de la commission
« qu'il vous en a donnée, apprenez-lui que je suis entre
« les mains de M. le Destin, à qui j'ai donné ma foi,
« comme au seul homme qui s'est offert pour me déli-
« vrer du joug où m'alloit jeter le mariage de Blaise
« Bouvillon, pour qui j'ai une aversion insurmontable.
« Je suis, etc. »

Je crois que ce perfide est de l'intelligence.
Ton zèle a ménagé cette furtive absence;
De ma fille tantôt tu m'avois répondu;
Tu m'as trahi, Judas; mais tu seras pendu.

RAGOTIN.

Pendù ! moi ?

M^{ME} BOUVILLON.

Toi, pendu : diffamer ma famille,
M'enlever une bru, faire un rapt de sa fille;
Pendù, pendù, pendù.

RAGOTIN.

Je suis tout éperdu !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Il faut l'épouvanter; pendù, pendù, pendù.

RAGOTIN.

Quelle grêle de maux ! Ciel ! pour les autres, passe;
Mais me voici tombé de fièvre en chaud mal; grace !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Abus.

RAGOTIN.

Ayez pitié d'un avocat.

M^{ME} BOUVILLON.

Chansons.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Apprends-moi leur retraite à l'instant, dépêchons,
Ou....

RAGOTIN.

Moi, je n'en sais rien.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pour changer de langage,
Holà ! quelqu'un; allez, qu'on le pendè.

RAGOTIN.

A mon âge !

Avant que de me pendre, ayez de moi pitié,
Tirez-moi, s'il vous plaît, cette épine du pied;
Je cours risque autrement, foi d'homme qui vous prie,
D'en être estropié le reste de ma vie.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Puisqu'il ne parle pas, pendez-moi ce coquin.

SCÈNE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

Hélas ! où traîne-t-on notre ami Ragotin ?
Qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait ? ne sauroit-on l'apprendre ?
Où va-t-on vous mener, mon cher ?

RAGOTIN.

On me va pendre ;
Et je ne sais comment me tirer de là.

LA RANCUNE.

Quoi !

J'ai deux mots importants à dire; écoutez-moi :
Suspendez jusque-là la sentence mortelle.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pourquoi?

LA RANCUNE.

Nous nous aimons d'une amour fraternelle,
Et je voudrais bien voir la grace qu'il aura
Au bois patibulaire alors qu'on le pendra.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce coquin, au mépris de toute ma famille,
A servi le Destin pour enlever ma fille.

LA RANCUNE.

Si ce n'est que cela qui peut l'avoir perdu,
De l'entendre au supplice, et de le voir pendu,
Nous n'aurons pas la joie.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et d'où vient?

LA RANCUNE.

Apprenez-le :

Sachant que le Destin poursuivait Isabelle,
Et que de l'enlever le drôle avoit l'orgueil,
Sur eux autour d'ici j'ai fait la guerre à l'œil,
Suivi de paysans au bout de cette plaine;
Comme ils alloient gagner la campagne prochaine,
Je les ai fait saisir et ramener ici,
Où vous allez bientôt les voir, et... les voici.

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; LE DESTIN, ISABELLE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Approche, scélérat, approche, ingrâte fille,
Indigne rejeton d'une illustre famille;

Suivre un homme inconnu! toi, séduire une enfant!
Un échafaud t'est sûr; une guimpe t'attend.

M^{ME} BOUVILLON.

C'est trop peu qu'un couvent pour sa peine afflictive;
Il faut dans un cachot l'enterrer toute vive.

LE DESTIN.

Si notre amour mérite un supplice éternel,
C'est moi qu'il faut punir, je suis seul criminel.

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est de toi seul aussi que je prendrai vengeance.

ISABELLE.

Ah! mon père, songez que j'ai part à l'offense.

M^{ME} BOUVILLON.

Il faut, sans balancer, qu'ils soient tous deux punis;
Mais, qui vient nous troubler?

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE DÉCORATEUR.

LE DÉCORATEUR.

Madame, votre fils
Avecque son fusil, d'une audace assassine,
Au malheureux l'Olive a percé la poitrine.

LE DESTIN.

A mon père?

M^{ME} BOUVILLON.

D'ennui ceci me va combler.

LE DÉCORATEUR.

Il se fait apporter ici pour vous parler,
Ayant à vous parler d'une affaire importante.
Mais le voici.

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Madame, en un mot comme en trente,

De grace, écoutez-moi, si proche du trépas,
 Ayant à vous parler, ne m'interrompez pas.
 A défunt votre époux il prit un jour envie
 Dans la maison des champs d'avoir la comédie;
 Le mal d'enfant vous prit, et monsieur votre époux
 Fut père d'un garçon, ou crut l'être. Chez vous
 Accoucha le jour même une comédienne;
 Cette femme accouchée aussi c'étoit la mienne:
 Elle fit un garçon, et je le crus de moi;
 Car la défunte étoit laide; et, de bonne foi,
 Quoiqu'elle vît en moi sans cesse un beau modèle,
 Le fils qu'elle me fit étoit aussi laid qu'elle.
 Je pestois de bon cœur contre cette souillon,
 Quand je vis remuer le petit Bouvillon,
 Qui parut à mes yeux d'aussi belle structure.
 Que mon magot étoit de laide regardure.
 Il me prit de troquer une tentation.
 Votre avare nourrice, en cette occasion,
 A l'or de mes louis sensible plus qu'une autre,
 Se chargea de mon fils, et me donna le vôtre:
 Moi, dès le même instant, de peur qu'on en vit rien,
 J'emportai votre fils, et vous laissai le mien;
 Si bien que cet ingrat, dont la fureur impie
 Par un coup détestable a fusillé ma vie,

Est mon fils; et le vôtre, élevé de ma main,
 A qui j'ai façonné l'esprit, c'est le Destin.

M^{me} BOUVILLON.

Le Destin est mon fils! mon cœur en pâme d'aise;
 Il faut que tout mon souï je le baise et rebaise.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Mais qui sait si cet homme a dit la vérité?

L'OLIVE.

La nourrice, avec qui j'avois tout concerté,
 Est encore en ces lieux; elle peut vous le dire.

M^{me} BOUVILLON.

J'en crois ce que pour lui la nature m'inspire.

LE DESTIN.

Mais il faut vous panser: où vous a-t-on blessé?

L'OLIVE.

Mon ami, j'ai le cœur d'outre en outre percé.

LA RANCUNE.

Je ne vois point de sang en nul endroit.

L'OLIVE.

N'importe.

LA RANCUNE.

Il n'est point blessé.

LE DESTIN.

Non?

LA RANCUNE.

Non, le diable m'emporte!

L'OLIVE.

Est-il vrai?

LA RANCUNE.

Chose sûre.

RAGOTIN.

L'OLIVE.

Il faut donc que la peur
M'ait fait tourner la tête en me frappant au cœur.

LA BANCUNE.

Juste.

ISABELLE.

Cette aventure est rare et surprenante.

M^{ME} BOUYILLON.

Vous n'avez pas sujet d'en être mécontente.

LE DESTIN.

Isabelle!

LA BAGUENAUDIÈRE.

En discours ne perdons point de temps;
Allons nous éclaircir sur tous ces incidents;
Que chacun fasse voir son ardeur à me suivre.
Allons.

LA BANCUNE, à *Ragotin*.

D'être pendu mon secours vous délivre.

RAGOTIN.

Il est vrai, cher ami, sans toi ces happe-chair
M'alloient faire danser un entrechat en l'air;
Mais mon pied, emboîté dans ce pot détestable,
Implore à l'en tirer ta pitié charitable.
O ciel! à quel malheur m'avez-vous attaché!
Heureux de n'avoir pas pourtant été branché!

FIN DE RAGOTIN.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PAR

LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1685.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

RAGOTIN.

L'OLIVE.

Il faut donc que la peur
M'ait fait tourner la tête en me frappant au cœur.

LA BANCUNE.

Juste.

ISABELLE.

Cette aventure est rare et surprenante.

M^{ME} BOUYILLON.

Vous n'avez pas sujet d'en être mécontente.

LE DESTIN.

Isabelle!

LA BAGUENAUDIÈRE.

En discours ne perdons point de temps;
Allons nous éclaircir sur tous ces incidents;
Que chacun fasse voir son ardeur à me suivre.
Allons.

LA BANCUNE, à *Ragotin*.

D'être pendu mon secours vous délivre.

RAGOTIN.

Il est vrai, cher ami, sans toi ces happe-chair
M'alloient faire danser un entrechat en l'air;
Mais mon pied, emboîté dans ce pot détestable,
Implore à l'en tirer ta pitié charitable.
O ciel! à quel malheur m'avez-vous attaché!
Heureux de n'avoir pas pourtant été branché!

FIN DE RAGOTIN.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PAR

LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1685.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Le chevalier de Mouhy, dans l'*Abrégé de l'Histoire du Théâtre françois*, prétend que cette pièce étoit d'abord en trois actes; et le duc de La Vallière, dans sa *Bibliothèque du Théâtre françois*, dit qu'elle étoit en deux. Quoiqu'il en soit, elle fut jouée pour la première fois le lundi 23 juillet 1685, après la tragédie de Cinna: elle eut treize représentations; la dernière le lundi 20 août, après la tragédie d'Héraclius. Suivant la coutume, on laissa reposer quelque temps cette comédie, et elle fut reprise le 8 janvier 1686: depuis elle resta au courant du répertoire, où elle se trouve encore. C'est une des petites pièces en un acte que le public accueille avec le plus de plaisir, surtout quand le rôle d'Hortense est joué par une actrice capable d'en faire ressortir tout l'esprit et la finesse. C'est à quoi paroît, à ce qu'on nous assure, avoir merveilleusement réussi mademoiselle Raisin, qui joua ce rôle dans l'origine. Cette actrice avoit alors vingt-trois ans: elle étoit grande, bien faite, pleine de grâces naturelles; ses yeux étoient charmants: elle avoit la bouche un peu grande; mais ce défaut étoit compensé par des dents parfaites et d'une admirable blancheur. Elle étoit fille de Pitel de Longchamps, acteur de province, et parut très jeune sur le théâtre. A l'âge de quinze ans elle passa à Londres avec son père et la troupe dont il étoit entrepreneur: elle brilla beaucoup à la cour d'Angleterre, et attira même l'attention du roi Charles II. Depuis elle fut aimée du dauphin; et Louis XIV, en 1701, la fit renoncer au théâtre, en lui faisant une pension viagère de dix



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

mille livres. Elle mourut le 30 septembre 1721, par les suites d'une chute, et fut regrettée des pauvres, qu'elle se plaisoit à assister.

Les éditeurs de La Fontaine et des collections de pièces de théâtre, ont suivi, en réimprimant cette pièce, l'édition donnée en 1701 par Adrien Moetjens : ils paroissent avoir tous ignoré qu'il en existoit une édition beaucoup plus correcte, donnée probablement par Jean-Baptiste Rousseau, dans un recueil publié à Amsterdam en 1734, intitulé *Pièces dramatiques choisies et restituées par M. ****. Nous transcrivons ici en entier l'avertissement que l'éditeur de ce recueil, quel qu'il soit, a mis en tête de la pièce du *Florentin* (p. 319.)

« La petite comédie du *Florentin* a toujours passé pour un chef-d'œuvre; et à dire vrai nous n'en avons aucune qui puisse lui être préférée, ni pour l'invention, ni pour l'agrément du style. La scène des confidences surtout est peut-être ce que nous avons de plus ingénieux et de plus comique sur notre théâtre. Cependant, malgré tout le mérite qu'elle s'y est acquis, il ne s'en voit point qui ait été jusqu'ici aussi mal traitée sur le papier par les altérations, les fautes de langue, les omissions, et les barbarismes, que l'ignorance des éditeurs y a laissé glisser presque d'un bout à l'autre. Il est de l'intérêt du public qu'un ouvrage pour lequel il a témoigné tant d'estime paroisse enfin sous ses véritables traits; et celui de la vérité demande aussi qu'on restitue au même ouvrage son véritable père, qui n'a jamais été autre que le mari de cette célèbre actrice dont le fameux Despréaux fait une mention si honorable dans son épître à M. Racine, et que l'inimitable La Fontaine n'a pas moins illustrée dans ses beaux vers qu'il lui adresse au commencement de sa nouvelle de Belphégor. »

Il y a tout lieu de présumer, d'après la fin de cet avertissement, que l'éditeur des *Pièces choisies* a dû aux héritiers ou à un des amis de Champmeslé une copie plus correcte de cette

pièce du *Florentin*, ce qui lui a donné lieu de croire que Champmeslé en étoit l'unique auteur. Mais il suffit de lire cette pièce, versifiée d'une manière si vive, si spirituelle, si originale, et de la comparer aux comédies en vers de Champmeslé, pour être convaincu qu'elle n'a pas été écrite par lui. D'après ce qui a été dit par le chevalier de Mouhy et le duc de La Vallière, il paroîtroit que Champmeslé avait d'abord composé une pièce sur ce sujet, en trois ou deux actes, et que La Fontaine la réduisit en un acte, la versifia de nouveau en entier, et la mit ainsi en état de paroître avec succès sur le théâtre.

Nous avons suivi le texte du *Recueil de Pièces choisies*, et nous avons inséré au bas des pages les variantes des autres éditions.

PERSONNAGES.

HARPAGÈME, Florentin.
HORTENSE, pupille d'Harpagème.
TIMANTE, amant d'Hortense.
AGATHE, mère d'Harpagème.
MARINETTE, suivante d'Hortense.
UN SERRURIER et ses GARÇONS.
UN EXEMPT.
DES ARCHERS.

Il y a dans les éditions ordinaires *sa servante*, qui semble dire la servante d'Agathe, mère d'Harpagème. Dans l'édition d'Adrien Moëtjens il y a *servante d'Harpagème*. La lecture de la pièce prouve que si Marinette est aux gages d'Harpagème, elle est bien réellement la suivante d'Hortense.

La scène est à Florence, dans la maison d'Harpagème.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Que vois-je? êtes-vous fou, Timante? Ignorez-vous
A quel point est féroce un Florentin jaloux?
Vous êtes son rival. Transporté de colère,
Il fait de vous tuer sa principale affaire;
Et, loin d'envisager ces périls évidents,
Vous venez dans sa chambre! Où donc est le bon sens?

TIMANTE.

Oui, je sais tout cela, Marinette; mais j'aime.
Voyant sortir d'ici le brutal Harpagème,
J'ai voulu profiter...

MARINETTE.

Vous ne savez donc pas,
Qu'à peine il est sorti, qu'il revient sur ses pas?
Occupé seulement de l'âpre jalousie,
Rien ne peut l'assurer; de tout il se défie.
S'il faut, en revenant, qu'il vous trouve en ces lieux...

TIMANTE.

Va, va, j'ai mes raisons pour paroître à ses yeux.
Mais, de grace, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.

Harpagème toujours poursuit-il ses projets ?
La tient-il enfermée encor ?

MARINETTE.

Plus que jamais.

Pour la soustraire aux yeux de votre seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.
Une chambre, où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour règne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée, et de pierres de taille.
Un labyrinthe obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer :
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures,
Sous différents ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenas, et quinze ou vingt verrous.
Voilà le plan du fort où ce bourru jaloux
Enferme avec grand soin la malheureuse Hortense.
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.
Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul il la voit, l'habille, et lui sert à manger ;
Seul il passe en tout temps la journée avec elle,
A la voir tricoter, ou blanchir sa dentelle.
Parfois, pour lui fournir des passe-temps plus doux,
Il lui lit les devoirs de l'épouse à l'époux ;
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitare,
Il lui racle à l'oreille un air vieux et bizarre.
La nuit, pour empêcher qu'on ne le trompe en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée alors qu'elle tricote,
Une mouche qui vole, une souris qui trotte,
Sont éléphants pour lui, qui l'alarment. Soudain

Du haut jusques en bas, un pistolet en main,
Ayant par ses clameurs éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rôde, il fait partout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien ;
Le diable bien nommé diable¹, et qui ne vaut rien, [zarre,
Est moins jaloux, moins fou, moins méchant, moins bi-
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,
Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin.

TIMANTE.

Le malheureux ! l'on sait comment il traite Hortense :
Par mes soins la justice en a pris connoissance.
Je puis par un arrêt tromper sa passion ;
Mais je crains de le mettre en exécution.

MARINETTE.

S'il falloit qu'il en eût la moindre connoissance,
Le poignard aussitôt vous priveroit d'Hortense.
Parlant sur ce chapitre, il nous a dit cent fois,
Qu'avant que se soumettre à la rigueur des lois
Il choisiroit plutôt le parti de la pendre,
Et qu'il aimeroit mieux l'étouffer que la rendre.

TIMANTE.

Cette lettre pourra traverser ses desseins.
Je feindrai de la mettre à ses yeux en tes mains² ;
Te priant de la rendre entre celles d'Hortense.
Toi, pour ne point marquer aucune intelligence,
Tu la refuseras avec emportement.

¹ VAR. Qu'on connoît diable.

² VAR. A ses yeux je feindrai de la mettre en tes mains.

MARINETTE.

J'entends. Mais gardez-vous de lui dans ce moment ;
Il fait faire, dit-on, un ressort qu'il nous cache :
A l'achever dans peu son serrurier s'attache ;
Déjà...

TIMANTE.

Le serrurier s'en est ouvert à moi.
C'est un homme d'honneur : il m'a donné sa foi,
Moyennant quelque argent que j'ai su lui promettre.
De concert avec lui j'ai dicté cette lettre.
Pour punir d'un jaloux les desirs déréglés,
Je viens exprès....

MARINETTE.

Il entre....

SCÈNE II.

HARPAGÈME, AGATHE, TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Allez au diable, allez ;
Pour qui me prenez-vous, et quelle est votre attente ?
Merci ! diantre ! ai-je l'air d'une fille intrigante ?

HARPAGÈME.

Que vois-je ?

TIMANTE.

Eh ! Marinette, un mot, écoute-moi !

MARINETTE.

Ne m'approchez pas.

HARPAGÈME.

Bon !

TIMANTE.

Cent louis sont pour toi ;

Les voilà.

MARINETTE.

Je n'ai point une ame intéressée.

TIMANTE.

Quoi !....

MARINETTE.

Ces poings puniront votre infâme pensée,
Si vous restez.

TIMANTE.

Hortense est commise à tes soins ;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet sans témoins.

HARPAGÈME, *arrachant la lettre.*

Ah ! ah ! perturbateur du repos du ménage,
Tu veux donc la séduire et me faire un outrage !

TIMANTE, *l'épée à la main, en s'enfuyant.*

Redonne-moi la lettre, ou ce fer que tu vois....

HARPAGÈME.

Barthélemi, Christophe, Ignace, Ambroise, à moi !

SCÈNE III.

HARPAGÈME, AGATHE, MARINETTE.

MARINETTE.

Comme il fuit !

HARPAGÈME.

Il fait bien ; car cette mienne épée

Dans son infâme sang alloit être trempée ;

Mais de le voir ici me voilà tout outré.

Comment est-il venu ? comment est-il entré ?

MARINETTE.

J'étois là-bas au frais quand je l'ai vu paroître :
 Je suis soudain rentrée, il m'a suivie en traitre,
 Me disant qu'il vouloit m'enrichir pour toujours ;
 Que je prisse le soin de servir ses amours ;
 Et, faisant succéder les effets aux paroles,
 Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles.
 Mais j'aurois moins souffert s'il avoit mis dedans,
 Ou des cailloux glacés, ou des charbons ardents.
 Je crève quand je pense aux offres insolentes....

HARPAGÈME, à Agathe.

Ah! ma mère, voilà la perle des servantes!...

(à Marinette.)

(à Agathe.)

Embrasse-moi, ma fille... Auriez-vous cru cela?
 Eh bien! avec ces soins, ma mère, et ces clefs-là,
 La garde d'une femme est-elle si terrible,
 Et croyez-vous encor cette chose impossible?

AGATHE.

Mon fils, bouleverser l'ordre des éléments,
 Sur les flots irrités voguer contre les vents,
 Fixer selon ses vœux la volage fortune,
 Arrêter le soleil, aller prendre la lune;
 Tout cela se feroit beaucoup plus aisément
 Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
 Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
 Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

HARPAGÈME.

Il n'est pas question d'aller contre les vents,
 Ni de bouleverser l'ordre des éléments,

Mais de garder Hortense; et j'ai, pour y suffire,
 De bons murs, des verrous, et des yeux¹: c'est tout
 [dire.

AGATHE.

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs,
 Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
 Employez les secrets de l'art, de la nature,
 Faites faire une tour d'une épaisse structure,
 Rendez ses fondements voisins des sombres lieux,
 Élevez son sommet jusqu'aux voutes des cieus,
 Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
 Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage,
 Dans l'espace entre deux, par différents détours,
 Disposez plus d'Argus qu'un siècle n'a de jours,
 Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles;
 Plus grands sont les revers, plus grands sont les mira-
 L'un pour descendre en bas osera tout tenter, [cles :
 L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter.
 Sans s'être concertés pour une fin semblable,
 Tous deux travailleront d'un concert admirable.
 A leurs chants séducteurs Argus s'endormira;
 Des verrous, par leurs soins, le ressort se rompra;
 De moment en moment enjambant l'intervalle,
 Enfin ils feront tant, qu'au milieu du dédale
 Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
 Et malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront :
 C'est un coup sûr. Mon âge et mon expérience
 Vous peuvent sur ce point garantir ma science².
 Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai passé par là.

¹ VAR. Et deux yeux.² VAR. Doivent dans votre esprit inspirer ma science.

Votre père vouloit me contraindre à cela ;
Mais, s'il n'eût mis un frein à cette ardeur trop prompte,
Il se seroit trompé sûrement dans son compte,
Mon fils....

HARPAGÈME.

Oh ! mieux que lui j'ai calculé le mien.
Je ne suis pas si sot... Suffit... Je ne dis rien....
Mais ouvrons le poulet du damoiseau Timante ;
Apprenons ses desseins, et voyons ce qu'il chante.

(Il lit.)

« Pour punir votre jaloux, je me suis rendu maître de
« la maison qui est voisine de la vôtre, où j'ai trouvé les
« moyens de me faire un passage sous terre, qui me
« conduira jusqu'à votre chambre. J'espère que la nuit
« ne se passera pas sans que vous m'y voyiez. Je vous
« en avertis, afin que votre surprise ne vous fasse rien
« faire qui soit entendu de votre bourru. Le même pas-
« sage vous servira pour vous faire sortir d'esclavage,
« et vous mettre au pouvoir de la personne qui vous
« aime le plus.

TIMANTE. »

Il verra, s'il y vient, un plat de mon métier ;
Et je sors pour cela de chez le serrurier.
Ma foi, monsieur Timante, on vous la garde bonne !
Oui, pour joindre en repos Hortense à ma personne,
J'ai besoin de sa mort. A tout examiner,
Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
J'ai donc fait, pour cela, construire une machine :
Je la ferai poser dans la chambre voisine.
Notre amoureux transi cette nuit s'y rendra ;

1 VAN. Pressé par son amour, Timante s'y rendra.

Mais, au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
Alors tout à mon aise, ayant en main ma dague,
Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague,
Et le tueraï, ma mère, avec plaisir, Dieu sait !
Ensuite on le mettra dans ma cave : HIC JACET.

AGATHE.

Quoi ! de tuer un homme auriez-vous conscience ?
Loin que votre dessein vous fasse aimer d'Hortense,
Ce coup augmentera sa haine, il est certain.

HARPAGÈME.

Bon ! bon ! morte est la bête, et mort est le venin.
Depuis que dans ces lieux Hortense est enfermée,
Qu'à ne plus voir Timante elle est accoutumée,
Elle est déjà soumise à vouloir m'épouser.
Pour l'y fortifier, j'ai su la disposer
A voir un sien cousin, magistrat, homme sage,
Qu'elle connoit de nom, et non pas de visage :
Elle sait seulement qu'il est en grand crédit.
Étant de ses parents, et de sublime esprit,
Elle ne craindra point d'ouvrir à sa prudence
Les secrets de son cœur, et tout ce qu'elle pense ;
Et comme ce grand homme est de mes bons amis,
Afin de m'obliger, ma mère, il m'a promis
Que selon mes desirs il tournera son ame.

AGATHE.

Ce cousin entreprend de changer une femme !
Il est donc assez fou pour présumer de soi !...
Et quel est donc ce sot entrepreneur ?

1 VAN. Assez vain de.

HARPAGÈME.

C'est moi.

AGATHE.

Vous ?

HARPAGÈME.

Moi... De ce cousin j'avois la fantaisie :
 Depuis, prenant conseil d'un peu de jalousie,
 Qui m'apprend qu'on ne doit s'assurer que sur soi,
 J'ai cru plus à propos de prendre tout sur moi.
 Ce soir, l'obscurité devenant favorable,
 Ayant la barbe et l'air d'un homme vénérable,
 En habit, et de pied en cap tout revêtu
 Du grave extérieur d'une intègre vertu,
 Je prétends, selon moi, pétrir le cœur d'Hortense,
 Et par même moyen savoir ce qu'elle pense.

AGATHE.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein dangereux.
 Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,
 Bannissant de chez lui toute la défiance,
 Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,
 Il doit fuir avec soin, comme on fuit un forfait,
 L'occasion d'apprendre ou voir ce qu'elle fait.

HARPAGÈME.

Chansons ! Rien ne me peut détourner de la chose.
 Afin d'exécuter ce que je me propose,
 Faisons venir Hortense en cet appartement.

(Il sort, et l'on entend plusieurs portes s'ouvrir.)

¹ VAR. Qui m'apprend que de tout on doit se défier,
 J'ai cru plus à propos de me la confier.

² VAR. En habit, et des pieds en tête revêtu
 Ou fastueux dehors d'une austère vertu.

SCÈNE IV.

AGATHE, MARINETTE.

AGATHE.

Le ciel le punira de cet entêtement...
 Que de portes ! quel bruit de clefs ! quel tintamarre !

MARINETTE.

De faire voir sa femme un jaloux est avare.

AGATHE.

Oui ; mais qui la confie à la foi des verrous,
 Est trompé tôt ou tard.

SCÈNE V.

HARPAGÈME, AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÈME.

Hortense, approchez-vous ;
 Monsieur votre cousin en ces lieux va se rendre.
 Avec un cœur ouvert ayez soin de l'entendre :
 Il est ici tout proche, et je cours l'avertir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

AGATHE.

Autant qu'à vos débats on m'a vu compatir,
 Autant ma joie éclate à votre intelligence,

³ VAR. Je vais.

Ma bru. Je vais agir de toute ma puissance
 Pour porter de mon fils l'esprit à la douceur :
 Vous, à le caresser contraignez votre cœur.
 Nos petites façons amollissent les ames,
 Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Harpagème, ce soir, sera donc votre époux ?

HORTENSE.

Un jaloux furieux, les astres en courroux,
 L'horreur d'une prison longue, obscure, ennuyante,
 Le repos de mes jours, tout l'ordonne.

MARINETTE.

Et Timante ?

Voulez-vous pour jamais renoncer à le voir ?
 D'être un jour votre époux il conserve l'espoir :
 Même il a, m'a-t-il dit, en tête un stratagème
 Qui vous délivrera de ses rigueurs d'Harpagème.

HORTENSE.

Eh ! que pourra-t-il faire ? Hélas ! plus que le mien,
 Son intérêt me porte à ce triste lien.

Il m'aime, et m'aimera, tant qu'il verra mon ame
 Libre, et dans un état de se répondre à sa flamme.

Harpagème le hait, sa vie est en danger.

Peut-être quand l'hymen aura su m'engager,

* VAR. Qui doit vous délivrer.

* VAR. Et dans un état à.

Qu'éteuffant un amour que l'espoir a fait naître,
 Il n'y songera plus; je l'oublierai, peut-être :
 J'y ferai mes efforts, du moins. Pour commencer
 D'ôter de mon esprit Timante et l'en chasser,
 Au cousin que j'attends je vais ouvrir mon ame,
 Implorer ses conseils pour éteindre ma flamme;
 Et, si je ne profite enfin de sa leçon,
 Je parlerai du moins de ce pauvre garçon.

MARINETTE.

D'accord; mais ce cousin n'est autre qu'Harpagème,
 Je vous en avertis.

HORTENSE.

Que dis-tu ? Lui ?

MARINETTE.

Lui-même.

Poussé par un esprit curieux et jaloux,
 Sachant que ce cousin n'est point connu de vous,
 Sous un déguisement et de voix et de mine,
 Vous donnant des conseils de cousin à cousine,
 Il prétend vous tirer de vos égarements,
 Et, par même moyen, savoir vos sentiments.
 Pour punir ce bourru, c'est à vous de vous taire,
 Et de dissimuler le commerce....

HORTENSE.

Au contraire :

Pour punir dignement sa curiosité,
 Je lui vais de bon cœur dire la vérité.
 Puisqu'il ose en venir à cette extravagance,
 Je vais lui découvrir, sans nulle répugnance,
 Tout ce que sent mon cœur, et réduire le sien
 A fuir de mon hymen le dangereux lien.

Bien mieux qu'il ne souhaite il s'en va me connoître :
Je m'en ferai haïr par cet aveu, peut-être ;
Ou, sachant de quel air je l'estime aujourd'hui,
S'il veut bien m'épouser encor, tant pis pour lui.

MARINETTE.

Il entre... Ah! que sa barbe est rébarbarative!

HORTENSE.

Il se repentira de cette tentative.

SCÈNE VIII.

HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÈME, *en docteur.**(à part.)**(à Marinette.)*

Feignons, pour l'abuser... En ces lieux envoyé
Pour mettre en bon sentier votre esprit dévoyé...

MARINETTE, *le contrefaisant.*

Ce n'est pas moi.

HARPAGÈME.

Qui donc ² de vous est ma parente
Hortense?

MARINETTE.

Je ne suis, monsieur, que la suivante...

HARPAGÈME, *à Hortense.*

Est-ce vous?

HORTENSE.

Oui, monsieur.

¹ VAR. Ce n'est pas moi, Monsieur.

² VAR. Qui donc est ma parente

HARPAGÈME.

(à Marinette.) (à Hortense.)

Des sièges.... Seyez-vous.

(à Marinette.)

Regardez-moi.... Fermez ce faux jour. Laissez-nous.

(Marinette sort.)

SCÈNE IX.

HARPAGÈME, HORTENSE.

HARPAGÈME.

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpagème,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix :
Votre père, en mourant, vous en dicta les lois ;
Mais vous, d'une amour folle étant préoccupée ²,
Vous rendez du défunt la volonté trompée ;
Et le pauvre Harpagème, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous, et que rebellion.

HORTENSE.

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne :
Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute; c'est la sienne.

HARPAGÈME.

Comment?

HORTENSE.

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avois jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre, et farouche,
Je me comptois toujours compagne de sa couche.

¹ VAR. Vous imposa ces lois.

² VAR. Mais vous, d'un autre amour étant préoccupée.

Sans amour, il est vrai; toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme étoit fait comme lui;
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même,
Et j'appris par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il étoit des mortels le plus disgracié.

HARPAGÈME.

Quoi! lui-même? Comment?

HORTENSE.

Vous le savez, mon père
De son pouvoir sur moi le fit depositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpagème, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens bien tournés s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpagème,
Qui vis-je? Ah! mon cousin, quelle comparaison!
L'erreur en mon esprit fit placé à la raison:
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste;
Et je pris sa personne en haine.

HARPAGÈME, à part.

Je déteste....

HORTENSE.

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît-il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment?

HARPAGÈME.

Non pas, non pas.

HORTENSÉ.

Je vais me contraindre.

HARPAGÈME.

Au contraire,

De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre ame toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE.

Oh! vraiment j'y suis bien résolue.

Avant que d'épouser Harpagème aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAGÈME.

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.

Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant?

HORTENSE.

Non:

Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée;
Mais Harpagème, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAGÈME.

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE.

Sans doute; ®

Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étois à ma fenêtre à prendre souvent l'air:

D'un logis près, un homme en faisoit tout de même :
Je ne le voyois pas d'abord ; mais....

HARPAGÈME.

Harpagème

Vous le fit découvrir¹, n'est-ce pas ?

HORTENSE.

Justement.

Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que sans doute cet homme étoit là pour me plaire,
Et m'ordonna sur-tout, fulminant de colère,
De ne plus me montrer lorsque je l'y verrois.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorois,
A me montrer encor je me plus davantage² ;
Et je vis qu'Harpagème avoit dit vrai.

HARPAGÈME, à part.

J'eurage!

HORTENSE.

Cet homme enfin, monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimoit tout de bon.
Il est jeune, bien fait ; sa personne rassemble
Dans leur perfection tous les bons airs ensemble ;
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant....

HARPAGÈME.

Passez, passez sur ses perfections ;

Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE.

Pardonnez-moi, monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir

¹ VAR. Remarquer.² VAR. J'examinai ses yeux, son maintien, son visage.

Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus, et j'en suis caution,
Tout ce qu'est Harpagème en imperfection.

HARPAGÈME.

(à part.)

(à Hortense.)

Que nature pâtit ! Mais poursuivons... Peut-être
Cet amant vous revit encore à la fenêtre ?

HORTENSE.

Non, je ne le vis plus¹ : mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, fermer² ma fenêtre à l'instant.

HARPAGÈME.

Ah ! le bourru ! Mais....

HORTENSE.

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAGÈME.

Comment ?

HORTENSE.

Prenant le frais tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins, qui mangeoient des cerises,
Vinrent contre Harpagème, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner.
Ils jetoient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air :
Un noyau vint frapper Harpagème au visage.
Il leur dit de n'y plus retourner davantage.

¹ VAR. Non, je ne l'y vis plus.² VAR. Boucher.

Eux, sans daigner l'ouïr, et jetant à l'envi,
 Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.
 Harpagème à chacun redoubla ses menaces.
 Riant de lui sous cape, et faisant des grimaces,
 Malicieusement ces petits obstinés
 Ne visioient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
 Transporté de colère et perdant patience,
 Harpagème après eux courut à toute outrance,
 Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
 De cet heureux succès aussitôt averti,
 Il me donna sa lettre, et rentra dans sa cage.
 Harpagème revint, essoufflé, tout en nage,
 Sans avoir joint ces deux espiegles : enrôué,
 Fatigué, détestant de s'être vu joué,
 Il en pensa crever de rage et de tristesse.
 Comme je ne veux rien vous cacher, je confesse
 Que je livrai mon ame à de secrets plaisirs
 De voir que mon jaloux fût, malgré ses desirs,
 La fable d'un rival, et la dupe...

HARPAGÈME, à part.

Ah! je crève...

(à Hortense.)

De répondre au billet vous n'eûtes point de trêve?

HORTENSE.

D'accord; mais il falloit trouver l'invention

De le pouvoir donner.

HARPAGÈME.

Vous la trouvâtes?

HORTENSE.

Bon!

¹ VAR. Celer.

Harpagème y pourvut. Pressé par sa faiblesse,
 Il voulut consulter une devineresse
 Pour voir s'il seroit seul maître de mes appas.
 Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
 A peine sortions-nous, que j'aperçois Timante.
 Harpagème, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
 Nous observe de près, me tenant une main;
 Dans l'autre étoit ma lettre. Inquiète en chemin
 Comment de la donner je pourrois faire en sorte.
 Un homme qui fendoit du bois devant sa porte
 A faire un joli tour me fit soudain penser.
 Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser :
 Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
 J'entraîne avecque moi rudement Harpagème.
 Timante, à cette chute, accourt à mon secours :
 Moi, qui mettois mon soin à l'observer toujours,
 Comme il m'offroit sa main pour soutenir la mienne,
 Je coulai promptement mon billet dans la sienne;
 Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
 Qui dans ce temps cherchoit ses gants et son manteau,
 M'injuriant, pestant contre la destinée :
 Mais, comme heureusement ma lettre étoit donnée,
 Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
 Il revint sur ses pas : j'y revins avec lui,
 Non sans rire en secret, songeant à cette chute.
 De mon invention et de sa culebute.

HARPAGÈME, à part.

(à Hortense.)

Ouf... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE.

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,

Pour me pouvoir parler usa d'un stratagème.
 Il fit secrètement avvertir Harpagème,
 Par un homme aposté, qu'il vouloit m'enlever;
 Qu'un soir à ma fenêtre il devoit me trouver,
 Et que nous ménagions le moment favorable
 Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
 Cet avis fit l'effet que nous avions pensé:
 Par cette fausse alarme Harpagème offensé,
 Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
 Étant accompagné de spadassins à gage,
 Fit quinze nuits le guet sous mon appartement;
 Et je vis quinze nuits de suite mon amant
 Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre. [naître¹].
 Par des transports charmants que nos cœurs laissoient
 Sans crainte du jaloux exprimant nos amours,
 Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours,
 Et ne nous arrachions de ce lieu de délices
 Qu'au moment que du jour on voyoit les prémices.
 Je me mettois au lit, où, feignant de dormir,
 J'entendois mon bourru tousser, cracher, frémir;
 Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise;
 Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise;
 Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi.
 C'étoit, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAGÈME, à part.

Quelle pitié!

HORTENSE.

Hélas! ce temps ne dura guère,
 Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère:

¹ VAR. Faisoient.

De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
 Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
 De son autorité pressa notre hyménée.
 A refuser son choix¹ me voyant obstinée,
 Il fit faire un cachot où j'ai passé six mois,
 Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
 Avec ces sentiments, et cette haine extrême,
 Jugez-vous que je doive épouser Harpagème?

HARPAGÈME.

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
 Il est vrai; beau, bien fait, d'accord; mais il n'a rien.
 Harpagème est jaloux; j'y consens: il est chiche
 De ces tons doucereux; oui: mais il est très riche.
 Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
 Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
 Le cœur qui penche ailleurs en sent quelque amertume;
 Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.
 Vaincre une passion funeste à son devoir,
 C'est une bagatelle; on n'a qu'à le vouloir.
 Par exemple, étouffez cette flamme imprudente;
 N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante;
 Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
 Cà, ma cousine, allons, promettez-le-moi?

HORTENSE.

Non.

HARPAGÈME.

Comment! non? Et pourquoi?

HORTENSE.

Je connois ma foiblesse: ®

¹ VAR. Sa main.

Je ne pourrais jamais vous tenir ma promesse.

HARPAGÈME.

Harpagème fait donc des efforts superflus ?

HORTENSE.

Il sera mon époux ; et que veut-il de plus ?

HARPAGÈME.

Mais vous devez au moins ¹ lui montrer quelque estime.

HORTENSE.

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime ?

HARPAGÈME.

Il vous déplaît donc ?

HORTENSE.

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAGÈME.

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.

HORTENSE.

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine :

Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAGÈME, *se découvrant.*

Ah ! coquine !

Je n'y puis plus tenir. Connoissez votre erreur ;

Et craignez les effets de ma juste fureur ².

HORTENSE.

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur ? quelle métamorphose !

Pourquoi ? Si vous étiez en doute de la chose,

Vous êtes redevable à ma sincérité

De ne vous avoir pas fardé la vérité.

Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse,

Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

¹ VAR. Du moins.

² VAR. Voyez, friponne, à qui vous ouvrez votre cœur.

HARPAGÈME.

Votre malice en vain s'applique à l'éviter :

Je serai votre époux pour vous persécuter,

Pour vous rendre odieux et Timante et la vie :

A vous faire enrager je mettrai mon génie....

Marinette !

SCÈNE X.

HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Monsieur !

HARPAGÈME.

Eh bien ! le serrurier

Travaille-t-il ?

MARINETTE, *paroissant effrayée.*

Ah ! ah !...

HARPAGÈME.

Cesse de t'effrayer.

Je viens, sous cet habit, d'apprendre son histoire ;

J'ai découvert par là ce qu'on ne pourra croire.

Malgré ma défiance exacte, en tapinois,

L'aurois-tu cru, ma fille ? Ils m'ont trompé cent fois.

MARINETTE.

Ah ! les méchantes gens !

HARPAGÈME.

Mais j'en tiens la vengeance.

Timante doit venir pour enlever Hortense :

(*à Hortense.*)

Le piège ici l'attend.... Oui, traîtresse, à vos yeux

Vous verrez poigner ce qui vous plait le mieux.

Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCÈNE XI.

HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE; LE
SERRURIER, ET SES GARÇONS qui apportent une cage
de fer à ressort.

HARPAGÈME, au serrurier.

Est-ce fait?

LE SERRURIER.

Oui, monsieur; et pour en voir l'usage
Je vais, tout de ce pas, à vos yeux, l'essayer.

HARPAGÈME.

Non, non; ce n'est qu'à moi que je m'en veux fier :
J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER.

Eh! que m'importe?

Sortez donc par ici : passez par cette porte :
Marchez, venez à moi, sans appréhender rien.

(*Harpagème se met dans le piège.*)

Eh bien! n'êtes-vous pas pris comme un sot?

HARPAGÈME.

Fort bien :

On ne peut l'être mieux. La peste! quelle étreinte!
Otez-moi promptement; la posture est contrainte.

LE SERRURIER.

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAGÈME.

Pourquoi?

LE SERRURIER.

Je n'en suis plus le maître.

(*Il sort avec ses garçons.*)

HARPAGÈME.

Et qui l'est donc?

SCÈNE XII.

HARPAGÈME, HORTENSE, TIMANTE,
MARINETTE.

TIMANTE.

C'est moi.

HARPAGÈME.

Comment! on me trahit!

TIMANTE.

Non, on te fait justice.

Par cette invention tu forgeois mon supplice;
Et j'en ai fait le tien pour tirer d'embarras
La belle Hortense.

HARPAGÈME.

Hortense! Ah! ne le croyez pas :

Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,
Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE.

Je l'étois sans ressource en vous donnant la main;
Mais je crois qu'avec lui l'oracle est moins certain.

HARPAGÈME.

Ah! Marinette, à moi! délivre-moi, dépêche!

MARINETTE.

Je n'oserois, monsieur; Timante m'en empêche.

TIMANTE, à Hortense.

Vos parents et les miens vont combler notre espoir :
(à Harpagème.)

Allons, Hortense... Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAGÈME.

Arrête....

HORTENSE.

Adieu, monsieur ; votre servante.

HARPAGÈME.

Hortense !

Songez !...

MARINETTE.

Adieu ; prenez un peu de patience.

SCÈNE XIII.

HARPAGÈME, *seul, dans le piège.*

Arrête ! arrête ! arrête ! Holà ! quelqu'un, holà !

A moi, tôt !

SCÈNE XIV.

HARPAGÈME, AGATHE.

AGATHE.

Eh ! bon Dieu ! qui vous a huché là,

Mon fils ?

HARPAGÈME.

Moi-même.

AGATHE.

Vous ?

HARPAGÈME.

Ah ! ma mère, on m'outrage.

Dans mes propres panneaux j'ai donné : j'en enrage !

Soulagez-moi ; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE.

Eh bien ! mon fils, eh bien ! je vous l'avois bien dit :

De vos malins vouloirs voilà la digne issue ;

Vous ne seriez pas là, si j'en eusse été crue.

HARPAGÈME.

Cette moralité sied bien à ma douleur !...

Au meurtre, mes voisins ! au secours ! au voleur !

SCÈNE XV.

HARPAGÈME, AGATHE, UN EXEMPT, DES ARCHERS,
LES GARÇONS SERRURIERS.

L'EXEMPT.

Quel bruit ai-je entendu ?

HARPAGÈME.

Monsieur l'Exempt, de grace,

Commandez de ces nœuds que l'on me débarrasse.

L'EXEMPT, *à ses gens et aux serruriers.*

Enfants, prenez ce soin.

(On délivre Harpagème.)

AGATHE.

C'en est fait.

HARPAGÈME.

Grand merci !

Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT.

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.

Le sénat, qui connoit votre rigueur extrême,

Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,

Vous lui rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAGÈME.

Le sénat le prend mal.

L'EXEMPT.

La résistance est vaine :

Allons.



HARPAGÈME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh bien donc, qu'on l'y traîne t.

Var. Qu'on l'entraîne.



LA COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PAR

LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1688.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

BIBLIOTECA CENTRAL
UANL

HARPAGÈME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh bien donc, qu'on l'y traîne t.

Var. Qu'on l'entraîne.



LA COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PAR

LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1688.

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

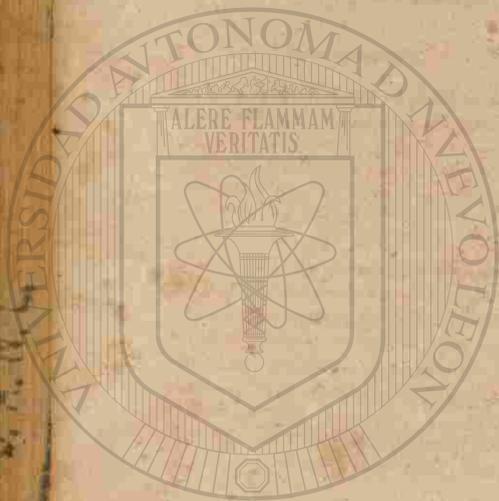
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

BIBLIOTECA CENTRAL
U. A. N. L.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LE sujet et l'intrigue de cette jolie comédie sont tirés d'une nouvelle de Boccace, intitulée *les Oies du frère Philippe*, et de l'aventure de *la Coupe enchantée*, racontée par l'Arioste dans son immortel poème. La Fontaine avoit déjà traité séparément ces deux sujets dans ses contes. La petite pièce de *la Coupe enchantée* fut donnée, pour la première fois, au Théâtre françois, en 1688, le vendredi 16 juillet, à la suite de la tragédie de *Cléopâtre*, que La Fontaine avoit parodiée dans *Ragotin*. *La Coupe enchantée* eut vingt-trois représentations dans la nouveauté; la dernière eut lieu le 23 septembre suivant. Cette pièce fut reprise le 23 octobre de la même année, et depuis elle est restée au courant du répertoire; on l'a très-souvent donnée, et toujours avec applaudissement, dans le dernier siècle. Dans celui-ci cependant on paroît l'avoir abandonnée; et nous croyons, sans en être bien certain, que la représentation du 1^{er} mai 1797 a été la dernière.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PERSONNAGES.

ANSELME, gentilhomme campagnard.

LÉLIE, fils d'Anselme.

JOSSELIN, gouverneur de Lélie.

BERTRAND, fermier d'Anselme.

M. GRIFFON, Gascon, beaux-frères.

M. TOBIE, Normand,

LUCINDE, fille de M. Tobie.

THIBAUT, fermier de M. Tobie.

PERRETTE, femme de Thibaut.

La scène est dans la cour du château d'Anselme.

LA COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.

Nox, mordiennne! vous dis-je, je ne me laisserai pas enjôler davantage.

LUCINDE.

Eh! mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Je n'en ferai rien.

PERRETTE.

Auras-tu le cœur si dur, que...?

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laisse-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventregoine! Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette, et que diroit-on?

PERRETTE.

Ardez! ce qu'on en diroit seroit-il tant à ton désavantage?

BERTRAND.

Testigué! si notre maître, qui hait les femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je?

LUCINDE.

Quand il saura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mère, abandonnée, à sa sollicitation, à l'inimitié de mon propre père, et qui fuit la maison paternelle de crainte d'épouser un magot qu'elle me veut donner parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi, sans doute.

BERTRAND.

Morgué! je vous dis qu'il n'est point pitoyable: je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi, je gage que ses larmes le débaucheront comme elles m'ont débauchée: je ne les vis pas plus tôt couler, que je me résolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut, le fermier de son père, qui est le meilleur homme du monde, et de la meilleure humeur. Est-ce que ton maître sera plus rébarbatif que moi?

BERTRAND.

Ventredienne! vous me feriez enrager. Est-ce que je ne savons pas bien ce que je savons?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils; je le toucherai, je m'assuré, et je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son père en notre faveur.

BERTRAND.

Eh bian! eh bian! ne v'là-t-il pas? Palsanguoi! n'en dit bian vrai, qu'il n'y a rien de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le *tu autem* du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles? que le père ne veut point que le fils en voie aucune? que le fils n'en connoit non plus que s'il n'y en avoit point au monde, et qu'il ne sait pas seulement comme on les appelle? que le père, sottement, lui apprend tout cela; que le fils croit tout cela, sottement; et que.... que.... Que diable! ne vous ai-je pas dit tout cela?

PERRETTE.

Eh bian! oui. D'où vient qu'il ne veut pas que son fils connoisse les femmes? Est-ce une si mauvaise connoissance?

BERTRAND.

D'où vient.... d'où vient.... Eh! esprit bouché, ne vous souvient-il pas que, de fil en aiguille, je vous ai conté que le père avoit épousé une femme qui en savoit bian long? et que pour empêcher que son fils n'ait comme li le même malencontre qu'il a li, comme bian d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne seroit de rian à ce fils? Et voilà ce qui fait justement que.... Mais, ventreguienne! que de babil! est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, et me tourner les talons?

LUCINDE, lui donnant de l'argent.

Mon ami! mon pauvre ami!

BERTRAND, *faisant le pleureur, mais prenant toujours l'argent.*

Mon ami! mon pauvre ami! Jarnigué! ne v'là-t-il pas encore la chanson du ricochet, avec vos pièces d'or?

PERRETTE.

Eh! va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué! que veux-tu que j'en fasse?

LUCINDE, *tui donnant encore de l'argent.*

Mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Testigué! n'avez-vous point de honte de me tenter comme ça?

PERRETTE.

Prends, te dis-je.

BERTRAND.

Morgué! c'est un être bian satan.

LUCINDE, *tui en donnant toujours.*

Bertrand!

BERTRAND.

Jarni! cela est cause que je vous ai déjà fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur!

BERTRAND.

Morgué! cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE, *tui en donnant davantage.*

Mon cher Bertrand!

BERTRAND.

Mort de ma vie! que vous ai-je fait?

PERRETTE.

Eh! prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends. Morguoi! prends toi-même.
(*Perrette veut prendre, et Bertrand se jette sur la bourse.*)

PERRETTE.

Eh bian! donne-le-moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bien envie de m'e voir frotté.

PERRETTE.

Là, là, prends courage; il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Remène-nous dans ta logette.

BERTRAND.

Oui; mais, morgué! notre petit maitre est un chercheur de midi à quatorze heures; il a toujours le nez fourré partout. S'il viant à vous trouver! hein?

LUCINDE.

Pent-être sera-t-il bien aise de nous voir et de nous parler.

BERTRAND.

Testigué! ne vous y fiez pas; c'est un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à son père. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous chercher. Attendez, je vais voir si personne ne nous empêche.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

Enfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oui; mais je ne sommes guère loin du château de votre père: j'ai peur que nous ne soyons pas longtemps ici sans qu'on vienne nous y chercher.

LUCINDE.

Nous y serons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrais-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre?

PERRETTE.

Ouais! vous vous intéressez bien pour lui! Si j'osois, je croirois queque chose.

LUCINDE.

Et que croirois-tu?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh! par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

PERRETTE.

Mon guieu! je ne suis pas si sottte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention

par le trou de la serrure, je dis à part moi, V'la notre maîtresse Lucinde qui se prend; et si ce grand dadais que n'en lui vouloit bailler pour époux avoit eu aussi bonne mine que ce petit étourneau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoue que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusqu'à présent je ne m'aperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh! oui, oui, vous autres grosses dames vous n'allez point tout d'abord à la franquette: vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons; et quand Thibaut me prit la main pour la première fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai du premier coup ce que ça vouloit dire... Eh mais! qu'entends-je? *(Thibaut crie derrière le théâtre, et ne paroît que quand Bertrand et Josselin sont seuls sur la scène.)*

SCÈNE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT, derrière le théâtre.

Haïe, haïe, haïe!

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille?

THIBAUT, *derrière.*

Ho, ho, ho!

PERRETTE.

Ah! madame, c'est la voix de notre mari Thibaut; nous voilà perdues.

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

(*Comme elles vont pour se sauver, elles rencontrent*

Bertrand.)

SCÈNE IV.

LUCINDE, THIBAUT, BERTRAND, PERRETTE.

BERTRAND.

Où courez-vous? Fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND.

Josselin, le gouverneur de notre petit maître, vient par là.

THIBAUT, *derrière le théâtre.*

Holà, quelqu'un, holà!

PERRETTE.

Entends-tu? c'est fait de nous, s'il nous trouve.

SCÈNE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND,
THIBAUT.

JOSSELIN, *dans le château.*

Bertrand! eh! Bertrand!

BERTRAND.

Oyez-vous? nous sommes flambés, s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et n'en ouvrez la porte à personne.

(*Lucinde et Perrette sortent.*)

SCÈNE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

Qui est-ce donc qui crie de la sorte?

BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré... Mais le v'là.

THIBAUT.

Eh! parlez donc, vous autres, êtes-vous muets?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds?

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palsangé! vous êtes trop drôles! Puisque vous n'êtes

ni sourds ni muets, il faut que je vous embrasse; oui, morgué! je sis votre sarviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connoissons?

THIBAUT.

Je ne sais pas; mais je crois que nous ne nous sommes jamais vus.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsangüé! vous v'là bian étonnés!

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas? nous ne nous connoissons point, et vous m'embrassez comme si nous nous étions vus toute notre vie.

THIBAUT.

Testigué! vous avez bian dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, et que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous?

THIBAUT.

Je charche ma femme; ne l'avez-vous point vue?

JOSSELIN.

Ah! vraiment oui, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes!

THIBAUT.

Elle a nom Parrette. Elle s'en est enfuie de chez nous, palsangüé! cela est bian drôle, pour courir les champs avecque la fille de M. Tobie, notre maitre, que l'on veutloit marier maugré elle au fils de M. Griffon.

neveu de notre maitresse. Je ne sais, morgué! comme les masques ont fagotté tout ça; mais la nuit Parrette se couchit auprès de moi, et puis je ne l'y trouvis plus le lendemain: avez-vous jamais rian vu de pus plaisant que ça?

JOSSELIN.

Cela est fort plaisant.

THIBAUT.

Oh! ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules; et comme elles sont, morgué! bian jolies, si elles alloient rencontrer queuque gaillard qui voulût en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bian attrapées! Tout franc, quand je songe à cela, je n'en ris, morguoi! que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous?

THIBAUT.

Je crains.... et que sais-je, moi? je crains.... Est-ce que vous ne savez pas ce qu'en eraint quand on ne sait où diable est sa femme?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de savoir ce qui en est, on pourroit vous donner satisfaction.

THIBAUT.

Bon! est-ce qu'on sait jamais ça? Pour s'en douter, passe; mais pour en être sûr, nulle. J'aurois, morgué! bieu le demander à Parrette, alle ne l'avoueroit jamais; alle est trop dessalée. ®

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en savoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est-ce encore?

JOSSELIN.

C'est une coupe qui est entre les mains du seigneur de ce château : quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte; mais si elle est infidèle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon! Et où diable a-t-il pêché cela?

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe qui, soit par composition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce monsieur acheta-t-il ce joyau-là?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il étoit marié?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

J'entends, j'entends; il vouloit voir si sa femme... n'est-ce pas?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la coupe, il y but, je gage?

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Non?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué! c'est être bien plus heureux que sage! Il s'en tint là?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Testigué! y'là un sot homme.

JOSSELIN.

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc? contez-moi ça, pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT.

Le benêt!

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocrisse!

JOSSELIN.

Il lui envoya des présents.



L'impertinent !
 THIBAUT.
 Il lui donna un rendez-vous.
 JOSSELIN.
 Elle y vint ?
 THIBAUT.
 Est-ce qu'on peut résister aux présents ?
 JOSSELIN.
 Et comment cela se passa-t-il ?
 THIBAUT.
 En excuse du côté de la dame ; en soufflets de la part
 du mari.
 JOSSELIN.
 Elle les souffrit patiemment ?
 THIBAUT.
 Oui ; mais quelques jours après....
 JOSSELIN.
 Il but encore dans la coupe ?
 THIBAUT.
 Oui.
 JOSSELIN.
 Et que fit la coupe ?
 THIBAUT.
 Elle répandit.
 JOSSELIN.
 Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit
 prendre qu'à soi.
 THIBAUT.
 Il s'en prit à tout le monde, et vint de dépit se loger
 dans ce château écarté, pour ne plus entendre parler
 de femme de sa vie.

Avec la coupe ?
 THIBAUT.
 Avec la coupe.
 JOSSELIN.
 Et de quoi lui sert-elle, puisqu'il n'a plus de femme ?
 THIBAUT.
 Elle sert à lui faire voir qu'il a beaucoup de con-
 frères, et cela le console.
 JOSSELIN.
 Et comment le voit-il ?
 THIBAUT.
 Il engage tous les passants, que le hasard conduit
 ici, d'en faire l'épreuve.
 JOSSELIN.
 Et depuis quand fait-il ce métier-là ?
 THIBAUT.
 Depuis quatorze à quinze ans.
 JOSSELIN.
 En a-t-il bien vu depuis ce temps-là ?
 THIBAUT.
 Oh ! en quantité.
 JOSSELIN.
 S'en est-il trouvé beaucoup qui aient bu dans la
 coupe sans qu'elle ait répandu ?
 THIBAUT.
 Cela est si rare que je ne m'en souviens quasi pas.
 JOSSELIN.
 Par ma figue ! voilà tout fin droit ce qu'il faut pour
 bouter notre maître et son biau-frère à la raison. L'un
 est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne,

sœur de l'autre ; et l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne : comme ils sont logés vison vis, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs femmes. Je vas leu dire que la coupe les mettra d'accord. Ils rodent autour de cette montagne, pour apprendre des nouvelles de leu fille.... Mais quel est ce vilain monsieur-là ?

JOSSÉLIN.

C'est le maître de la coupe, et le seigneur de ce château.

SCÈNE VII.

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

ANSELME, *fort échauffé.*

Ah! monsieur Josselin! mon pauvre monsieur Josselin!

JOSSÉLIN.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur ?

ANSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... Qui est cet homme-là ?

JOSSÉLIN.

C'est un honnête paysan qui est en quête de sa femme : elle s'est échappée de chez lui avec une jeune fille ; et, pour les retrouver, il est avec une paire de messieurs qu'il va chercher pour venir faire l'essai de votre coupe.

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique ; laissez-moi faire.

SCÈNE VIII.

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

Ah! vraiment, la coupe! j'ai bien d'autres tintouins dans la tête.

JOSSÉLIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME.

Je viens de voir... Ouf!

BERTRAND, *à part.*

Auroit-il vu ces masques de femmes? Écoutons. *(Il se met entre Josselin, qui est à la gauche, et Anselme, qui est à la droite du théâtre.)*

ANSELME.

Je viens de voir... *(Donnant un soufflet à Bertrand.)* Que fais-tu là ?

BERTRAND.

Rien.

ANSELME.

Va à ta besogne, et ne reviens point qu'on ne t'appelle.

SCÈNE IX.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

Je viens de voir mon fils. Le petit pendard m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sens dessus dessous. Il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi! monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit; je crains bien que toutes vos précautions ne deviennent inutiles, et que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte davantage son petit génie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Eh! qui l'instruira qu'il y a des femmes?

JOSSELIN.

Tout, monsieur; le bon sens premièrement: oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge, à cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses: la raison vient, et, parmi plusieurs curiosités, nous fait apercevoir que l'homme ne vient point sur terre comme un champignon; que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le mouvement du cœur; ce mouvement du cœur chauffe la cervelle; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne conçoit pas bien d'abord; l'amour se met quelquefois de la partie; il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles; et voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens, ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnements sont les plus beaux du monde; mais je m'en moque, et j'empêcherai bien que mon fils... Le voici. Je ne suis pas en état de lui parler; mon

désordre paroît à sa vue. Fortifiez-le dans mes pensées pendant que je vais me remettre.

SCÈNE X.

LÉLIE, JOSSELIN.

LÉLIE.

D'où vient que mon père me fuit?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?

LÉLIE.

Je ne sais.

JOSSELIN.

Vous ne savez?

LÉLIE.

Non, je ne sais ce que je lui veux; je ne sais ce que je me veux à moi-même. Je sens bien que je m'ennuie; et je ne sais pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LÉLIE.

Eh! quelles sont ces beautés?

JOSSELIN.

Le ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les herbes, les prés, les fleurs, les fruits.

LÉLIE.

Oui, tout cela est fort divertissant! Ah! mon cher M. Josselin, je voudrais bien...

JOSSÉLIN.

Quoi?

LÉLIE.

Vous ne le voudriez pas, vous?

JOSSÉLIN.

Qu'est-ce encore?

LÉLIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSÉLIN.

ALERE FLAMMAN
Selon ATIS

LÉLIE.

Je voudrais bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSÉLIN.

Plait-il?

LÉLIE.

Ah! je savais bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSÉLIN.

Avez-vous oublié que votre père vous l'a défendu?

LÉLIE.

Eh! c'est parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car, enfin, je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sache; et ce sont ces choses que je m'imagine, que je brûle de savoir.

JOSSÉLIN, à part.

Le petit fripon!

LÉLIE.

Oh! ça, M. Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là.

JOSSÉLIN.

Qu'est-ce à dire, ces choses-là?

LÉLIE.

Oui; qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici?

JOSSÉLIN.

Rien.

LÉLIE.

Vous mentez, M. Josselin.

JOSSÉLIN.

Point du tout.

LÉLIE.

On me cache bien des choses, M. Josselin, vous lisez dans des livres, et mon père y sait lire aussi. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire?

JOSSÉLIN.

On vous l'apprendra; donnez-vous patience.

LÉLIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, et c'est une honte d'être aussi ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSÉLIN, bas.

Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LÉLIE.

Et si mon père venoit à mourir, M. Josselin, car je sais bien qu'on meurt, que deviendrois-je?

JOSSÉLIN.

Vous deviendriez mon fils, et je serois votre père pour lors.

LÉLIE.

Vous vous moquez de moi, M. Josselin. Ce n'est pas comme cela que cela se fait; et ce seroit à mon tour d'être père de quelqu'un.

JOSSELIN.

Eh bien! vous seriez le mien, si vous vouliez, et je serois votre fils, moi.

LÉLIE.

Oh! ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément. Vous ne voulez pas me le dire; mais je le saurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh! vous saurez, vous saurez que vous êtes un petit sot, et que vos discours me fatiguent.

LÉLIE.

M. Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul; je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oui! et je vais, moi, tout de ce pas, avertir votre père de vos extravagances, et vous verrez après où je vous mènerai promener. Oh! oh! voyez le petit impudent, avec ses promenades!

(*Il sort.*)

LÉLIE, seul.

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

SCÈNE XI.

LUCINDE, LÉLIE, PERRETTE.

PERRETTE, à Lucinde.

Madame, le v'là tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LÉLIE, sans voir les deux femmes.

Mon père n'est pourtant pas un bon père, de ne me pas montrer tout ce qu'il sait; et c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut point lui dire d'abord qui je sommes; mais je gage bien qu'il le devinera.

LÉLIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sache, est cent mille fois plus beau que ce que je sais. Je pense je ne sais combien de choses, toutes plus jolies les unes que les autres, et je meurs d'impatience de savoir si je pense juste.... Mais que vois-je? Voilà deux jeunes garçons joliment habillés. Je n'en ai point encore vu comme ceux-là. Je voudrois bien les aborder; mais je suis tout hors de moi-même, et je n'ai presque pas la force de parler. (*Elles lui font la révérence.*) Ils se baissent et puis ils se haussent: qu'est-ce que cela signifie?

LUCINDE.

Nous hésitons à vous aborder.

LÉLIE.

Ils parlent comme moi; que de questions je vais leur faire!

LUCINDE.

Vous paraissez étonné de nous voir?

LÉLIE.

Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh! mort de ma vie, que la nature est une belle chose!

LÉLIE.

D'où venez-vous? qui vous a conduits ici? Est-ce mon père ou moi que vous y cherchez? De grace, ne parlez point à mon père, et demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir?

LÉLIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela est admirable! Et que croyez-vous de nous, s'il vous plaît?

LÉLIE.

Ce que j'en crois?

LUCINDE.

Oui, qui nous sommes?

LÉLIE.

Les deux plus belles créatures du monde. Je n'ai jamais rien vu; mais je ne conçois rien de plus parfait que vous, et je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure! je demeurerai toujours ici, et mon père et M. Josselin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous saviez ce que nous sommes.

LÉLIE.

Eh! n'êtes-vous pas des hommes comme nous?

PERRETTE.

Où! vraiment, non: il y a bien à dire!

LÉLIE.

Hors les habits et la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE.

Oui dà! c'est bien tout un; mais ce n'est pas de même.

LÉLIE.

Il est vrai que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah! si vous n'êtes point des hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure.

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait?

LÉLIE.

Non; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

Eh bien! tenez, mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LÉLIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le temps. Mais, qui aimez-vous mieux de nous deux? Là, parlez franchement, n'est-ce point moi?

LÉLIE.

Je vous aime beaucoup; mais je l'aime infiniment davantage.

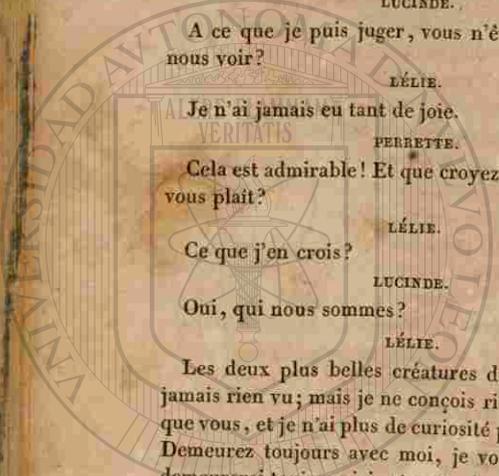
LUCINDE.

Tout de bon?

LÉLIE.

Tout de bon.

BIBLIOTECA CENTRAL U. A. N. L.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LÉLIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits; mais je ne saurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LÉLIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais que pensez-vous en l'aimant?

LÉLIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

LÉLIE.

Oh! quantité, mais je ne sais pas comment m'exprimer.

PERRETTE.

Eh! que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

LÉLIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?

LÉLIE.

De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

SCÈNE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LÉLIE.

LÉLIE, *tout transporté de joie.*

Ah! mon cher M. Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah, ciel!

JOSSELIN.

Que vois-je? tout est perdu. Ah! vraiment, voici bien pis que la promenade.

LÉLIE.

Je n'en avois jamais vu; et je le savois bien, moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSELIN.

Paix!

PERRETTE.

Qu'il a la mine rébarbative!

JOSSELIN.

Eh! d'où diantre ces deux carognes-là sont-elles venues?

LÉLIE.

M. Josselin...

JOSSELIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde!

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà!

JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes?
Qu'y venez-vous faire?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup-garou.

LÉLIE.

M. Josselin, ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.

Comment, petit fripon! vous osez... (*à part.*) Qu'elles
sont jolies!

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il
n'est pas difficile de le réparer, et notre dessein n'est
pas d'y faire un long séjour.

JOSSELIN, *à part*, montrant Lucinde.

Le beau visage qu'a celle-ci!

PERRETTE.

Je n'y serions pas venues, si j'eussions cru qu'on nous
eut si mal reçues.

JOSSELIN, *à part*, montrant Perrette.

Le drôle de petit air qu'a celle-là!

LÉLIE.

N'est-il pas vrai, M. Josselin, qu'il n'y a rien au
monde de plus beau?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous
dites. (*à part.*) Les deux jolis petits bouchons que
voilà!

PERRETTE.

Il est enragé. Comme il roule les yeux!

LÉLIE.

M. Josselin, menons-les à mon père.

JOSSELIN.

Comment! petit effronté, à votre père! Tournez-moi
les talons, et ne regardez pas derrière vous.

(*Il veut faire sortir Lélie qui lui résiste.*)

LÉLIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je.... Et vous, dé-
talez au plus vite.

LÉLIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux, moi. Allez vite... (*bas à Lucinde et à
Perrette.*) Allez vous cacher dans ma chambre, au bout
de cette allée. Voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit! Ferons-je bien d'y aller?

JOSSELIN, *à Lélie.*

Si vous ne vous dépêchez.... (*aux deux femmes.*)
Entrez dans le petit cabinet, à main gauche.... Allez
vite, allez.

LÉLIE.

Demeurez ici, je vous en conjure!

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement!

LÉLIE, *fort échauffé*, *à Josselin.*

Pour la dernière fois, M. Josselin.... (*aux deux
femmes.*) Attendez-moi, je vous prie: je cours trouver
mon père; j'obtiens de lui que vous demeuriez ici,

et M. Josselin se repentira de vous avoir grondés. Attendez-moi, au moins; je reviendrai dans un moment.

SCÈNE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Ah! malheureuses petites femmes! savez-vous bien où vous êtes, et le malheur qui vous talonne?

LUCINDE.

Nous savons tout ce que vous pouvez nous dire; mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles! Sans cela... Écoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là: ce seroit gâter toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh! je ne nous boutons rien dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSELIN.

Son père veut enterrer toute sa race avec lui, et ne consentira jamais...

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, et savoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce château, et j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous; à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez, mon bon monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez-moi.

SCÈNE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND, *les surprenant.*

Oh! palsanguié! je vous prends sur le fait; je n'en suis plus que de moi-même.

JOSSELIN.

Voilà un maroufle qui vient bien mal à propos.

BERTRAND.

Testeguienne! puisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute; vous le serez avec moi; je ne m'en soucie guère!

JOSSELIN.

Veux-tu te taire?

BERTRAND.

Morgué! je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par là?

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là?

BERTRAND.

Je veux dire, qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, par la sanguoi ! je vais tout apprendre à notre maître.

JOSSELIN.

Eh bien ! oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Eh bien ! je ne lui dirai donc rien ; mais, morgué ! point de tricherie.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et ne vous montrez plus, au moins.

JOSSELIN.

Chut ! ou je te rendrai complice.

BERTRAND.

Motus ! ou je découvrirai le pot aux roses.

(*Lucinde et Perrette sortent.*)

SCÈNE XV.

ANSELME, JOSSELIN, LÉLIE, BERTRAND.

LÉLIE, toujours fort transporté.

Oui, mon père, il est impossible que vous me refusiez quand vous les aurez vus. Venez seulement... Où sont-ils ? Qu'en avez-vous fait, M. Josselin ?

JOSSELIN.

Que veut-il dire ?

ANSELME.

Je ne sais ce qu'il me vient conter.

LÉLIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand ?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc ?

LÉLIE.

Répondez-moi, M. Josselin, ou, malgré la présence de mon père....

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle !... Sur quelle herbe a-t-il marché ?

LÉLIE, à Bertrand.

Éclaircis-moi de ce que je veux savoir, coquin !

BERTRAND.

Haïe ! haïe ! vous m'étranglez... Est-il devenu fou ?

LÉLIE.

Ah, mon père ! commandez qu'on me les fasse retrouver, ou j'en mourrai de désespoir.

ANSELME.

Quoi ! qu'y a-t-il ? que veux-tu qu'on te rende ? Te voilà bien échauffé !

LÉLIE.

Cherchons par-tout. Si je ne les retrouve, je sais bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Eh ! attendez, attendez. Ce ne sont pas des moineaux que vous cherchez ?

LÉLIE.

Non, traître, ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

Eh bien ! morgué, quoi que ce puisse être, allons les

chercher nous deux. M'est avis que j'ai entendu quelque chose de ce côté-là.

(Il l'emène justement où elles ne sont pas.)

LÉLIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand ! ne me quitte pas...

M. Josselin, malheur à vous si je ne les retrouve !

SCÈNE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Des menaces ! Vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non : il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME.

Mais je crois qu'en effet il est devenu fou : quel galimatias m'a-t-il fait ?

JOSSELIN.

C'est justement une suite de ce que je disois tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, et je jurerois que ce sont des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes ! Vous vous moquez, M. Josselin ! Peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu ?

JOSSELIN.

Belles merveilles ! Eh ! ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes ?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vues, et que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi ?

ANSELME.

D'accord ; mais ce petit garçon-là ne dort point.

JOSSELIN.

Non, vraiment ; au contraire, je ne l'ai jamais vu si éveillé.

ANSELME.

Eh bien !

JOSSELIN.

Eh bien ! il rêve tout éveillé ; et c'est justement ce qui est cause qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres ?

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent partout, malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela seroit bien horrible que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le seront à coup sûr ; et dès-à-présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe ; et si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoitra que pour les haïr mortellement.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les détestera, en apprenant ce qu'elles savent faire... Mais qu'est ceci ?

JOSSELIN.

Eh ! c'est ce bon paysan qui vous amène ces deux personnes, pour faire l'essai de votre coupe.

SCÈNE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, *sur le devant* ; M. GRIFFON, M. TOBIE, THIBAUT, *dans le fond* ; LUCINDE, PERRETTE, *à la fenêtre de la cahute.*

PERRETTE, *à Lucinde.*

Le petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

M. GRIFFON, *à M. Tobie.*

Où cadédis ! je bous lé dis, et je bous lé soutiens ; bous êtes un von sot, veau-frère.

THIBAUT, *à M. Griffon.*

Ah ! ah ! monsieur, au mari de madame votre sœur !

PERRETTE, *à Lucinde.*

Madame, c'est Thibaut.

THIBAUT, *à M. Tobie.*

Sot ! Eh ! qu'est-ce ! Queu terminaison est ça ?

LUCINDE, *à Perrette.*

Mon pere et mon oncle sont ici.

M. TOBIE, *à M. Griffon.*

Nous sommes gens de bien de notre race, et je serois mari qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT, *à M. Tobie.*

Eh ! eh ! monsieur, le frère de madame votre femme ! vous n'y songez pas.

M. GRIFFON, *à M. Tobie.*

Tu fais vien dé m'apparténir.

M. TOBIE, *à M. Griffon.*

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT, *à Anselme et à Josselin.*

Messieurs, messieurs, venez m'aider, s'il vous plait, à mettre le holà entre deux beaux-frères qui se vont couper la gorge.

ANSELME, *à Griffon et à Tobie.*

Qu'est-ce que c'est donc ? Qu'avez-vous, messieurs ? qui vous oblige à en venir aux invectives ?

M. GRIFFON.

Ah ! messieurs, serbitur : je bous fais juges dé ceci. Boici lé fait. Jé fais l'honneur à cé monsiur dé donner mon fils, qui est novle commé moi, mordi ! en mariage à sa fille, qui n'est qu'une simplé roturière ; et, parcé qué la beille des nocés la sotté s'éclipse de la case paternelle, il a l'insolencé dé dire qué c'est ma fauté, et qu'elle a eu pur d'entrer dans mon alliance, à causé qué jé suis sébère dans ma famille, et qué jé né bux pas souffrir qu'aucun godélureau approche mon domainé dé la vanlieue. ®

M. TOBIE.

Qu'est-ce ? je donne ma fille, qui aura dix mille livres

de rente , au fils de ce monsieur , qui est gueux comme un rat ; et parce qu'elle s'en est enuie de chez moi pour éviter ce mariage , il me dira , en me traitant comme un je ne sais qui , que c'est parce que je suis trop bon dans mon domestique , à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses , et que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa , son petit fanfan , son petit camuset ; ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSÉLIN.

Voilà un différent qu'il est assez facile d'accommoder. Ces messieurs se disent les choses de si bonne foi , qu'on ne peut s'empêcher de les croire : mais , pour savoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manières , votre coupe enchantée sera d'un secours merveilleux , et je suis sûr qu'elle les mettra d'accord ; je vais vous l'apporter.

(*Il sort un instant , et revient.*)

ANSELME.

Allez , M. Josselin , cela finira la dispute.

M. GRIFFON.

Cet homme nous a fait récit de cette coupe , et je serai ravi de connoître par elle , lequel est le fat de nous dux ; je suis sûr que ce n'est pas moi.

M. TOBIE.

Nous en allons voir tout-à-l'heure un bien penand ! je sais bien qui ce ne sera pas.

ANSELME , voyant revenir Josselin.

Voici la coupe. (*Josselin verse du vin dans la coupe.*)

M. TOBIE.

Donnez , donnez. Je serois fâché de n'en pas faire

essai le premier , pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. (*Comme il approche la coupe de sa bouche , elle répand , et le vin lui rejaillit au visage ; ce qui fait beaucoup rire M. Griffon.*)

JOSSÉLIN.

Ah ! ah !

M. TOBIE , fort surpris.

Que vois-je ? le vin est répandu , je pense ?

JOSSÉLIN.

Oh ! par ma foi ! le petit papa , le petit fanfan , le petit camuset en tient.

M. GRIFFON.

Eh ! donc , qui de nous dux est le fat ? hein ? Cadédis , mon veau-frère , bous mé ferez raison de la conduite de ma sor.

M. TOBIE.

Voilà une méchante créature ! je ne l'aurois jamais cru.

JOSSÉLIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses , je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

M. TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais lait-là.

M. GRIFFON.

Oui , oui , cadédis ! l'absynthé n'est pas plus amère que le lait que jé lur fais sucér... Bersez , bersez , veau Ganyède.... Bous allez boir , veau-frère.... A la santé de la compagnie. (*Il veut boire ; et la coupe lui fait sauter le vin au nez.*)

JOSSÉLIN.

Haie ! haie ! haie !

M. GRIFFON.

Ouais! C'est qué jé né la tiens pas droite. (*Il essaie encore, et elle répand.*)

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez. (*Tout se répand.*)

M. GRIFFON.

La main m'é tremble.

JOSSELIN.

Oh! l'on approche votre domaine de plus près que de la banlieue.

M. TOBIE.

Je savois que ce n'étoit pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma fille à votre fils : il n'en feroit qu'une vraie rien qui vaille.

PERRETTE.

Madame, à quelque chose le malheur est bon.

M. GRIFFON.

Ma foi! je n'y comprends plus rien. Monsur est von; l'on le trahit. Jé suis rigide; et l'on m'é trompe. Sandis! comment faut-il donc faire abec ces diantres d'animaux-là?

THIBAUT.

Morgué! ça est embarrassant.

M. GRIFFON.

On s'en mordra les doigts; sans adiu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

ANSELME, M. TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN;
LUCINDE ET PERRETTE, à la fenêtre.

ANSELME.

Jusqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup? (*à Thibaut.*) Oh! çà! à vous le dez, pays! (*Il lui présente la coupe pleine de vin.*)

THIBAUT.

A moi?

LUCINDE, à Perrette.

Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t-il? Ce n'est pas que je craigne rien; mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frère, en voilà rasade; buvez.

THIBAUT.

Parsangué jé n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif, et c'est seulement par curiosité, et pour savoir si vous êtes aimé de votre femme : buvez.

THIBAUT.

Non, morgué! je ne boirai point. Et si le vin alloit se répandre, par basard? Testigué, voyez-vous, je suis

maladroit de ma nature. Quand je saurois ça, en serois-je plus gras? en aurois-je la jambe plus droite? en dormirois-je plus que des deux yeux? en mangerois-je autrement que par la bouche? Non, pargué! C'est pourquoi, frère, je suis votre sarviteur, je ne boirai point.

LUCINDE, à Perrette.

Je ne croyois pas que votre homme fût si avisé.

JOSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME.

C'est ce qui me semble, et je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

M. TOBIE.

Oh! pardi, mon fermier, vous avez plus d'esprit que votre maitre; je vous le cède.

THIBAUT.

Jarnigué? je ne sais pas si je fais bian; mais je sais bian que je serois fâché de faire autrement. J'aime Parrette: alle est ma femme; et quand alle seroit la femme d'un autre, alle ne me plairoit pas davantage. Je ne sais si je lui plais sincèrement: alle en fait le semblant, du moins: je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tin telle que je l'ai laissée; il n'y a pas un iota à dire. Alle aime à batifoler; je suis d'humeur batifolante; je batifolons sans cesse; et si je m'allois mettre dans la carvelle tous vos engeingreiniaux, adieu le batifolage. Non, palsanguoi! je n'en ferai rian.

JOSELIN.

Voilà comme je veux être, si je me marie; mais je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je suis si aise que je ne saurois plus m'en tenir. Il faut que j'aille embrasser notre homme.

(*Elle se retire de la fenêtre.*)

LUCINDE.

Attends, Perrette; que vas-tu faire?

JOSELIN.

Voilà la perle des maris.... Ami, touche là.

THIBAUT.

Votre valet.

M. TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens.... Embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre sarviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très humble.

PERRETTE, à son mari, en lui frappant sur l'épaule.

Voilà un vrai homme à femme. Oh! que je te baisera tantôt!

THIBAUT.

Eh! testigué! c'est Parrette.

ANSELME, surpris.

Que vois-je? des femmes!

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la coupe: elle eût peut-être dit queuque chose qui m'auroit chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit; mais tu as bien fait: je t'en aime davantage.

M. TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma fille?

LUCINDE.

La voilà, mon père, qui se jette à vos genoux pour vous demander pardon.

M. TOBIE.

Va, ma fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quels moyens ces femmes sont-elles entrées chez moi?

JOSSELIN.

Je ne sais. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à monsieur votre fils les idées...

SCÈNE XIX.

ANSELME, M. TOBIE, LÉLIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND, arrêtant Lélie.

Ce n'est pas par-là, vous dis-je.

LÉLIE.

Non, non, laissez-moi... Mais que vois-je? Ah! c'est ce que je cherche... Oui, mon père, les voilà. Souffrez que je les emmène à ma chambre; je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je?

LÉLIE.

Ah! mon père, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait; la destinée et la nature sont plus fortes que mes raisonnements. Votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela est admirable.

ANSELME.

Je commence moi-même à me rendre à la raison, et je vais changer de manière.

M. TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci?

ANSELME.

Vous le saurez, monsieur. En attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse et plus de bien, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de mademoiselle votre fille.

M. TOBIE.

Volontiers. J'en serai ravi; et cela fera enrager ma femme.

LÉLIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, M. Josselin?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon fils, je vous la donne en mariage.

LÉLIE.

En mariage? cela signifie-t-il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon père?

ANSELME.

Oui, mon fils.

LÉLIE, *embrassant son père.*

Quelle joie! Ah, mon père! que je vous ai d'obligation!

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué! Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, tout cela est bel et bon; mais cette chienne de coupe, que deviendra-t-elle? Qu'il n'en soit plus parlé; car, quoique je ne craignons rien, je n'en dormirions point en repos, voyez-vous.

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiète point; je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la coupe? qu'il se dépêche. Mais, franchement, je ne conseille à personne d'y boire; et l'exemple du paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN DE LA COUPE ENCHANTÉE.

LE VEAU PERDU,

OU

LES AMOURS DE CAMPAGNE.

PAR

LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1689.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ANSELME.

Oui, mon fils.

LÉLIE, *embrassant son père.*

Quelle joie! Ah, mon père! que je vous ai d'obligation!

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué! Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, tout cela est bel et bon; mais cette chienne de coupe, que deviendra-t-elle? Qu'il n'en soit plus parlé; car, quoique je ne craignons rien, je n'en dormirions point en repos, voyez-vous.

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiète point; je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la coupe? qu'il se dépêche. Mais, franchement, je ne conseille à personne d'y boire; et l'exemple du paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN DE LA COUPE ENCHANTÉE.

LE VEAU PERDU,

OU

LES AMOURS DE CAMPAGNE.

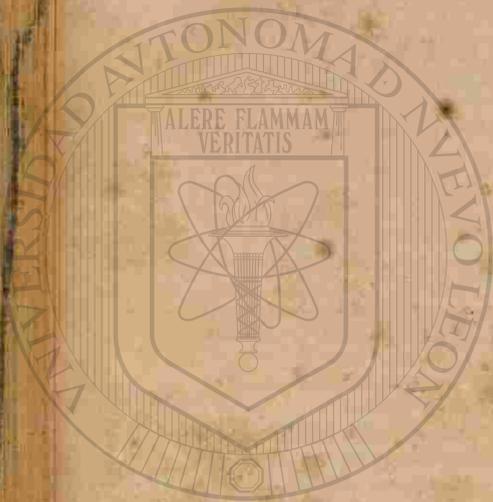
PAR

LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1689.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



ANALYSE

DE LA PIÈCE INTITULÉE

LE VEAU PERDU,

OU

LES AMOURS DE CAMPAGNE.

Le manuscrit de cette pièce ne s'est jamais retrouvé. Elle a été composée d'après deux contes de La Fontaine, *le Poirier*, qui est le second de *la Gargouille des trois Commerces*, imité de Boccace, et *le Villageois qui cherche son veau*, tiré des *Cent Nouvelles nouvelles* de la reine de Navarre.

Nous ne connoissons de cette pièce que le titre, sans l'extrait suivant, qui a été donné par Grandval.

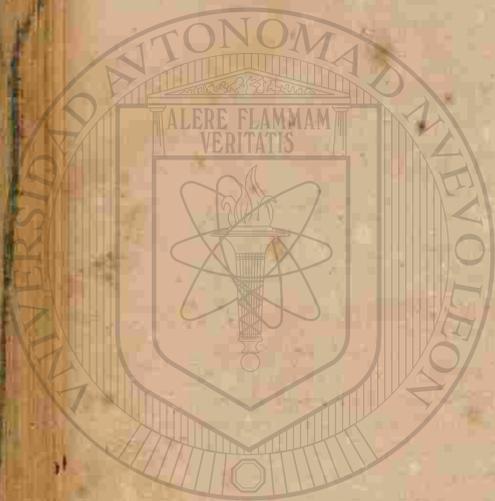
Les acteurs étoient un gentillâtre, sa femme, leur servante, Ricato leur fermier, et le fils de Ricato. Après quelques scènes, nécessaires pour l'exposition du sujet, Ricato, qui a inutilement cherché un veau qu'il a perdu, monte sur un arbre, pour découvrir de plus loin. Le gentillâtre arrive avec sa servante, et croyant n'être vu ni entendu de personne, il lui conte des douceurs, et veut l'embrasser. A chaque beauté qu'il découvre en elle, il s'écrie : *Ah, ciel ! que vois-je ! que ne vois-je pas !* Ricato, impatient d'entendre répéter ces exclamations, s'écrie à son tour : *Notre bon seigneur, qui voyez tant de choses, ne voyez-vous point mon veau ?* Le gentillâtre, fâché d'avoir été surpris, et craignant qu'on n'apprenne à sa femme ce qu'il faisoit là avec sa servante, ne se déconcerte

pourtant pas , et ordonne à celle-ci d'aller vite dire à madame de le venir trouver dans ce même lieu , et il lui fait les mêmes caresses et lui tient les mêmes discours qu'à sa servante. Peu après, Ricato rapporte à la dame ce qu'il a vu ; mais , à tout ce qu'il lui dit , elle répond toujours : *C'étoit moi. Jarni !* réplique Ricato, *vous me feriez enrager ! Un mari n'est point si sot à l'entour de sa femme.* La servante , songeant à un établissement solide , et désirant épouser le fils du fermier , parce qu'il est jeune et riche , trouve le moyen de lui parler , et fait en sorte qu'il lui touche dans la main. Après quoi elle lui persuade qu'ils se sont donné une foi mutuelle , que leur mariage est conclu , et qu'il ne peut plus s'en dédire. Le jeune innocent résiste un peu ; mais la femme du gentillâtre , à laquelle les rapports de Ricato ont fait concevoir quelques soupçons sur la conduite de son mari et de sa servante , veut que ce mariage ait lieu , et c'est par lui que se termine la pièce.

Elle eut six représentations de suite dans sa nouveauté , la première le 22 août 1689 , après *Fencostas* , et la dernière le 1^{er} septembre , après *Iphigénie*. Elle en auroit eu davantage , sans l'accident qui arriva à La Thorillière , chargé du rôle du jeune paysan : il se blessa à une jambe , et fut obligé de garder quelque temps la chambre. On reprit *le Veau perdu* le 8 avril de l'année suivante , et il eut encore sept représentations ; la dernière le 20 avril suivant , après *Andromaque*. La mort de la dauphine causa une nouvelle interruption. On reprit ensuite cette pièce le 6 mai suivant , et on la donna pour la dernière fois , avec part d'auteur , le 8 du même mois , après *Pénélope*. Elle resta ensuite quelque temps au courant du répertoire , et fut jouée pour la dernière fois le samedi 20 avril 1697.

Le gentillâtre étoit joué par Le Comte , acteur médiocre , mais estimé de sa troupe , dont il fut le trésorier , qui avoit débuté au Théâtre françois en 1680 , et qui , après avoir obtenu sa retraite en 1703 , mourut le 8 janvier 1707. La femme du gentillâtre étoit représentée par mademoiselle Durieu ,

actrice bien faite et assez jolie : elle se nommoit Anne Petit , et étoit la sœur aînée de mademoiselle Raisin. Elle fut reçue en 1685 : elle mourut en janvier 1737 , après avoir poussé sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans. La servante fut jouée par mademoiselle Beauval , une des plus célèbres actrices de la troupe de Molière , et qui jouoit si admirablement bien le rôle de Nicole dans *le Bourgeois gentilhomme*. Son nom étoit Jeanne Olivier Bourguignon. Elle avoit été abandonnée aussitôt après sa naissance : une blanchisseuse la trouva , et l'éleva par charité. Mademoiselle Beauval savoit à peine lire : elle étoit assez grande , bien faite , mais point jolie ; sa voix étoit un peu aigre , et sur la fin de sa carrière théâtrale elle devint enrouée : mais elle avoit de l'esprit et de la vivacité , et elle a joué pendant trente-quatre ans avec succès. Elle avoit un caractère difficile , et c'est elle que Regnard a voulu peindre dans le prologue des *Folies amoureuses*. Ricato , le fermier du gentillâtre , étoit joué par Desmarès , et le jeune paysan innocent , par La Thorillière , fils et père d'acteur , qui débuta en 1684 , et mourut le 8 septembre 1731.



JE VOUS PRENDS

SANS VERT,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PAR

LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1693.

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CETTE petite pièce fut donnée pour la première fois après la comédie du *Misanthrope*, le vendredi 1^{er} mai 1693 : elle eut quatorze représentations dans sa nouveauté ; la dernière le 25 du même mois de mai, à la suite de la tragédie de *Pyrame et Thisbé*. Elle resta au courant du répertoire jusqu'au dimanche 9 mai 1728, et n'a pas été jouée depuis. Le dénouement est tiré du conte intitulé *le Contrat*, qui est de Saint-Gilles, et non de La Fontaine. La pièce est suivie d'un divertissement, qui roule sur les plaisirs du mois de mai. La musique de ce divertissement fut composée par Grandval le père. Afin de ne rien omettre, nous avons cru devoir la reproduire. Le proverbe donné pour titre à cette pièce vient, dit-on, d'un usage qui avoit lieu dans les treizième, quatorzième, et quinzième siècles, de porter toujours sur soi, pendant les premiers jours de mai, une branche ou un feuillage quelconque, sans quoi on s'exposoit à recevoir un seau d'eau sur la tête; il suffisoit à celui qui le jetoit de dire en même temps, pour toute excuse : *Je vous prends sans vert.* (Voyez Tuet, *Matinées séno-noises*, n^o 47, p. 110.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PERSONNAGES.

SAINT-AMANT.
JULIE, sa femme.
DORAME, père de Julie.
MONTREUIL, neveu de Saint-Amant.
CELIANE, cousine de Julie.
TOINON, suivante de Julie.
LUBIN, fermier de Saint-Amant.
TROUPE DE PAYSANS.
TROUPE DE PAYSANES.
BERGERS ET BERGÈRES.
FLORE.
DEUX NYMPHES DES FLEURS.
DEUX ZÉPHYRS.

*La scène est dans un jardin qui regarde le château
de Saint-Amant.*

JE VOUS PRENDS

SANS VERT,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

SAINT-AMANT, LUBIN.

SAINT-AMANT, lui donnant de l'argent.

Je ne suis nullement en doute de ta foi ;
Mais prends, Lubin.

LUBIN.

Monsieur...

SAINT-AMANT.

Prends, dis-je, oblige-moi.

De ce qu'on fait ici donne-moi connoissance.

LUBIN.

Monsieur le colonel, parlez en conscience.

SAINT-AMANT.

Quoi ?

LUBIN.

N'êtes-vous point mort ?

SAINT-AMANT.

Tu le vois.

LUBIN.

Tout de bon,

Ne revenez-vous point de l'autre monde ?

SAINT-AMANT.

Non,

Je te l'ai déjà dit, c'est pour tromper ma femme ;

23.

C'est pour mettre en plein jour tout ce qu'elle a dans
Que j'ai fait publier le faux bruit de ma mort. [l'ame,

LUBIN.

Que vous l'allez , monsieur , surprendre à votre abord !
Elle ne s'attend pas à ce retour funeste ,
Et son cœur bonnement vous croit mort , et le reste.

SAINT-AMANT.

Non , je n'ai pas dessein sitôt de l'affliger ;
Je veux dans les plaisirs la laisser engager ,
Et faire voir à tous , par ses réjouissances ,
Un bon certificat de ses extravagances.

LUBIN.

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur.

SAINT-AMANT.

Jusqu'ici je n'ai pu de sa mauvaise humeur ,
Aux yeux de ses parents dévoiler la malice :
Elle a su me confondre avec tant d'artifice ,
Qu'elle m'a fait partout passer pour un bourru ;
Mais , grace à sa folie , enfin , je serai cru.

LUBIN.

Tant mieux , la joie en moi fait ce que fit sur elle
De votre feinte mort la première nouvelle.

SAINT-AMANT.

D'où le sais-tu ?

LUBIN.

J'étois dans un grand cabinet ,
Quand votre courrier vint de Flandre , Au lansquenect
Elle avoit tout perdu : qu'elle étoit désolée !
Mais par votre trépas elle fut consolée.

SAINT-AMANT.

Quelle ame ! chez son père elle fut tout en pleurs .

Signaler son devoir par de fausses clameurs ;
Voulant quitter le monde , et cherchant la retraite ,
Pour de mon souvenir n'être jamais distraite :
Le bonhomme ébloui donna dans le panneau ,
A ses pieux désirs accorda ce château ,
Lui donnant seulement Toinon pour compagnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y sont , monsieur , Dieu sait la vie !
Elle appela d'abord , pour se donner beau jeu ,
La jeune Céliane avec votre neveu.

SAINT-AMANT.

Montreuil ?

LUBIN.

Oui , ce beau fils , ce tourneur de prune ,
Qui la lorgnoit , dit-on , et qu'elle lorgnoit , elle.

SAINT-AMANT.

Que font-ils en ces lieux , Lubin ?

LUBIN.

Je ne sais pas ,

Et je sais seulement que de votre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence ;
Ou ne parle que joie et que réjouissance.
Tous les jours ce ne sont que plaisirs bout à bout ,
Promenades ici , ménétriers partout ,
Petits jeux , côte-verte , allégresse , ripailles ,
Sérénades , concerts , charivaris , crevailles ,
Vous croyant tout de bon gisé dans le cercueil ,
Et c'est de la façon qu'elle en porte le deuil.

SAINT-AMANT.

A se perdre elle-même elle s'est engagée ;
Son père qui la croit fortement affligée ,

Et que je détrompai cinq ou six jours après,
Avec moi dans ces lieux est venu tout exprès :
Témoin de son désordre, il n'aura pas la force,
Entre sa fille et moi d'empêcher le divorce.

LUBIN.

Vous ne pouviez venir plus à propos tous deux.
Du premier jour de mai renouvelant les jeux,
On ne va voir ici que fêtes bocagères,
Printemps, Flore, Zéphyr, et bergers et bergères,
Pour prendre des plaisirs de toutes les façons,
Mêlant à leurs concerts nos rustiques chansons;
Nous avons ordre exprès de venir en personne...
Entendez-vous déjà comme l'air en résonne ?

SCÈNE II.

DORAME, SAINT-AMANT, LUBIN.

SAINT-AMANT.

Pour tout voir, mon beau-père, approchez promptement.

DORAME.

J'en sais plus qu'il ne faut, monsieur de Saint-Amant.
Il suffit.

SAINT-AMANT.

Non, je veux vous la faire connoître...

Où nous cacheras-tu, Lubin ?

LUBIN.

Cette fenêtre

Pour voir et pour entendre est un endroit certain ;
Vous n'avez qu'à monter.

SAINT-AMANT.

Mais chut !

J'en sais bien le chemin ;

LUBIN.

Allez, je vais chanter à pleine tête,
Sans faire aucun semblant, car je suis de la fête.
(*Saint-Amant et Dorame sortent.*)

SCÈNE III.

LUBIN, TROUPE DE PAYSANS.

LUBIN.

Allons, courage, enfants, fredonnons ce beau mois...
Ménétriers, ronflez... Lucas, joignons nos voix :
Chantons le vert printemps, nos plaisirs et nos flammes...
Échos, répondez-nous, et réveillez ces dames.

(Il chante.)

Vive le printemps,
Il rend le cœur gai.
Le mois des amants,
Est le mois de mai.
Badinant sur la fougère,
Nos plaisirs retentissent partout,
Et si l'on entend crier la bergère,
Ce n'est pas au loup.

LUCAS, chantant.

Allons planter le mai, l'amour nous y convie.
Pour voir de nos bergers l'agréable folie,

Bergères, soyez au gai :

Heureux amants... Plus heureuses amantes,

O combien vous seriez contentes,

S'il étoit tous les jours le premier jour de mai !

LUBIN.

Pour chanter vos plaisirs et les entretenir,
Madame, avec le mai nous allons revenir.

(Lubin et les paysans s'en vont.)

SCÈNE IV.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL.

JULIE.

Plus agréablement peut-on être éveillée?

CÉLIANE.

Et plus commodément, madame, être habillée?

MONTREUIL.

Tout s'empresse en ces lieux pour vous faire la cour;
L'air est serein, le ciel nous promet un beau jour.

SCÈNE V.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL; SAINT-AMANT,
DORAME, à la fenêtre.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Voilà son deuil, par là jugez de sa conduite.

DORAME.

Peut-être est-il au cœur?

SAINT-AMANT.

Nous verrons dans la suite.

JULIE.

A trouver des plaisirs appliquons nos esprits;
En attendant le mai, j'ai quelques manuscrits,
Qu'on vient de m'envoyer sur différents chapitres....
Pour nous désennuyer, Montreuil, lisez les titres.

MONTREUIL lit.

« La pierre philosophale, ou l'art de se faire aimer
« de sa femme. »

Beau secret!

JULIE.

Il est rare.

CÉLIANE.

Il pourroit avoir cours,
Si l'hymen s'allioit avecque les amours.

JULIE.

Abus! l'hymen ternit l'amant le plus aimable,
Et dès qu'il est époux, il devient haïssable.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Beau-père...

MONTREUIL lit.

« Dialogue de deux fiancées sur les mystères du lit
« nuptial, par un jeune abbé; dédié aux vraiment filles. »

JULIE.

L'entretien devoit être ingénu.

MONTREUIL.

J'aurois voulu l'entendre et ne pas être vu.

CÉLIANE.

Les abbés entrent-ils dans un secret semblable?

JULIE.

Il n'est rien en amour pour eux d'impenétrable;
Le siècle a peu d'intrigue où ne perce la leur,
Et, comme au lansquenet, ils y prennent couleur.

MONTREUIL lit.

« Éloges des dames galantes, conçus, dirigés, et mis
« en lumière chez l'Ami. »

CÉLIANE.

Malheur à qui verra son nom dans cet ouvrage!

JULIE.

Pour mettre ces portraits dans tout leur étalage,
On n'aura pas, je pense, épargné les couleurs.

MONTREUIL.

Chez l'Ami? c'est un lieu fertile en blasonneurs.

(Il lit.)

« La pompe funèbre d'un mari, et la manière d'en
porter le deuil, par une veuve de fraîche date. »

CÉLIANE.

On crie, on prend le noir; est-il un autre usage?

JULIE.

Oni, selon comme vit et meurt le personnage;
Il faut battre des mains, on doit chanter son sort
Quand il perd noblement la vie et qu'il est mort
De l'approbation du monde et de sa femme.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Le livre est de son cru : par-là jugez de l'ame.

DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL *lit.*

« L'heure du berger brusquée par un petit maitre
entre deux vins. »

L'ouvrage est singulier.

CÉLIANE.

Et l'ouvrage et l'auteur, j'en crois tout cavalier.

MONTREUIL.

Voilà tout.

CÉLIANE.

Vous rêvez?

JULIE.

Il me vient en pensée

De rappeler du mois la coutume passée :
Jouons ensemble au vert?

CÉLIANE.

Je le veux.

MONTREUIL.

J'y consens.

JULIE.

Si le jeu n'est pas noble, il est divertissant;
Le premier qui de nous se laissera surprendre,
D'obéir au vainqueur ne pourra se défendre :
Je jure, je promets d'en observer la loi.

CÉLIANE.

A ces conditions je me soumets.

MONTREUIL.

Et moi.

JULIE.

Allez, pour commencer ces guerres intestines,
Cueillir du rosier : prenez garde aux épines.

CÉLIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et vous?

JULIE.

J'en ai déjà fait ma provision.

(Céliane et Montreuil sortent.)

SCÈNE VI.

TOINON, JULIE; SAINT-AMANT, DORAME, à
la fenêtre.

TOINON.

Quel veuvage! pour moi, madame, je l'admire!

Quoi! pleurer un époux en s'étouffant de rire!
La mode en est jolie, et pourra faire bruit.

JULIE.

De cette mort. Toinon, cueillons, goûtons le fruit :
Jouissons du bonheur que le ciel nous envoie ;
Je n'ai plus de mari! quel plaisir! quelle joie!
Célébrons à jamais le jour de son trépas :
Quoi qu'on dise, Toinon, la guerre a ses appas,
Ses heures d'agrémens, comme ses douloureuses :
Que d'héritiers contents, que de veuves heureuses!

SAINT-AMANT, à Dorame.

C'est trop tôt triompher.

TOINON.

Mais on se contrefait,

Seulement pour la forme.

JULIE.

Eh! ne l'ai-je pas fait?

Pour dérober ma joie à la commune envie,
Je m'enferme au désert : voyez la modestie!

TOINON.

Mais il faut à Paris retourner une fois.

JULIE.

Laissez-moi divertir tout le reste du mois ;
Ennuyée à-peu-près de ces réjouissances,
J'irai me délasser parmi les bienséances,
Briller au plus profond d'un noir appartement,
Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,
Promener en spectacle un deuil en grand volume,
Et donner en public des pleurs à la coutume.

TOINON.

Mais, voulant tout le mois déguiser votre deuil,
Pourquoi faire venir Céliane et Montreuil?

JULIE.

Il faut dans le plaisir un peu de compagnie :
On le respire mieux, et sans elle il ennuie.
Outre un dessein que j'ai que tu n'as pu prévoir,
Ils s'aiment : on le dit ; et je veux le savoir,
En être convaincue, et les brouiller ensemble,
Toinon.

TOINON.

Dans ce dessein j'entrevois, ce me semble :
Vous voulez pour époux vous donner Montreuil?

JULIE.

Moi!

D'un mari, d'un bourru, je reprendrais la loi ?
On peut par des raisons du monde et de famille,
Par de certains désirs, et pour sortir de fille,
Une fois en sa vie arborer ce lien ;
Mais aller jusqu'à deux, je m'en garderai bien.

TOINON.

Ma foi! vous ferez bien de garder le veuvage ;
Car si, par cas fortuit, dans le cours de votre âge,
Vous alliez en pleurer un ou deux seulement,
Comme vous avez fait monsieur de Saint-Amant,
Et rendre vos douleurs encore aussi célèbres,
Vous vous ruineriez en dépenses funèbres.

JULIE.

Fi! des maris, Toinon! des amis, des amis!
A vous plaire, à votre ordre, ils sont toujours soumis.
On sait s'approprier leurs divers caractères ;

Le conseiller se rend utile à vos affaires,
On compte au lansquenet le riche financier,
Le partisan commode est un bon dépensier,
Le courtisan grossit la foule aux Tuileries,
L'abbé nous divertit par ses minauderies,
Le bel esprit en vers distingue du commun,
Et, parmi ce ramas, le cœur en regarde un.

TOLNON.

J'entends, je vois, madame, où l'estime vous mène.
Et Montreuil d'un clin d'œil tout contraire à la haine
Sera le regardé, n'est-ce pas?

JULIE.

Nous verrons,
S'il répond à mes vœux, ce que nous en ferons.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire.

DORAME.

Eh! c'est un jeu.

SAINT-AMANT.

Quel jeu!

JULIE.

Voilà tout le mystère.

Pour voir de ces amants le cœur à découvert,
Je leur viens d'inspirer exprès le jeu du vert:
C'est dans ce dessein même, et pour le voir éclore,
Que j'emprunte la voix du printemps et de Flore;
Et, sous l'appas brillant des jeux et des plaisirs,
Je vais adroitement pénétrer leurs désirs,
Et satisfaire aux miens.

DORAME, à Saint-Amant.

Descendons.
C'est assez vous complaire;

SAINT-AMANT.

Non, il faut en voir la fin, beau-père.

JULIE.

Lubin, pendant les jeux, avec moi de concert,
Feignant de badiner, prendra leur boîte au vert....
Il vient.*

SCÈNE VII.

JULIE, LUBIN, TROUPE DE PAYSANS; DORAME,
SAINT-AMANT, à la fenêtre.

LUBIN.

Voici le mai; rangez-vous, place, place!
Beau, grand, droit, vert, il vient ombrager cette place.
(Des paysans, en dansant, font avancer le mai jusqu'au
milieu du théâtre.)

SCÈNE VIII.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN, PAYSANS;
SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

MONTREUIL.

Nous venons près de vous entendre le concert.

CÉLIANE.

Ce mai nous avertit qu'il faut songer au vert.

LUBIN.

Vous y jouez donc?

CÉLIANE.

Oui.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée!

JULIE.

Pour moi, si l'on m'y prend, je serai bien trompée.

LUBIN chante.

Dans ces verts ébats,
Craignez la surprise :
Telle est souvent prise,
Qui n'y pense pas.

JULIE.

Je suis en sûreté, quoi qu'on puisse entreprendre.

LUBIN.

Souvent brebis fringante au loup se laisse prendre.

CÉLIANE.

Qui se garde de tout ne peut être attrapé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oiseau le plus huppé.

(Il chante.)

Pour dénicher une fauvette,
Lucas dit à Catin : Follette,
J'irai l'appeler demain,
Du matin.

Si je te trouve au lit dormeuse,
Ma bouche à baiser ton sein
Ne sera pas paresseuse.
A ces menaces, Catin
N'en fut pas plus matineuse ;
Lucas trouva l'huis ouvert :
Catin fut prise sans vert.

JULIE.

Catin se devoit bien tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimoit à dormir la grasse matinée :

Pour surprendre les gens, il est plus d'un Lucas...
Mais Flore se présente avec tous ses appas.

SCÈNE IX.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN, ET LES
PAYSANS ; FLORE, DEUX ZÉPHYRS, DEUX NYMPHES DES
FLEURS ; SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

FLORE chante.

Sur la fougère, au pied des hêtres,
Jouissez des plaisirs champêtres ;
Le printemps vient ranimer vos ardeurs.
Flore amène à vos yeux les zéphyrus et les fleurs :
Que les Amours soient toujours de vos fêtes.

Les belles conquêtes
Sont celles des cœurs...
Nymphes, jeunes fleurs naissantes,
Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs charmantes...
Et vous, Zéphyrus, en ce jour,
De la fraîcheur de vos ailes
Éventez le sein des belles,
Et n'en chassez pas l'Amour.

*(Les Zéphyrus et les Fleurs font une entrée, et prennent,
en dansant, les boîtes de Céliane et de Montreuil et
les emportent.)*

FLORE chante.

Tout renouvelle
Dans ce beau mois ;
La plus cruelle
Respire un choix :

Fière fillette,
Timide amant,
A la rangette,
L'Amour les prend,
Dans une plaine,
Sous un couvert,
L'un sans mitaine,
L'autre sans vert.

(*Flore et sa suite, Lubin et les paysans s'en vont.*)

SCÈNE X.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE; SAINT-AMANT,
DORAME, à la fenêtre.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Beau-père, on ne sauroit mieux pleurer un époux!

JULIE, à Montreuil et à Céliane.

Tout nous dit de songer au vert, en avez-vous?

Je vous y prends; montrez.

CÉLIANE.

Oh! qu'à cela ne tienne!

Ma boîte est perdue, ah!

MONTREUIL.

Le diable a pris la mienne.

JULIE.

A nos conventions je vous soumetts tous deux....

Céliane, ouvrez-moi votre cœur, je le veux;

Mais sans fard: de l'amour l'avez-vous su défendre?

N'est-il point quelque amant qui s'y soit fait entendre?

CÉLIANE.

Jusqu'à ce jour il est de si peu de valeur,

Qu'aucun ne s'est offert pour y prendre couleur.

JULIE.

Vous mentez: j'en sais un, vous le savez de même,
Qui montre avoir pour vous une tendresse extrême;
Il brûle de vous faire entendre ses amours.

CÉLIANE.

Je vais, pour m'en défendre, appeler du secours.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

JULIE, MONTREUIL; SAINT-AMANT,
DORAME, à la fenêtre.

JULIE.

Vous ne la suivez pas, Montreuil?

MONTREUIL.

Qui! moi, madame?

JULIE.

Il faut, à votre tour, me découvrir votre ame.

Je m'en vais exposer une fable à vos yeux:

Si vous n'en devinez le sens mystérieux,

Vous me ferez, Montreuil, une sensible offense;

Si vous le concevez, redoutez ma vengeance,

Pour peu que vous soyez rebelle à ses clartés.

MONTREUIL.

Il faut savoir.

JULIE.

Je vais vous la dire: écoutez.

Une aimable tourterelle

Fut le partage d'un hibou;

Jamais paix, toujours querelle:

Il n'est pas malaisé de deviner par où.

Hibou mourut : la veuve , en ces alarmes ,
N'étala point des clameurs et des larmes

Le fastueux charivari.

Larme enlaidit , douleur est folle ;

Et puis , graces aux mœurs du siècle , on se console

D'un amant tendrement chéri :

Que ne fait-on point d'un mari ?

Tourterelle à l'amour rarement est rebelle.

Sa tendresse envisage un moineau digne d'elle.

Pour s'expliquer , regards , discours mystérieux ,

Sont par elle mis en usage :

Elle craint , elle n'ose en dire davantage.

C'est au moineau , s'il a des yeux ,

A deviner ce langage.

Vous entendez , Montreuil ; le comprenez-vous bien ?

Parlez sincèrement.

MONTREUIL.

A ne déguiser rien ,

Si certain homme étoit dans la nuit éternelle ,

Je croirois deviner quelle est la tourterelle ;

Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois.

Quant à l'heureux moineau , seul digne de son choix ,

Son bonheur me fait peine à le pouvoir connoître :

Mais ce que je sais bien , c'est que je voudrois l'être.

JULIE.

Soyez-le , on y consent : le champ vous est ouvert ;

Croyez tout , espérez , et....

SAINT-AMANT , *descendu de la fenêtre.*

Je vous prends sans vert.

MONTREUIL , *s'enfuyant.*

Mon oncle !

JULIE.

Mon époux !

SCÈNE XII.

SAINT-AMANT , JULIE , DORAME.

SAINT-AMANT.

Approchez , mon beau-père :

Votre fille est d'un prix trop extraordinaire ;

Je m'en sens désormais indigne , et vous la rends.

Adieu !

DORAME.

Tout doux ! il est des accommodemens.

SAINT-AMANT.

Vous prétendez , voyant l'humeur qui la possède....

DORAME.

Elle a tort ; mais le mal trouvera son remède.

SAINT-AMANT.

Et quel remède , après tout ce que devant vous....

DORAME.

D'accord , son procédé choque ; mais , entre nous ,

A l'intention près , c'est une bagatelle.

SAINT-AMANT.

Comment ! vous....

JULIE.

Eh ! quoi donc ! suis-je si criminelle ?

D'un mari que l'on aime on apprend le trépas ;

Les premiers mouvemens sont de suivre ses pas ,

A ce dessein s'oppose un devoir de famille :

Des fruits de cet hymen reste une seule fille ;
Il faut vivre pour elle ; on restreint ses desirs
A chercher sa santé dans d'innocents plaisirs.

SAINT-AMANT.

Morbleu ! l'excuse encore est pire que l'offense.

DORAME, à Julie.

Sortez.... j'adoucirai son cœur en votre absence.

SAINT-AMANT.

Un cloître punira cette insolence-là.

JULIE.

Mon père....

DORAME.

Laissez-moi raccommoder cela.

(Julie sort.)

SCÈNE XIII.

SAINT-AMANT, DORAME.

SAINT-AMANT.

Non, non.

DORAME.

Écoutez-moi.

SAINT-AMANT.

Si jamais je m'oblige

A revoir votre fille....

DORAME.

Écoutez-moi, vous dis-je.

Comme vous je pris femme, et fus gendre autrefois.

Tout ce qui peut réduire un esprit aux abois,

Tout ce qu'un mari craint se trouva dans ma femme.

Elle... Elle est au tombeau ; Dieu veuille avoir son ame !

Je criai, j'y voulus renoncer comme vous.

Mon beau-père, honnête homme, esprit commode et

Me donna, pour calmer ma fureur violente, [doux,

Un bon contrat valant deux mille écus de rente,

Que jadis son beau-père, en pareilles douleurs,

Lui mit entre les mains. Je cessai mes clameurs.

Mon gendre, le voilà. Je vous remets ce gage :

Il peut dans la famille être d'un bon usage ;

Vous avez une fille : elle a tout votre soin ;

Si vous la mariez, vous en aurez besoin.

Croyez-moi, comme nous avez de la prudence.

Tout ceci, grace au ciel, s'est fait dans le silence :

Il est certains secrets fâcheux à révéler,

Et qui de rien ne sait, de rien ne peut parler.

SAINT-AMANT, regardant le contrat.

Écueil de tout le monde ! Or, quelle est ta puissance !

DORAME.

Il faut, mon gendre, il faut tous prendre patience.

Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas,

Qu'on ne console point avec de bons contrats :

Reprenez la douceur ; c'est la plus belle voie.

SCÈNE XIV.

SAINT-AMANT, DORAME, LUBIN.

LUBIN.

Qu'est-ce donc ? voici bien, monsieur, du rabat-joie :

Est-ce que nos plaisirs s'en iront à vau-l'eau ?

Nous sommes attroupés tretous dessous l'ormeau,

N'attendant qu'un signal pour faire ici gambade,

Et vous venez, dit-on, désaccorder l'aubade ?

TOME VII.

25

Madame votre fille est pleurante en un coin ;
Monsieur votre neveu grommèle sur du foin ,
Camus en chien d'Artois d'avoir compté sans hôte.
Quel revers ! qui l'auroit pensé ? c'est votre faute ;
Tout franc, ce procédé crie, et vous avez tort,
Après l'avoir mandé, de ne pas être mort.

DORAME.

[danse :

Qu'est-ce à dire ? Non, non, qu'on chante et que l'on
Nous venons prendre part à la réjouissance.
Bergères et bergers, que tout se rende ici,
Et ma fille et Montreuil, et Céliane aussi....
Reprenez un air gai, voici la compagnie.

SCÈNE XV.

DORAME, SAINT-AMANT, JULIE, CÉLIANE,
MONTREUIL, LUBIN.

DORAME.

Allons, ma fille, allons, menez joyeuse vie ;
Votre mari va voir vos plaisirs d'un bon œil.
Ma nièce Céliane, et le galant Montreuil
Seront demain unis par un doux hyménée :
Aujourd'hui dans la joie achevons la journée.

SCÈNE XVI.

DORAME, SAINT-AMANT, JULIE, CÉLIANE,
MONTREUIL, FLORE, NYMPHES DES FLEURS, ZÉ-
PHYRS, TROUPE DE BERGERS, DE BERGÈRES, DE PAYSANS,
ET DE PAYSANNES.

FLORE chante.

Fuyez l'embarras des amours,
Suivez les folles amourettes :

Les jeux, les plaisirs, les beaux jours,
Ne sont que parmi les fleurettes.
Pour folâtrer avec les ris,
Et des noirs chagrins se défendre,
Jeunes cœurs, songez à prendre,
Et jamais à n'être pris.

(Les Nymphes des Fleurs et les Zéphyrus dansent.)

LUBIN chante.

Pour jouer sûrement au vert,
Beautés, mettez-vous à couvert
D'un curieux désagréable :
La surprise du favori
Est aimable ;
Mais celle du mari,
C'est le diable.

ENTRÉE DE PAYSANS.

FLORE ET LUBIN, ensemble.

Voulez-vous bannir vos alarmes,
Et goûter un hymen plein de charmes ?
Faites, époux, pour finir vos débats,
Tout ce que vous ne faites pas.

FLORE.

Soyez-vous apparemment fidèles.

LUBIN.

Ne vous pressez point à voir
Ce qu'il ne faut jamais savoir.

FLORE.

Passez-vous vos bagatelles.

ENSEMBLE.

Douce union, charmante paix,

Repos des cœurs et du ménage,
 Félicité du mariage,
 Quand ici-bas vous verrons-nous? jamais.

ENTRÉE DE FLORE ET DE LUBIN, GRANDE
 ENTRÉE DE TOUS LES PERSONNAGES DAN-
 SANTS DE LA COMÉDIE.

LUBIN.

Vive le printemps!
 Il rend le cœur gai;
 Le mois des amants
 Est le mois de mai.
 Badinant sur la fougère,
 Nos plaisirs retentissent partout;
 Et si l'on entend crier la bergère,
 Ce n'est pas au loup!
 Pour jouer sûrement au vert,
 Beautés, mettez-vous à couvert
 D'un curieux désagréable:
 La surprise du favori
 Est aimable;
 Mais celle du mari,
 C'est le diable!

LUBIN, *aux spectateurs.*

A venir voir nos jeux soyez plus de concert:
 Plus vous viendrez, et moins vous nous prendrez sans
 [vert.

FIN DE JE VOUS PRENDS SANS VERT.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Page
ASTRÉE, tragédie lyrique.	1
Avertissement de l'éditeur.	3
ACHILLE, tragédie.	47
Avertissement de l'éditeur.	49
RAGOTIN, ou LE ROMAN COMIQUE, comédie.	79
Avertissement de l'éditeur.	81
LE FLORENTIN, comédie.	173
Avertissement de l'éditeur.	175
LA COUPE ENCHANTÉE, comédie.	209
Avertissement de l'éditeur.	211
Analyse de la pièce intitulée le VEAU PERDU, ou les AMOURS DE CAMPAGNE.	259
JE VOUS PRENDS SANS VERT, comédie.	265
Avertissement de l'éditeur.	267

FIN DE LA TABLE.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Repos des cœurs et du ménage,
 Félicité du mariage,
 Quand ici-bas vous verrons-nous? jamais.

ENTRÉE DE FLORE ET DE LUBIN, GRANDE
 ENTRÉE DE TOUS LES PERSONNAGES DAN-
 SANTS DE LA COMÉDIE.

LUBIN.

Vive le printemps!
 Il rend le cœur gai;
 Le mois des amants
 Est le mois de mai.
 Badinant sur la fougère,
 Nos plaisirs retentissent partout;
 Et si l'on entend crier la bergère,
 Ce n'est pas au loup!
 Pour jouer sûrement au vert,
 Beautés, mettez-vous à couvert
 D'un curieux désagréable:
 La surprise du favori
 Est aimable;
 Mais celle du mari,
 C'est le diable!

LUBIN, *aux spectateurs.*

A venir voir nos jeux soyez plus de concert:
 Plus vous viendrez, et moins vous nous prendrez sans
 [vert.

FIN DE JE VOUS PRENDS SANS VERT.

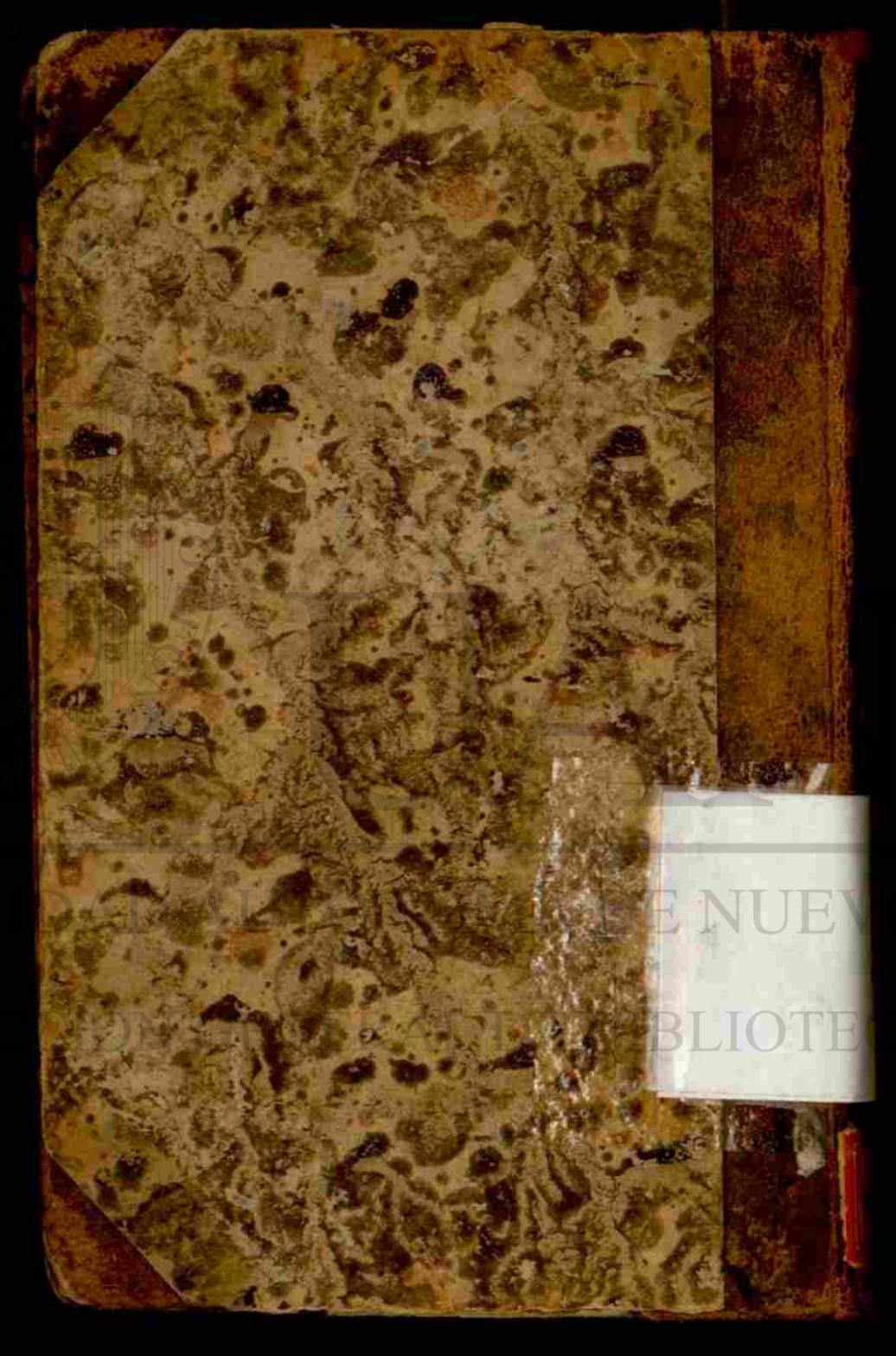
TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Page
ASTRÉE, tragédie lyrique.	1
Avertissement de l'éditeur.	3
ACHILLE, tragédie.	47
Avertissement de l'éditeur.	49
RAGOTIN, ou LE ROMAN COMIQUE, comédie.	79
Avertissement de l'éditeur.	81
LE FLORENTIN, comédie.	173
Avertissement de l'éditeur.	175
LA COUPE ENCHANTÉE, comédie.	209
Avertissement de l'éditeur.	211
Analyse de la pièce intitulée le VEAU PERDU, ou les AMOURS DE CAMPAGNE.	259
JE VOUS PRENDS SANS VERT, comédie.	265
Avertissement de l'éditeur.	267

FIN DE LA TABLE.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



BIBLIOTECA DE NUESTRO SEÑOR DE LOS REYES